

182

2016



Mickael Chelal

Mémoire de Master 2 – 1^{er} prix Cnaf

La cité partagée

Usages de l'espace, rapports sociaux de sexe et de génération de jeunes de la cité Bois Perrier



Table des matières

AVANT-PROPOS	4
REMERCIEMENTS	6
INTRODUCTION	7
1 – La cité au féminin	8
2 – Un quartier, une cité.....	11
3 – Une cité et des noms : Bois Perrier, Marnaudes, « Dominos »... ..	12
4 – De quelques différences socio-démographiques internes.....	15
5 – Un quartier mixte ethniquement	16
6 – Pour une anthropologie du « coin de rue »	18
6.1 – La rue populaire	18
6.2 – La rue et les jeunes	20
6.3 – De la rue au « coin de rue »	25
7 – « T’es sérieux là ? » : observation participante ou participation observante ?	31
7.1 – L’engagement et la proximité.....	32
7.2 – L’Autre sexe	37
PARTIE 1 – USAGES MASCULINS DE L’ESPACE	42
1 – Le temps passe... ..	42
2 – « Petits » et « Grands » : jeux, pratiques spatiales et rapport de domination	52
2.1 – « T’es mon petit toi »	54
2.2 – Les « grands » ou la primauté de l’âge	60
3 – Le corps à l’honneur	65
3.1 – Comment devenir grand ?.....	66
3.2 – Le City : entre-soi et valeurs masculines.....	67
PARTIE 2 – PRATIQUES SPATIALES FEMININES ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE	70
1 – Une présence féminine	71
1.1 – Retour sur le questionnaire	71
1.2 – Des différences générationnelles et ethniques	76
2 – De l’enfance à l’adolescence : les filles dans la cité	80
2.1 – Des garçons et des jeux	80
2.2 – L’entrée dans l’adolescence, la sortie de la cité.....	83
2.3 – Le banc de la mobilité	87
3 – Espace et rapport sociaux de sexe	89
3.1 – La rencontre des sexes.....	89
3.2 – Proximité et distance des corps.....	91

CONCLUSION	95
1 – La rue, l’espace des jeunes (hommes)	95
2 – L’espace et le corps	97
BIBLIOGRAPHIE	99
ANNEXES.....	104

Ce dossier d'étude ne reflète pas la position de la Cnaf et n'engage que leur(s) auteur-e-s

Avant-Propos

La Caisse nationale des Allocations familiales (Cnaf) encourage les jeunes chercheurs en attribuant chaque année deux prix récompensant des mémoires de master 2 Recherche dans le domaine des politiques familiales et sociales¹. Cette année, le jury a distingué Mickael Chelal en lui attribuant le premier prix pour son mémoire de master 2 intitulé « La cité partagée. Usages de l'espace, rapports sociaux de sexe et de génération de jeunes de la cité Bois Perrier ».

Dans ce travail de master, Mickael Chelal s'intéresse à la manière dont des adolescents occupent l'espace public dans un grand ensemble de Seine-Saint-Denis, construit dans les années 1960 et modifié dans le cadre de la politique de l'Agence nationale pour la rénovation urbaine (Anru). C'est une approche ethnographique qui est proposée ici, pour permettre une meilleure compréhension des processus d'occupation de l'espace public et les modes de socialisation à l'œuvre. En préalable, l'auteur revient, à grands traits, sur les usages de la rue à travers le temps, selon les milieux sociaux et les pays. C'est l'occasion de souligner l'importance de la rue dans la culture populaire. L'accent, porté sur l'usage de la rue par les jeunes, amène le regard sur les représentations négatives du quartier qui transparaissent dans certains comptes-rendus de conseil de quartier, et qui font finalement ressortir « deux modes de vie intergénérationnels différents ». L'École de Chicago est alors convoquée en prémisses d'une ethnologie de la banlieue parisienne.

Ayant grandi et résidant encore dans le lieu de sa recherche, l'auteur entretient avec son terrain un rapport qui ouvre la voie à une réflexion sur l'observation participante. Sa démarche éclaire sur l'engagement nécessaire pour la réalisation et la qualité de l'observation (qui tend alors peut-être à la participation observante) et sur la proximité avec les personnes rencontrées pour recueillir le matériau d'enquête. Au-delà d'une étape nécessaire, cette réflexivité du chercheur débute aussi l'analyse sur la sociabilité des adolescents de la cité et sur les relations entre les sexes. Le premier constat fait apparaître des groupes de jeunes peu mixtes et ne partageant pas les mêmes codes de sociabilité ou d'usage de l'espace public. S'ouvrent alors deux parties distinctes, à l'image de l'occupation de l'espace, l'une consacrée aux hommes, l'autre aux femmes.

Concernant les garçons, les adolescents occupent des espaces peu nombreux, deux principalement, la « barrière » et le « city » (terrain de football synthétique), de manière intensive, jusqu'à plusieurs heures par jour (six heures par exemple à la barrière). La barrière est perçue comme un lieu de l'intimité, des échanges, du temps relationnel entre pairs. C'est l'endroit de la sociabilité, de la construction de soi, et d'où les déplacements sont rares et courts. C'est l'endroit où ils « traînent », presque immobiles. À l'inverse, le City est le lieu de l'action et du sport. S'agissant d'un grand terrain de football construit en dur, qui contraste avec les terrains « sauvages » qui émaillent la cité et le place au sommet de leur hiérarchie. Cette place particulière explique sans doute que son usage soit en priorité dévolu aux « grands » de la cité. Dominés, les « petits » peuvent y jouer quand il est libre, principalement en semaine. L'occupation de l'espace public par les adolescents varie donc

¹ Pour la présentation de ces prix, voir le site de la Cnaf www.caf.fr rubrique [Etude et statistiques/Jeunes chercheurs](http://www.caf.fr/Etude-et-statistiques/Jeunes-chercheurs) ou la page Facebook <http://www.facebook.com/Jeuneschercheurs.CNAF>

en fonction des lieux mais aussi du temps, temps de la semaine et temps de la vie. Cela confère, selon l'auteur, une ambiance à la cité pour les jeunes eux-mêmes, ainsi que pour les autres habitants (point qui pourrait être développé dans des recherches ultérieures).

S'agissant des usages de l'espace des filles, l'auteur rappelle que, dans les recherches, les adolescentes sont plutôt abordées sous l'angle de leur plus grande réussite scolaire ou sous celui des relations amoureuses. Elles semblent en revanche relativement invisibles dans l'espace public des cités, dont elles ne sont pourtant pas absentes. L'enquête fait apparaître que les adolescentes fréquentent davantage d'espaces que les garçons, mais de manière moins intensive. On peut alors se demander si cette plus grande mobilité spatiale des adolescentes ne contribue pas également à leur relative invisibilité. Cette dernière tient aussi au fait qu'à la fin de l'adolescence, les filles n'occupent l'espace public du quartier que de manière furtive, avant de le quitter (comme pour les garçons, mais de manière différente, l'usage de l'espace varie selon l'âge). Le regard ethnographique porté par l'auteur sur l'espace met en exergue les rapports entre les sexes, et participe à la compréhension de cette invisibilité des filles. En effet, un important contrôle social pèse sur les adolescentes, dont la réputation est en jeu. Deux règles apparaissent pour l'occupation conjointe d'espaces partagés : les adolescentes doivent impérativement être au moins deux et il doit y avoir autant de garçons que de filles. L'invisibilité et l'« exode » sont apparaitre comme des stratégies des adolescentes pour s'émanciper du regard « réputationnel », voire gagner en liberté.

L'auteur évoque, à certains moments, les relations intergénérationnelles, et la manière dont l'occupation de l'espace public de la cité les éclaire ou les affecte. Sans doute une piste à approfondir pour d'autres recherches.

Benoît Céroux
Chargé de recherche et d'évaluation
Cnaf - Dser
benoit.ceroux@cnaf.fr

Remerciements

Ce mémoire n'aurait pu être réalisé sans le concours de toutes celles et ceux qui m'ont apportés leurs aides. Je tiens, tout d'abord, à remercier J.-P. Garcia Sanchez qui a accepté de me diriger une nouvelle fois et dont le soutien et les indications ont été précieux lors de cette deuxième année de Master.

Je tiens aussi à remercier la principale du collège Langevin Wallon, Madame Dion, pour avoir accepté la distribution du questionnaire ainsi qu'à Madame Serena qui m'a accueilli chaleureusement dans ses classes.

Toute mon infinie reconnaissance va à tous les habitants des Marnaudes et plus précisément tous les jeunes, garçons et filles, qui ont accepté le jeu de l'enquête et dont les nombreuses discussions ont été enrichissantes. Merci plus particulièrement à Yanis, Farès, Sidibé, Fred, Fouad, Fahami, Farah, Ouafa, Sofia, Sarah, Ines, Lycia, Sakouba, Sam, Djo, Yoann, Mouss, Dimitri, Nico, Mam's, So, Koba, Kévin, Hakan...

Enfin, merci à ma sœur, Sarah, toujours prête à m'aider, ma mère, Zouina, et mon père, Slimane. Sans oublier, Dady, je pense fort à toi.



Plaques de numéros d'étages dans une tour du quartier

Introduction

Il est 20 heures. Je croise, près de la gare, Daouda² en ce début de soirée ensoleillée du mois de juillet. Très discret, il me demande de sa petite voix fluette comment je me porte. Rapidement la conversation s'embraye sur sa petite sœur, Maryama. Sur un ton inquiet et enjoué il me rapporte : « tu vois Stacy, la petite sœur de Jayson qui habitait dans ton square ? Bah, ils ont déménagé aux Pavillons-sous-Bois (93) et tu vois avec ma sœur ils sont potes, mais j'sais pas ce n'est pas une bonne fréquentation là celle [celle-là]. Crari [genre] tu vois ma sœur elle me dit qu'elle va chez ma cousine à La Courneuve mais je crois qu'elle va voir des gars en s'cret [secret] avec Stacy. (Moi : ah bon ?) Mais oui c'est trop une vicieuse elle, elle fait crari la meuf discrete, elle ne traîne pas à la cité mais c'est la plus grosse menteuse. C'est pas tout wesh ! Déjà elle ment en disant qu'elle va chez ma cousine, or quand ma grande sœur elle appelle ma cousine elle n'est pas là-bas ! Et rodav [regarde] une fois je voulais faire un foot et je ne trouvais pas mon maillot de Liverpool là, tu vois avec Gerrard (joueur emblématique du club anglais de football de Liverpool). Je le cherche partout je le trouve pas. Je demande à Amadou (son grand frère) il ne sait pas aussi, je demande à ma grand sœur elle ne sait pas. Après je demande à Maryama elle me sort un truc tout bidon que elle l'a prêté à la petite sœur de Gael et qu'elle l'a pas récupéré. Je lui ai dit vas-y, va récupérer tout de suite ! Elle sort et crari elle revient deux minutes après elle me dit que y'a personne chez eux or que pour y aller et sonner tu mets cinq minutes, elle n'est pas allée cette petite mytho [menteuse] ! Donc après, moi je décide d'y aller parce que je la connais là celle. J'y vais et tout tu vois et y'a la daronne [mère] à Gael qui m'ouvre je lui dis que Maryama elle a laissé un maillot rouge chez eux, elle me dit que ce n'est pas possible ça fait grave longtemps que Maryama est pas venu chez eux. J'étais étonné tu vois mais tu sais c'est quoi ça ? Obligé elle l'a donné ou prêté à un mec là (Moi : tu penses ? Pourquoi tu dis ça ?) Mais c'est sûr ça y est elle a 15 ans c'est l'âge tout ça mais moi je dis rien, Amadou il dit rien elle fait la maligne mais ma sœur là elle va la saouler. Elle va rester en bas là sur le terrain, là où on peut la voir de la fenêtre et c'est tout, elle va voir elle. ». D'un tempérament calme, Daouda ne souhaite pas régler la vie de sa petite sœur.

Plus jeune, elle sortait beaucoup dans son square, la cité blanche, et jouait avec ses amies. Depuis le début de son adolescence, elle ne fréquente plus la cité et passe son temps entre son école, son domicile, celui de ses cousines ou de Stacy, profitant du retour de ses parents en Mauritanie depuis leurs retraites. Le fait qu'elle ne fréquente pas la cité est plus problématique pour Daouda et ses frères et sœurs, qui faciliterait peut-être sa surveillance. Depuis cet épisode, je vois plus fréquemment Maryama dans la cité. Cette discussion avec Daouda, qui ne cesse de me narrer de nouveaux épisodes à chaque rencontre, a amorcé l'idée d'inclure la population féminine dans les interrogations qui nous intéressent depuis le mémoire de première année de Master.

² Tous les prénoms et surnoms cités dans le présent mémoire ont été anonymisés, sauf précisions.

Alors que les jeunes adolescents et hommes des cités semblent être omniprésents, et omniscients, notamment par une pratique de privatisation de l'espace public du quartier, les filles de cité paraissent être invisibles ou perçues sous un prisme victimaire, sous domination masculine, de la fratrie en premier lieu et du reste de la population masculine du quartier dans un second ou même temps. La médiatisation des faits divers des « tournantes » entre autres a joué un grand rôle dans cette vision. Les cités cristallisent par ailleurs les peurs spatiales et sexuelles, comme l'a montré Laurent Mucchielli³ dans son étude sur le traitement médiatique des viols collectifs au début des années 2000.

1 - La cité au féminin

La plupart des travaux sur les cités en sciences sociales, et plus particulièrement en sociologie, se penchent sur les hommes, témoignant de l'importance de cette population dans la vie quotidienne et les rapports sociaux propres aux quartiers populaires. Comme le souligne I. Clair dans son ouvrage « *Les jeunes et l'amour dans les cités* »⁴, les filles n'apparaissent pas dans l'expression « *jeunes de cité* ». Les adolescentes et les femmes des quartiers populaires ne sont évoquées que dans un second temps, cantonnées à l'espace privé face à la dangerosité de l'espace public de la cité dominé par le masculin. Le champ lexical des titres composant la littérature scientifique traitant de la question des usages féminins de l'espace public et de la ville en général renvoie à un espace périlleux pour les femmes : « mauvais genre », « violences et vulnérabilité des femmes », « peurs urbaines », « crise urbaine », « mur invisible »⁵... Cela manifeste aussi une certaine réalité sociologique.

Dans le contexte des cités populaires où les rapports sociaux fonctionnent, en particulier en ce qui concerne les relations filles/garçons, sur le mode du ragot, de la réputation et de l'honneur, les filles en sont des actrices principales. Dans « *Cœur de banlieue* »⁶, D. Lepoutre montre comment les filles sont aussi inscrites, et participent parfois activement à travers les échanges de violence, dans la logique de la culture de la rue. Néanmoins, dès 1996, J. Coutras constate que la fameuse crise que connaissent les banlieues et la ville moderne en générale ne prend pas en compte la dimension sexuée de l'espace et plus précisément les inégalités spatiales sexuées : « Le mal des banlieues n'est-il pas aussi entretenu et nourri par les multiples tensions, heurts ou affrontements existant entre hommes et femmes qui « partagent » le même quotidien ? Dans les « bandes », dans les actes de violence, dans les manifestations, qui voit-on ? Qui entend-on ? Plus banalement, chaque instant, chaque situation presque, manifeste des disparités, des inégalités entre habitants et habitantes des mêmes cités. A qui, en fait, s'adressent les fameux équipements culturels et sportifs que les Pouvoirs Publics aménagent depuis une quinzaine d'années dans les banlieues « en difficulté », dans l'espoir d'y reconstituer le « lien social » ? »⁷. Dans

3 Mucchielli L., « *Le scandale des "tournantes". Dériver médiatiques, contre-enquête sociologique* », Paris, La Découverte, 2005.

4 Clair I., « *Les jeunes et l'amour dans les cités* », Paris, Armand Colin, coll. Individu & Société, 2008.

5 Nous faisons respectivement références à Robin A., « *Les filles de banlieue populaire. Footballeuses et "garçonnes" de "cité": "mauvais genre" ou "nouveau genre"?* », Paris, L'Harmattan, 2008 ; Lieber M., « *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question* », Paris, Presses de Sciences Po, coll. Fait politique, 2008 ; Coutras J., « *Les peurs urbaines et l'autre sexe* », Paris, L'Harmattan, 2003 ; Coutras J., « *Crise urbaine et espace sexués* », Paris, Armand Colin/Masson, 1996 et Di Méo G., « *Les murs invisibles. Femmes, genre et géographie sociale* », Paris, Armand Colin, 2011.

6 Lepoutre D., « *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages* », Paris, Poche Odile Jacob, 2001.

7 Coutras J., « *Crise urbaine et espace sexués* », *op.cit.*, p. 10.

la même logique, partant du constat que les filles n'étaient pas présentes parmi les émeutiers masculins durant les émeutes de novembre 2005, J. Deville analyse cela comme le symbole d'une invisibilisation des filles des quartiers populaires, qui, bien qu'ayant les mêmes revendications que les jeunes hommes de cité, ne peuvent pas les exprimer⁸.

L'occupation de la rue serait l'apanage des garçons et des hommes. C'est par cette présence « publique » que les garçons dominent les filles en contrôlant les ragots, la réputation bref le pouvoir symbolique de la parole qui possède une force capitale dans la culture de rue. Dès lors, les filles, moins exposées à l'univers de la rue, privilégient le monde scolaire et l'espace privé du logement. Il est souvent ajouté à ces éléments d'analyse le contrôle de la fratrie, notamment la figure du grand frère (quand bien même il peut s'agir du petit frère) surveillant les fréquentations amicales, amoureuses⁹ ou tout autres comportements qui pourraient interférer sur la réputation de l'intéressée, du frère ou de la famille¹⁰. Pour échapper au double contrôle social imposant du quartier et du « grand frère », les filles de cité auraient tendance à être plus mobiles que les garçons à travers le développement d'une sociabilité hors-quartier, dans laquelle les ragots peuvent intervenir une nouvelle fois en ce que la mobilité des adolescentes de quartiers populaires témoignent d'un « laxisme des parents » qui peut conduire à une restriction des déplacements comme le souligne N. Oppenchain dans son article « *Accessibilité, dispositions et épreuve : la mobilité des adolescents de ZUS franciliennes* »¹¹ décrivant une typologie des mobilités adolescentes habitants les Zones Urbaines Sensibles ou à proximité. Néanmoins, l'ensemble des éléments que nous venons d'évoquer témoigne d'une sorte de négation des filles dans l'espace de la cité, préférant la quitter ponctuellement comme en soulignent les dires de Daouda.

Toutefois, mon expérience et mes observations témoignent d'une certaine présence féminine, certes moins importante que celle des garçons, liée à cette domination spatiale masculine. Il nous paraît donc intéressant de se pencher sur les pratiques féminines de l'espace de la cité qui semblent être peu étudiées. Tout comme les adolescents et les hommes, les adolescentes pratiquent leur cité. Dans l'optique de saisir le rôle de l'espace urbain dans la socialisation des jeunes de cité, il est nécessaire d'évoquer dans un même temps les pratiques masculines et féminines de l'espace qui peuvent être divergentes, comportant certains points communs mais qui semblent être imbriqués. Ce qui nous fait nous interroger sur la manière dont la cité est une instance de socialisation pour les jeunes hommes et femmes. Nous entendons par socialisation ce que Y. Grafmeyer et J.-Y. Authier présentent dans « *Sociologie urbaine* »¹² : « Ils désignent l'ensemble des mécanismes d'apprentissage incitant les individus à intérioriser les valeurs et les normes d'une société ou d'un groupe social particulier » (p. 86), mécanismes d'apprentissage pouvant résulter des pratiques de l'espace et des interactions qui en découlent. On peut se demander si les adolescentes sont totalement absentes de l'espace du quartier. Comment l'occupent-elles ? Et qu'est-ce que cela implique ? En nous intéressant au quotidien *in situ* des « jeunes hommes et femmes de cité », il ressort un mode d'appropriation de l'espace de la

8 Deville J., « *Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires* », *Espaces et sociétés*, n° 128-129, 2007.

9 Les hommes de la fratrie se sentent responsables de l'honneur féminin à travers la surveillance de la pureté sexuelle féminine.

10 Il est souvent sous-entendu que le machisme des cités correspond à ce contrôle des grands frères sur les filles quand bien même certaines filles n'ont pas de frères.

11 Oppenchain N., « *Accessibilité, dispositions et épreuve : la mobilité des adolescents de ZUS franciliennes* » in Authier J.-Y., Bourdin A., Lefevre M.-P. (sous la dir. de), « *La Jeune Sociologie urbaine francophone. Retour sur la tradition et exploration de nouveaux champs* », Lyon, Presses Universitaires de Lyon, coll. Sociologie urbaine, 2014.

12 Grafmeyer Y., Authier J.-Y., « *Sociologie urbaine* », Paris, Armand Colin, coll. 128, 4ème édition, 2015.

population masculine que nous interrogeons : de quelles manières l'espace du quartier est-il occupé et approprié par les jeunes adolescents et hommes de la cité ? De par cette occupation masculine, nous tenterons d'évoquer les usages féminins de l'espace.

Néanmoins, ces pratiques spatiales ne concernent pas l'ensemble des jeunes du quartier. Un premier point crucial sur la définition des « jeunes de cités » est soulevé par T. Sauvadet dans sa contribution à l'ouvrage « *Les bandes de jeunes* »¹³ dans laquelle il se demande si « être jeune et habiter dans une cité suffit pour être un « jeune de cité » ? ». Il avance le fait qu'être jeune et habiter dans une cité ne fait pas le « jeune de cité », ils sont minoritaires. Pour T. Sauvadet, ils renvoient à un groupe composé d'individus âgés de 5 à 35 ans¹⁴. D'autres, comme M. Kokoreff, distinguent plusieurs groupes allant de 13 à 25 ans¹⁵. De plus, les travaux scientifiques dénotent une forte division en plusieurs sous-groupes de jeunes dont les usages de l'espace peuvent différer comme nous allons tenter de le voir. Pour reprendre T. Sauvadet, il y a une première différence entre ceux qui fréquentent intensément l'espace de la cité, les « visibles », et ceux qui la pratiquent d'une manière minimale, l'utilisant comme un lieu de passage, les « invisibles ». En ce qui concerne la population masculine, ce présent mémoire se penche sur les « visibles » âgés de 7 à 30 ans en nous interrogeant sur l'importance des liens intergénérationnels dans la relation à l'espace. C'est la socialisation de longue date dans le quartier, l'usage de l'espace et l'intégration à la culture de rue avec tout ce que cela implique qui façonnent le « jeune de cité ». Cette catégorisation entre « visible » et « invisible » ne se rapportant principalement qu'à la population masculine, on peut s'interroger sur la pertinence de cette distinction en ce qui concerne les adolescentes.

Bien que T. Sauvadet inscrive la majeure partie des filles parmi les « invisibles », il existe aussi bel et bien des « visibles », celles sur qui ce travail tente de se concentrer, qui peuvent aussi connaître des phénomènes de bande¹⁶. D'une manière générale, la matière de ce mémoire concerne des filles âgées de 8 à 23 ans, mais se concentre surtout sur des adolescentes de 15 ans environ, âge durant lequel l'usage de la cité est le plus intensif et où l'intégration à la culture de rue est la plus prégnante. De par l'observation des différents usages de l'espace, cela peut nous renseigner sur les rapports sociaux de sexe qui nous intéressent, en ce qu'ils peuvent influencer les pratiques de l'espace.

Enfin, le vécu différencié de la cité par ses usages nous renseigne sur l'ambiance du quartier, question qui sera présente en filigrane dans ce mémoire. On évoque souvent les quartiers populaires et l'ambiance qui y règne soit sous l'angle de l'anomie et de l'absence de relations sociales liées à un sentiment de peur omniprésent et de repli sur l'espace privé du logement, soit en évoquant les relations sociales prolixes et la solidarité entre les habitants qui caractérisent la « cité-village »¹⁷. Nous entendons par ambiance urbaine ce

13 Sauvadet T., « *Equipes, bandes, classes d'âges : la vie juvénile de cité et de rue sous forme de poupées russes* », Chapitre 6 in Mohammed M., Mucchielli L., « *Les bandes de jeunes. Des blousons noirs à nos jours* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2007.

14 Dans un autre article, ce groupe s'arrêtait à 30 ans. Sauvadet T., « "Jeunes de la cité" et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », Hérodote, n° 113, 2004.

15 Kokoreff M., « *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique* », Paris, Payot, 2003.

16 Rubi S., « *Des filles dans les bandes aux bandes de filles* », Chapitre 9 in Mohammed M., Mucchielli L., « *Les bandes de jeunes. Des blousons noirs à nos jours* », op. cit.

17 On retrouve les deux idées dans « *Ghetto urbain* » rédigé par D. Lapeyronnie. A partir de l'approche compréhensive adoptée par l'auteur, il ressort dans les discours et les pratiques des habitants du « ghetto » une nostalgie du quartier ouvrier où les relations sociales étaient fortement présentes et dont cela pâtit sur l'ambiance du quartier. Au moment de l'enquête, certains habitants déplorent l'absence de relations sociales entre les habitants. Cette vision est généralement relatée par des personnes âgées présentes depuis un long moment dans le quartier mais aussi par des familles d'origine immigrées plus anciennes. D'autres habitants,

que le géographe A. Piombini reprend d'Augoyard dont la notion repose selon lui sur « *l'ensemble des sens humains et se décrit comme la rencontre entre une donnée physique et ce que les sens en perçoivent* »¹⁸. A usages de l'espace différents, ambiances différentes. Là encore, cela peut nous renseigner sur l'occupation de l'espace et les rapports sociaux de sexe dans un terrain d'enquête bien précis.

2 - Un quartier, une cité

Le terrain sur lequel se concentre ce travail est celui du grand ensemble du Bois Perrier, construit sur un ancien espace maraîcher de 1959 à 1967 par l'architecte Jean de Mailly pour le compte de la SCIC (Société Centrale Immobilière de la Caisse des dépôts), il correspond à un exemple parmi tant d'autres de grands ensembles construits dans l'après Seconde Guerre Mondiale et la crise de logement qui l'accompagne. S'étendant sur plus de 50 hectares, près du double de la superficie du campus de l'université de Nanterre, il occupe une place prépondérante dans le paysage urbain du nord de la ville de Rosny-sous-Bois (93). Avec 9 000 habitants, soit environ 19 % de la population de la ville (qui compte plus de 40 000 habitants) et ses 70 bâtiments gérés par trois bailleurs sociaux (Logirep, Osica, Icf la Sablière) et des copropriétés gérées par une association syndicale libre (Asl du Molleret) regroupant des habitants bénévoles, des bailleurs et la mairie de Rosny-sous-Bois ; le Bois Perrier est l'un des plus grands quartiers de la ville.



Photographie du centre commercial du quartier dans les années soixante-dix

généralement des familles immigrées, observent l'existence d'une vie sociale intense dans le quartier qui lui donne une ambiance villageoise. Lapeyronnie D., « *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui* », Paris, Robert Laffont, 2008.
18 Piombini A., « *Contexte spatial des ambiances urbaines et usage des lieux* », Ambiances [En ligne], 2013.

3 - Une cité et des noms : Bois Perrier, Marnaudes, « Dominos »...

Si le quartier est nommé officiellement le « Bois Perrier », les habitants et les jeunes du quartier l'appellent « les Marnaudes ». D'ailleurs, la cité est (re)connue par les jeunes des autres cités, de la ville et du département, sous le nom « Marnaudes » ; « Bois Perrier » faisant plutôt référence à la gare RER. En réalité, la plus grande partie du quartier, le Bois Perrier à proprement parlé, est formée de onze squares qui se juxtaposent et forment le grand ensemble. Chaque square est composé d'une tour de dix-huit étages, d'un ou deux immeubles de dix étages et trois bâtiments de quatre étages. Le long de la voie de chemin de fer, cinq immeubles de onze étages positionnés côte à côte forment « la résidence du Grand-Pré » dénommée les « Dominos » par des habitants du quartier du fait du positionnement des bâtiments.

Enfin, dans le sud du quartier, « les Marnaudes », renvoient à un ensemble de bâtiment composé de trois tours de quinze étages et huit immeubles de cinq étages. Cette partie du quartier a fait le fruit d'une opération de rénovation urbaine de 36,8 millions d'euros qui s'est traduite par la démolition de deux barres, la construction de nouveaux bâtiments, la réhabilitation des tours et immeubles de cinq étages, l'aménagement d'une salle de sport, la création de « nouvelles voies de desserte interne en vue du désenclavement du quartier, le repositionnement de la place et des commerces côté rue Jean Mermoz en vue d'un renforcement de leur attractivité et de l'ouverture du quartier sur le reste de la ville » selon l'Anru. Il est à noter que c'est dans cette partie du quartier qu'a été tournée la série télévisée dramatique de Canal +, « *La Commune* », considérée comme le « *The Wire* » français¹⁹, première série française dont l'action se déroule presque entièrement dans une cité et où la fiction rejoignait la réalité²⁰. D'ailleurs, après la rénovation urbaine, certains habitants de cette partie du quartier ont créé un blog témoignant de leurs attachements au quartier d'avant la rénovation en remémorant certains souvenirs²¹.

19 Flammand A., Foucher-Dufoix V., « *La Commune*, ou le portrait ambigu d'une cité française », Chapitre 13 in Bacque M.-H., Famand A., Paquet-Deyris A.-M., Talpin J. (sous la dir. de), « *The Wire. L'Amérique sur écoute* », Paris, La Découverte, 2014.

20 « Après vingt ans passés en prison, le charismatique leader musulman Isham Amadi décide de réintégrer son quartier d'origine où il retrouve son ami d'enfance, devenu le caïd local, Housmane Daoud. Les habitants de La Commune viennent d'apprendre que les immeubles vétustes dans lesquels ils résident seront rasés pour faire place à de nouveaux logements. Soupçonnant là une manœuvre des autorités pour nettoyer la cité de ses éléments les plus "nocifs", certains habitants, rassemblés autour d'Amadi, organisent la résistance. Mais derrière cet affrontement politico-médiatique se profile une guerre de territoire larvée et meurtrière : celle que se livrent les deux frères ennemis Daoud et Amadi, liés par un crime vieux de vingt ans... », (synopsis, http://www.lacommune.fr/r2_public/fr/synopsis-scenario-resume-tetra-media/synopsis.cfm). Lors du tournage, des appartements sont déjà murés en vue de la démolition. La plupart des acteurs sont des habitants du quartier de sorte que les conditions de vie du quotidien se sont ressenties dans l'ambiance du tournage comme nous le révèle A. Flammand et V. Foucher-Dufoix à travers la citation d'un des acteurs professionnels de la série, Alain Doutey : « *J'ai trouvé cela pesant. J'ai trouvé qu'il y avait des ondes terribles. C'était lourd. Tu joues, tu es un acteur, mais j'ai senti qu'il y avait des individus en face de moi qui avaient des problèmes, des passés, des interrogations et tout. D'un seul coup, on était dans la réalité...* », Ibid, p. 252.

21 On retrouve dans ce blog les étapes de la rénovation urbaine, des témoignages et photos-souvenirs : <http://marnaudes93.skyrock.com/>.



Les Marnaudes avant et après la rénovation urbaine

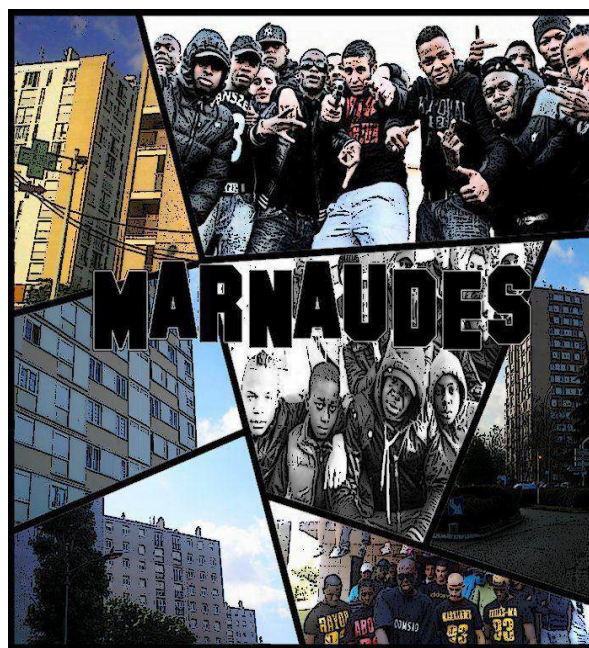
Dès lors, recouvrant trois types architecturaux différents, l'ensemble de ces trois éléments forment la cité des Marnaudes. Il est intéressant de constater que c'est le nom « Marnaudes » qui prévaut dans l'appellation vernaculaire du quartier par les jeunes et les autres habitants. Cela se retrouve d'ailleurs dans les tags « Marnaudes » et « RBP », (acronyme de « Rosny Bois Perrier », plus court et plus facile à taguer) qui décorent quelques murs des bâtiments et dans les représentations adolescentes à travers les différents montages que l'on peut retrouver entre autres sur les blogs de jeunes du quartier.

Comme nous avons pu le souligner à travers le mémoire de Master 1, la forme du quartier par square occupe une part importante dans le vécu et les pratiques adolescentes dans le sens où les premiers usages de l'espace se pratiquent dans le square où est localisé l'immeuble de résidence. Il ressort donc des surnoms attribués à chaque square comme « la cité blanche » (du nom de la couleur du terrain qu'elle accueille), la « cité orange » (couleur des bâtiments qui le composent), « la cité des Game Boy » (en référence à l'importance des enfants jouant à la console de jeu Game Boy dans ce square), « le square des amoureux » (square qui n'est que très rarement occupé par les jeunes, valorisé pour sa tranquillité), le « square de la gare » (de par sa proximité avec la gare RER, ligne E gare Rosny Bois Perrier), « la place »... Ces sobriquets remplacent dans l'imaginaire des jeunes le véritable nom des squares. De plus, la subdivision de la cité en « cité » témoigne du fait que le grand ensemble correspond à « l'unité de référence spatiale »²² à partir duquel sont créées les catégories et représentations des « jeunes de cités ». A défaut de surnoms pour qualifier un square, il est d'usage de parler de « square d'*untel* » en citant une personne relativement connue qui habite le square mentionné. Néanmoins, malgré ces précisions, dans les systèmes de représentations et aussi dans les faits, la cité des Marnaudes forme un tout. Toutefois, seuls certains éléments, évoqués dans ce mémoire, témoignent de conflits endogènes au quartier à travers les pratiques ludiques de bagarres sous l'égide des « grands » ainsi que quelques différences internes concernant la composition de la population du quartier.

22 D. Lepoutre disant même que le grand ensemble « est la seule unité de vie concevable dans l'esprit des adolescents... », Lepoutre D., « Cœur de banlieue », *op. cit.*, p. 76.

Montage réalisé par des jeunes du quartier.

Nous pouvons remarquer que l'on retrouve des photographies de bâtiments des « Dominos » (en bas à gauche), du Bois Perrier (au milieu) et des Marnaudes (en haut à gauche)



Les différentes parties du quartier et les divers surnoms des squares

4 - De quelques différences socio-démographiques internes...

Pour compléter la description, l'analyse statistique détaillée du quartier par Iris permet de souligner certaines caractéristiques socio-démographiques à partir des données du site de la politique de la ville²³. Le quartier est divisé en trois Iris (« Iris Bois Perrier 1 » et « Iris Bois Perrier 2 », pour la partie nord et « Iris Marnaudes » pour la partie sud²⁴). Tout d'abord, il faut préciser que sur la partie nord, le logement social représente 60 % du parc de logement et dépasse les 90 % sur la partie sud selon le Plan Local d'Urbanisme de la ville de Rosny-sous-Bois. Le nord du quartier est plus mixte en termes de types de logements.

On trouve une première différence concernant la jeunesse de la population : la partie nord du quartier est plus jeune que la partie sud. En effet, la part des moins de 24 ans est de 37 % en 2010 pour la partie nord et de 32 % pour la partie sud. De même, la partie sud a une part de personnes âgées de 65 ans et plus relativement plus importante que la partie nord, 18 % contre 13 % en 2010. On retrouve cette idée dans les indices de jeunesse²⁵. Pour le nord du quartier, il est de 2,73 (pour une personne de 65 ans ou plus résidant dans le nord du Bois Perrier, on compte deux jeunes, presque trois). Pour la partie sud, cet indice de jeunesse est de 1,77. La part des familles monoparentales représente 23 % pour la partie nord contre 30 % pour la partie sud.

Enfin, en ce qui concerne les caractéristiques socio-économiques, la part des ouvriers et employés parmi les actifs est de 70 %. Leurs répartitions au sein du quartier est homogène selon les cartographies du site de la politique de la ville. Le taux de chômage atteint 15 % en 2007, mais celui des 15-24 ans de la partie nord du quartier est compris entre 20 et 25 % et dépasse les 25 % pour la partie sud en 2006. En 2008, on observe que pour la partie nord le revenu fiscal médian est compris entre 15 000 et 20 000 euros, alors que pour la partie sud, il est compris entre 10 000 et 15 000 euros²⁶. Le taux de couverture de la population par les Caisses d'allocations familiales (Caf) confirme cette divergence interne puisque, en 2010, ce taux est de 60 % pour la partie nord et 80 % pour la partie sud (à titre de comparaison, le taux de couverture par les Caf de l'unité urbaine de Paris est de 43 % en 2010). Il semble que la partie sud comprenne une population plus paupérisée, même si c'est le cas de l'ensemble de la population du Bois Perrier. Nous pouvons dénoter, somme toute, certaines différences entre le nord et le sud du quartier en ce qui concerne la situation démographique et économique des habitants. De plus, on retrouve aussi des différences quant à la composition ethnique de la population du quartier.

23 <http://sig.ville.gouv.fr/>

24 Les deux premiers Iris du nord du quartier (Bois Perrier 1 et 2) renvoient à tout le Bois Perrier, les « Dominos » inclus, jusqu'à la rue Jean Mermoz. L'Iris Marnaudes (partie sud) inclut tout ce qui se situe après cette rue.

25 Je rappelle ici que nous utilisons pour ce calcul, les moins de 24 ans et les plus de 65 ans, cela étant lié aux données dont nous disposons issues du site de la politique de la ville.

26 Les données issues du site de la politique de la ville et les cartographies produites sont présentes sous forme de tranches. Néanmoins, il y a beaucoup de différences entre un ménage dont le revenu médian avoisine les 10 000 € et un ménage dont le revenu médian est proche des 20 000 €. La largesse des tranches limite les analyses car les différences peuvent être importantes.

5 - Un quartier mixte ethniquement

Accueillant dès les années soixante, après la Guerre d'Algérie, principalement des familles maghrébines selon la coordinatrice du conseil de quartier, il apparaît que la population du Bois Perrier s'est diversifiée recoupant les vagues d'immigration qu'a pu connaître la France.

La part de la population immigrée est plus importante dans la partie nord, tout comme la part de la population de nationalité étrangère respectivement de 25 % et 20 % environ, contre respectivement 20 % et 11 % pour la partie sud. Une certaine répartition ethnique de la population peut se dessiner à partir d'observations directes²⁷ (les entrées et sorties d'immeubles, la présence d'enfants et de familles dans les squares...), l'observation des noms des boîtes aux lettres et interphones, de mon expérience et de la connaissance du quartier, ayant grandi et toujours vécu dans ce quartier. Dans le quartier du Bois Perrier, il semble que la population issue de l'Afrique Sub-Saharienne « domine », ainsi qu'une population originaire du Maghreb. On peut mesurer ce constat à partir de la composition ethnique des groupes de jeunes présents dans l'espace de la cité. Les populations maghrébines sont très présentes dans des localités spécifiques. Enfin, deux autres populations s'installent dans le quartier en provenance toutes deux d'Asie. Tout d'abord une population d'Asie du Sud, originaire du Pakistan, du Sri Lanka, du Bangladesh et d'Inde en ordre d'importance. Et une population provenant majoritairement du Vietnam et plus récemment de Chine.

Au collège, pour ma génération, il y avait trois chinois et un vietnamien pour une dizaine de Sud asiatique. Depuis quelques années, le quartier voit l'arrivée massive de population provenant de Chine. Bien qu'ils soient qualifiés de « gens discrets », leur présence est notable et visible. On peut constater dans les squares très tôt le matin (aux alentours de 7 heures) des personnes faisant du Tai-Chi, mais aussi des cérémonies pour fêter le nouvel An chinois, comme en témoigne cet article publié dans *Rue89* par Lucas Lallemand intitulé « *Les Chinois rachètent le quartier* »²⁸. Lors de mes observations au conseil de quartier, un habitant d'origine maghrébine autour de la quarantaine dira en substance : « Faut penser à mettre des traductions pour les chinois, les Sri Lankais et tout ceux qui viennent d'Asie parce qu'ils comprennent pas quand on leur dit comme ça fait pas longtemps qu'ils sont ici », soulignant ainsi l'importance de cette population.

Les asiatiques fréquentent la cité d'une manière clairsemée et sporadique. On peut observer seulement les enfants s'amusant dans les squares, sans la présence d'adultes. Les adolescents et les adultes n'utilisent la cité que pour dormir, il suffit de rester à la gare pour s'en apercevoir. Les hommes sri lankais, bengalies et indiens occupent beaucoup plus promptement l'espace de la cité en s'asseyant par petits groupes de quatre en bas de leur immeuble, généralement en fin d'après-midi et début de soirée, avec pour caractéristique commune de sortir en claquette. Mais il est intéressant de s'attarder quelques lignes sur leurs localisations dans la cité. Si les populations sub-sahariennes semblent être les plus importantes quantitativement, ils sont surtout présents dans la partie nord de la cité, les

²⁷ Je tiens à souligner que ce qui suit résulte d'observations qualitatives et non de données quantitatives.

²⁸ Lallemand L., « *Les Chinois rachètent le quartier* », *Rue89* [En Ligne], 04/10/2014.

tours et dans le parc social. Les populations maghrébines sont, quant à elles, sur-représentées aux « Dominos » et dans la partie sud du quartier.

Pour les populations asiatiques, le ciblage est beaucoup plus précis. En effet, elles sont exclusivement concentrées dans la partie nord du quartier, majoritairement dans les copropriétés et quasi-absentes du parc social. Leurs absences dans la partie sud est criante. De plus, nous pouvons déceler une certaine « microségrégation », une sorte de « ségrégation par cage d'escalier »²⁹ au sein du quartier. En l'occurrence, chaque population habite dans des squares et des immeubles précis.



Carte représentant la répartition spatiale des populations asiatiques et sud-asiatiques

Enfin, les commerces, qui composent le quartier dans le petit centre commercial, informent aussi sur la composition du quartier, à travers les commerces ethniques. Il comprend, entre autre, un taxi-phone, un magasin hard discount « Dia », une poste, un restaurant kebab/grec (le « B-Burger »), un tabac (racheté par un couple chinois), une boulangerie (tenue par des maghrébins), une pharmacie, un petit commerçant appelé « Chez-Ali » (possédé par une famille tunisienne), un bar (dont le gérant est français), un coiffeur « afro » (dont les coiffeurs sont majoritairement Congolais), un restaurant chinois, un commerce de produits exotiques (installé par une ivoirienne, vendant du manioc, des bananes plantains, des colorations pour cheveux, des produits de beauté...) et un cordonnier (originaire du Vietnam). Les commerces présents recourent et représentent la population du quartier.

Comme nous avons pu le voir à travers cette description du quartier, la cité des Marnaudes possède ses propres caractéristiques morphologiques, topographiques, sociales, démographiques et ethniques. L'ensemble des éléments que nous venons d'évoquer sont à prendre en considération dans l'ambiance de la cité en ce qu'ils en sont des éléments de définition qui participent à son élaboration, tout comme l'observation de certains espaces précis à partir desquels l'ambiance prend place comme nous le verrons dans les pages qui suivent.

²⁹ Pour reprendre le titre d'une partie de l'ouvrage de C. Avenel dans lequel il affirme que « plus on diminue l'échelle géographique d'observation, plus les clivages sociaux entre les populations augmentent », ce qu'on observe aussi ici à travers l'agrégation de mêmes populations. Avenel C., *Sociologie des « quartiers sensibles »*, Paris, Armand Colin, coll. 128, 2004, p. 22-23.

6 - Pour une anthropologie du « coin de rue »

6.1 - La rue populaire

Depuis l'Antiquité, la forme urbaine qu'est la rue représente l'élément central de l'organisation des villes. Elle constitue un lieu de vie, d'histoire, de mémoire, de relation et de cohabitation d'une importance première en sociologie urbaine. *La rue, the street, la calle, die Straße, shâri'* n'ont pas les mêmes acceptions à travers le temps et les sociétés. *L'Aventure des mots de la ville*³⁰, dirigé par C. Topalov, L. Coudroy, J-C. Depaule et B. Martin, se propose de reprendre, dans plusieurs langues et à travers l'histoire, les mots du quotidien « utilisés par les gens dans les villes » (p. 15) afin d'observer l'évolution de ces mots. En ce qui concerne le mot « rue » dans la langue espagnole, il est attaché à *la calle*, depuis les premières utilisations du terme, une dimension de liberté. L'utilisation de ce mot par des urbanistes espagnols de la fin du 19^{ème} siècle fut attachée au logement, à *la casa*, liant le caractère public et libre de la rue à l'espace privé et secret du logement. On retrouve cette idée dans certaines expressions comme « *Echarse a la calle* » qui signifie « sortir de chez soi ». Elle détient une acception capitale pour d'autres urbanistes de la même époque : la ville doit pouvoir se développer autour d'un axe central que serait la rue. La ville parfaite pour un de ces urbanistes, Arturo Soria Y Mata, se développerait autour d'une seule rue de 500 mètres de large. Les acceptions plus contemporaines de la rue dans le contexte hispanique renvoient au citadin prenant place dans celle-ci.

En France, *la rue* est à l'origine un instrument de partition d'un territoire faisant office de chemin n'étant perçu, en somme, qu'à travers un aspect fonctionnaliste. On retrouve cela dans les idées de Le Corbusier et de l'architecture moderne qui voulait mettre fin à la « rue-corridor »³¹ dont sa seule fonction serait d'aller d'un point A à un point B. Elle reste un objet à réglementer pour l'organisation de la ville, cela depuis le 18^{ème} siècle. De ce fait, elle renvoie à un espace public relevant de l'autorité publique. De plus, historiquement, à travers des valeurs bourgeoises dominantes au 19^{ème} siècle qui accordent une importance au « chez soi » (et au « quant à soi »), il est attaché à la rue un aspect stigmatisant renvoyant au populaire lorsqu'elle est évoquée au pluriel. Cela se retrouve dans des expressions telles que « enfants des rues », « filles des rues »... Au singulier, une dimension affective mais toujours rattachée au populaire est associée au mot « rue ». Enfin, les mouvements sociaux prenant place dans les espaces publics (« descendre dans la rue ») renforceront sa vision populaire. On peut noter que cette vision populaire n'apparaît pas dans le contexte hispanique. Néanmoins, on retrouve bon nombre de ces acceptions pour la rue, *Die Straße*, allemande. Dès les premières apparitions et définitions du terme, *Die Straße* est plus qu'un chemin. *Die Straße* a moins un rôle fonctionnel qu'un rôle social en accueillant la vie urbaine, matérialisant la vie publique. Les visions du terme évoluent en désignant les voies publiques permettant l'accès des citoyens aux habitations.

30 Topalov C., Coudroy L., Depaule J.-C., Martin B. (sous la dir. de), « *L'Aventure des mots de la ville. A travers le temps, les langues, les sociétés* », Paris, Robert Laffont, 2010.

31 Le Corbusier, « *La Charte d'Athènes* », Paris, Points, 1971 (1933).

De plus, pour la première fois dans les diverses visions du mot « rue », dans les langues que nous venons de citer, il est associé à « la rue », durant le 20^{ème} siècle, une notion d'identité. Une idée de voisinage et de proximité sous-tend *Die Straße*. C'est le lieu de « la vie en commun, de l'agitation, de la flânerie » (p. 1171). Enfin, une forte dimension populaire est associée à la rue, berceau du prolétariat, accueillant les sans-abris et les prostituées, elle peut être associée à une image de dangerosité et de révolte. Comme pour le contexte français, on peut noter comment l'évolution d'un mot tel que « rue » peut nous renseigner sur l'histoire d'un pays que ce soit à travers la place des manifestations comme forme de revendication politique en France ou sur l'importance de la classe ouvrière dans la société allemande.

Evoqué comme le mot le plus générique de la langue anglaise, *Street* correspond à l'un des éléments de la ville ayant une importance capitale. Que ce soit aux Etats-Unis ou en Angleterre, elle désigne des zones centrales des villes. Elle représente un espace de la ville ouvert à tous les habitants. Le mot est devenu synonyme de « vie populaire » que l'on retrouve dans les expressions très présentes aux Etats-Unis comme *street life* (vie dans la/de la rue), *street credibility* (réputation de rue) ou encore « *to be on the street* » qui signifie « être au chômage », « être sorti de prison » ou renvoie à la prostitution pour les femmes. *Street* est aussi très utilisée comme adjectif pour qualifier et décrire la vie de rue et ce qu'il s'y passe. On retrouve cela notamment à travers les expressions évoquant les « enfants des rues » nommés *street-urchins* (*urchins* désignant les hérissons, perçus comme un animal nuisible dans le contexte anglo-saxon). Ces visions de *Street* peuvent expliquer l'importance accordée à « la rue » dans les travaux de recherche anglo-saxons en sciences sociales. Pour sortir du contexte occidental, le mot arabe renvoyant à la rue, *Shâri'*, est utilisé dans l'ensemble du monde arabe. Son usage renvoie historiquement à quelques voies dont l'intérêt et l'importance sont singuliers. L'acception contemporaine la plus usuelle correspond aux voies principales de la ville. *Shâri'* renvoie aux rues les plus importantes dans les classifications. Aujourd'hui, *shâri'* correspond à des voies publiques ouvertes et passantes dans lesquelles l'Etat exprime son pouvoir et l'exerce par la même occasion, renvoyant à un contexte uniquement urbain.

N'ayant qu'une fonction urbanistique dans certains contextes et pour certaines périodes historiques, renvoyant à la vie urbaine, à quelque chose d'unique ou étant synonyme de populaire, il est souvent associé à « la rue » la vie qui s'y déroule et celui qui la fréquente, le citadin, notamment les plus jeunes. Il est aussi attaché à la rue, et cela dans presque toutes les langues et les contextes que nous venons d'évoquer un caractère péjoratif et dangereux associé par la même occasion aux classes populaires, nommées aussi dans le contexte français les « classes dangereuses ». Dans le contexte historique français, cette association de la rue et du populaire se manifeste aussi dans la littérature³² signe de la force de cette relation.

32 Nous faisons références, entre autres, aux ouvrages de Hugo V., « *Les Misérables* », Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 1951 (1862) et Zola E., « *L'Assomoir* », Paris, Pocket, 1990 (1877).

Concernant une période plus contemporaine et un tout autre contexte, celui des cités populaires, il est attaché à ces ensembles urbains, un caractère dangereux et hostile³³ qui peut trouver, en partie, sa source, d'une part, dans le caractère populaire des modes de vie des populations qui l'habitent, comme ont pu le montrer J.-C. Chamboredon et M. Lemaire dans « *Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement* »³⁴, et, d'autre part, à travers la jeunesse de ces quartiers intensivement présente dans les espaces publics et dans les rues de ces derniers.

6.2 - La rue et les jeunes

Les jeunes de ces quartiers contribueraient grandement à ces représentations d'autant plus qu'ils sont considérés comme les principaux acteurs de ces quartiers, C. Avenel allant jusqu'à dire que « *les jeunes sont le quartier* »³⁵. L'image négative de la cité s'exprime donc à travers l'occupation des divers espaces du quartier par les jeunes, participant de sa définition, de son identité et de son ambiance. On retrouve cette idée dans les conseils de quartier du Bois Perrier débutés en 2009 dont la lecture des comptes-rendus depuis sa création ainsi que l'observation des derniers conseils en date, depuis 2013, ne cessent de pointer du doigt, à chaque conseil, les pratiques à problème des jeunes dans les espaces publics (et interstitiels) du quartier.

===== **ENCADRE N° 1** =====
**Au cœur du conseil de quartier Marnaudes / Bois Perrier :
la problématique présence des jeunes**

Il est soulevé dans cet encadré l'ensemble des points liés aux jeunes évoqué lors des conseils de quartier depuis le 3 décembre 2009, date du premier conseil de quartier. Ces conseils publics réunissent en moyenne une cinquantaine de personnes dont le président du conseil de quartier (qui est un adjoint du maire), la coordinatrice du conseil de quartier, le commissaire de la Police Nationale et celui de la Police Municipale, des habitants, le directeur (désormais la directrice) du centre socioculturel des Marnaudes et, parfois, des représentants des bailleurs sociaux. Le conseil de quartier fonctionne sur la base d'habitants qui ont proposé leurs candidatures pour intégrer le conseil de quartier en contact direct avec le président du conseil pour lui faire remonter les besoins et problèmes des habitants. Ces membres « permanents » du conseil de quartier sont, au moment de l'enquête, au nombre de 24 dont 13 hommes et 11 femmes. Puis, il y a un public qui assiste au conseil et peut intervenir à chaque instant. L'assistance est majoritairement féminine avec une part importante de personnes âgées.

33 Vieillard-Baron H., « *De l'effroi technique à la peur des banlieues* », *Histoire urbaine*, n° 2, 2000.

34 C'est à travers la confrontation des modes de vies populaires avec ceux de la population des classes moyennes par leurs cohabitations au sein des grands ensembles, que ces dernières vont progressivement les quitter craignant, en partie, pour l'éducation de leurs enfants : « Celles-ci (les morales populaires) mobilisent l'attention portée aux classes populaires font l'objet de l'indignation générale parce que leur mode de vie contredit la morale petite bourgeoise dans tous ses articles essentiels, et principalement dans le domaine des comportements économiques, et dans ceux de la fécondité et des méthodes d'éducation. » (p. 24), peut-on lire dans l'article de Chamboredon J.-C., Lemaire M., « *Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement* », *Revue française de sociologie*, n° 1-11, 1970.

35 Avenel C., « *Sociologie des quartiers sensibles* », *op. cit.*, p. 62. Cela peut être quelque peu nuancé car ce serait négliger le reste des habitants ou les acteurs institutionnels et associatifs qui participent-ou du moins influencent-aussi la vie de quartier, peut-être dans une moindre mesure que les « jeunes ».

☞ **3 décembre 2009** : il est évoqué, lors de ce premier conseil de quartier, « *la présence nocturne de jeunes* » dans la résidence du Grand Pré (les « Dominos »). L'ancien commissaire de la Police Nationale s'engage à envoyer des patrouilles de nuit plus spécifiquement dans ce secteur. Il est aussi mentionné la nuisance provoquée par les jeunes dans l'ensemble des squares de la cité. Les habitants demandent à la police de pénétrer dans les squares. Un autre habitant mentionne quatre incendies volontaires dans le square Jean-Baptiste Lulli en soupçonnant « *une bande de jeunes* » fréquentant ce square. L'ancien adjoint au maire délégué à la politique de la ville présent lors de ce conseil en profite pour présenter les dispositifs pour lutter contre la délinquance et l'exclusion : le conseil des droits et des devoirs des familles (dispositif qui permet au Maire de la commune de rencontrer des mineurs posant problèmes sur un quartier et leurs parents afin de faire un rappel à la loi) et le programme de réussite éducative composé d'une équipe pluridisciplinaire avec un volet concernant l'accompagnement des collégiens exclus temporairement.

☞ **16 mars 2010** : des nuisances, liées à l'occupation des halls par les jeunes, sont déclarées par une habitante. Le président du conseil de quartier énonce le fait qu'il est nécessaire de rappeler aux parents leur rôle éducatif pour gérer ces situations. Plusieurs habitants font le constat que la Police n'entre toujours pas dans les squares.

☞ **29 juin 2010** : des habitants des squares C. Franck, Berlioz et Gounod estiment vivre une insécurité importante et rencontrent des conditions de vie quotidienne dégradées à cause de la présence des jeunes dans ces squares. Par exemple, une habitante évoque des jets de cailloux en pleine nuit dans ses fenêtres et la présence d'un canapé installé Square C. Franck utilisé par un groupe de jeunes « connu des habitants ». D'autres habitants annoncent que des enfants de moins de 15 ans sont vus dans les caves et ont constaté des « allées et venues inquiétantes » dans les escaliers de secours de la tour de la cité blanche³⁶.

☞ **12 octobre 2010** : lors de ce conseil de quartier en la présence du Maire de Rosny-sous-Bois, un habitant souligne la présence « de jeunes *squatteurs* dans les sorties de secours des tours, mais aussi dans les halls ». Une autre habitante constate la présence de « jeunes *squatteurs* au square Berlioz », l'apparition de tags « menaçants » et demande aux bailleurs de fournir des badges d'accès aux forces de l'ordre afin que l'accès aux halls leur soit facilité. Le Maire précise que le Préfet de Seine-Saint-Denis de l'époque a réuni les Maires du département afin de leur préciser ses priorités qui correspondent à la lutte contre les trafics de stupéfiants et l'intensification des contrôles de police au niveau des jeunes dans les halls. Cette même habitante regrette que des mineurs soient présents dans le Square Chopin après minuit et souhaite l'intervention de la Police pour ce genre de situation.

³⁶ Il est ici question du « 180 », la sortie de secours d'une tour du quartier étudiée lors du mémoire de Master 1, occupée par une bande de jeunes.

🔗 **14 décembre 2010** : le commissaire de la Police Nationale débute le conseil de quartier en précisant qu'il connaît la problématique actuelle du quartier qui renvoie à « la sécurisation des halls » en rappelant qu'il avait été mis en place « trois contrôles par jour, en soirée et au cours de la nuit, en fonction des situations ». Un habitant du quartier évoque la présence d'un groupe de 15 jeunes, Square Bizet. Une autre habitante surenchérit : « la présence de *bandes* de jeunes sur l'espace public entraîne un sentiment d'insécurité ».

🔗 **8 février 2011** : un an après la création du conseil de quartier, le président du conseil réalise un bilan des problématiques traitées lors de ces conseils en évoquant en premier point le « *squat* de cages d'escaliers et des parties communes par des jeunes dont l'identité est connue », ainsi que « la présence de jeunes posant problèmes sur l'espace public ». Une habitante signale que des jeunes rentrent dans les caves et arrachent les fils de terre.

🔗 **10 mai 2011** : le commissaire de la Police Nationale énumère les actions de la police, concernant les contrôles des halls : 40 % des opérations de contrôle sur la ville de Rosny-sous-Bois concernent le quartier du Bois Perrier. Ces contrôles sont effectués sur des halls prioritaires. Une habitante signale que les jeunes se retrouvent entre 17 et 18 heures, Square Berlioz et reviennent vers 23 heures. Elle souligne également la présence de quads sur le quartier et la tenue de barbecues au « City », le terrain de foot synthétique.

🔗 **28 juin 2011** : le commissaire de la Police Nationale avance le chiffre de neuf interventions auprès de jeunes, dans le but de les évincer des halls d'immeubles notamment sur le secteur Bizet, Chopin et Berlioz, ainsi que la verbalisation des conducteurs de quads et mini-motos (dont neuf procès-verbaux effectués concernant deux individus). Une habitante relate la présence d'un groupe d'une quarantaine de jeunes alcoolisés avec un barbecue ambulant. Un habitant précise, quant à lui, que son bâtiment est squatté de 22 heures à 2 heures du matin dont le hall est « un véritable urinoir public ». Les jeunes cassent des bouteilles et les habitants doivent enjamber les verres jonchant le sol. Selon cet habitant, une habitante est en dépression face à cette situation.

🔗 **13 décembre 2011** : le commissaire de la Police Nationale précise que 230 contrôles sur les halls du Bois Perrier ont eu lieu en 2011 avec 30 interpellations suivies de déferrement devant la justice, notamment sur le secteur Camille Saint Saens. Une habitante signale que les jeunes fréquentent aussi les locaux destinés aux poubelles.

🔗 **15 mars 2012** : une habitante relate l'existence de fêtes dans les caves, « puisqu'il n'y a plus de porte empêchant l'accès ».

↳ **24 octobre 2013** : une habitante se plaint du fait que les jeunes bloquent les portes avec des cailloux et des canettes pour pénétrer dans les halls. Une autre habitante de la tour du « 180 » se plaint de la présence de jeunes dans le hall de sa tour et dans la sortie de secours. Cette même habitante déplore l'installation d'un point de vente de drogue avec des jeunes venant d'autres cités du département (Sevrans, Aulnay-sous-Bois et Epinay). Ces jeunes se sont organisés et ont projeté un film sur un mur d'un bâtiment utilisant la cité « comme un cinéma ». Elle souhaite que cela ne se reproduise plus.

On s'aperçoit que les occupations de l'espace des jeunes (« squats de jeunes », « squatteurs », « bandes de jeunes » ...) constituent une problématique importante pour les habitants. Il est intéressant de noter que la plupart du temps, ce n'est seulement que la présence des jeunes qui est dénoncée et non des actes délictueux ou illégaux. Ces réunions censées être un outil de la démocratie urbaine, sont, d'une part, non-représentatives de la population du quartier (puisque les jeunes y sont totalement absents alors qu'ils occupent une place importante démographiquement et que les sujets évoqués lors de ces conseils les concernent en premier chef) et, d'autre part, ne sont pas, de fait, des espaces de discussions.

=====

Au travers du conseil de quartier, s'affrontent deux modes de vies intergénérationnels différents avec des pratiques adolescentes tournées vers une « culture des rues » et un mode de vie adulte centré sur le logement dans une perspective, aussi, de plus long terme basé sur le cadre de vie. On peut, peut-être, ajouter un rapport de classe dans la logique de ces relations, comme le souligne S. Vermeersch dans un autre contexte, celui d'un quartier socialement mixte du 14^{ème} arrondissement de Paris dans l'article « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? »³⁷. En effet, en étudiant l'engagement d'habitants bénévoles dans une association du quartier « Plaisance Pernety », elle observe que le territoire censé faire le lien entre les habitants, représente le support des liens sociaux à partir d'une vision idéalisée de la sociabilité de quartier, à travers un idéal de mixité sociale, pour son terrain, et une mixité entre les habitants plus jeunes et les adultes en ce qui nous concerne. Cela contribue à faire du territoire « un prétexte au déploiement d'un discours normatif participant de la constitution d'une classe sociale, [plutôt] que le support de liens sociaux qui restent guidés par l'origine et l'appartenance sociales » (p. 67), auxquels on peut ajouter la question générationnelle.

Dès lors, s'intéressant aux usages et aux pratiques adolescentes de l'espace, nous accordons une place centrale à « la rue », à son occupation et la considérons comme la base de la construction de l'urbanité telle que l'évoque l'école de Chicago à travers L. Wirth par exemple. Dans le cadre de ce mémoire, la rue, entendue comme un espace public qui peut être privatisé, est perçue comme un lieu producteur. Par conséquent, nous allons tenter de voir ce que la rue peut produire en terme de relations sociales, d'identité, de cohabitation, de conflits comme nous venons de l'évoquer à travers l'exemple du conseil de quartier...

37 Vermeersch S., « Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ? », Espaces et sociétés, n° 126, 2006.

De plus, nous nous situons dans une approche qui se focalise sur des espaces précis comme peuvent l'être une sortie de secours, une barrière, un terrain de foot, un coin de rue ou une rue. L'attention particulière portée sur ces espaces révèle de nombreux éléments sur les relations sociales, qu'elles soient de genres, intergénérationnelles ou ethno- raciales qui prennent place dans ces micro-territoires. William H. Whyte, homonyme de l'auteur de « *Street Corner Society* », W. F. Whyte, a écrit en 1980 un ouvrage, « *The social life of small urban spaces* »³⁸, se concentrant sur des espaces précis de la ville de New-York, dans le quartier de Manhattan. Observant les « Plazas » des buildings, la rue, les centres commerciaux, les vendeurs de nourriture des coins de rue, il avance l'idée dans l'introduction de son ouvrage que l'espace public et notamment la rue est une aire de jeux, « *It is often assumed that children play in the street because they lack playground space. But many children play in the street because they like it to. [...] The street itself was the play area.* » (p. 10-12). Nous avons affaire à une façon singulière de concevoir l'espace public d'une ville, et de surcroît d'une ville-monde telle que New-York. Ce sociologue et urbaniste use de l'observation directe pour étudier d'une manière détaillée les usages des espaces publics. Par ailleurs, il a conjugué ses observations empiriques avec des photographies et des vidéos en filmant à des points clés les passants, pour observer au plus près la réalité de ces espaces avec une finalité pratique pour ses missions d'urbaniste.

En France, en considérant l'Etat, acteur de l'urbain, notamment pour la politique de la ville, on peut observer une approche différente des espaces publics et de la rue. La politique de la ville a souvent perçu et appréhendé les quartiers populaires ciblés par le manque, notamment par l'absence d'équipement collectif (sportifs, commerciaux, récréatifs...) et cela depuis la naissance de la politique de la ville fin des années 1970, et la mise en place des Dsq (Développement social des quartiers). Néanmoins, ces politiques prônant la participation des habitants ont négligé en grande partie les usages, mais aussi les compétences et les connaissances locales des habitants, notamment des plus jeunes générations. En effet, on peut observer cela à partir des conseils de quartier, clef de voûte de la démocratie urbaine, outils et produit de la politique de la ville.

Depuis le début de mes observations au conseil de quartier Bois Perrier en octobre 2013, j'étais la seule personne âgée de moins de 25 ans. Une seule fois, Basamba, un jeune du quartier âgé d'une trentaine d'années assistera à un conseil de quartier en la présence du Maire en prenant place à mes côtés. Après avoir traité des ordres du jour lors du conseil de quartier du 6 novembre 2014, débuté à 19 h 30, une dame d'une cinquantaine d'années prit la parole en s'étonnant d'observer quotidiennement que des enfants organisaient des matchs de football sur un endroit inapproprié (une place) alors que cette partie du quartier a fait le fruit d'une opération de rénovation urbaine. Lors de cette opération un parc avec des toboggans a été construit. Cependant, les enfants préfèrent jouer sur la place donnant directement sur une route où de nombreuses voitures passent. Cela faisant écho à la citation de W. H. Whyte et aux acceptions de *Street* qui renvoient à la vie qui s'y déroule, dimension qui n'apparaît pas dans les visions françaises du mot « rue ». Ce qui est de fait très dangereux lorsque les enfants doivent récupérer la balle sur la route. Le président du conseil de quartier, aillant déjà eu des retours sur ce sujet, avance le fait que le quartier dispose d'un « terrain de football de proximité » (nom « officiel » du City) et que la seule solution est de déconseiller aux enfants leurs pratiques.

38 Whyte W. H., « *The Social Life Of Small Urban Spaces* », Washington DC, The Conservation Foundation, 1980.

On remarque ici que le projet de rénovation urbaine a prévu pour les plus jeunes générations un parc qui ne correspond pas à leurs pratiques réelles. De plus, avant le processus de rénovation, comme le faisait remarquer cette dame, des matchs étaient déjà organisés de manière impromptue. Depuis de nombreuses années, quasiment chaque square du quartier est improvisé comme terrain de football où les arbres, des rochers, des lampadaires ou tout autre mobilier urbain sont utilisés comme limite de terrain ou comme cages pour les goals. Ces types de terrains, plus pratiques pour la surveillance parentale grâce à leurs proximités avec le logement de résidence des enfants, sont avant tout utilisés par les plus jeunes générations du quartier, à défaut de pouvoir utiliser le City, généralement occupé par celles plus âgées, permettent de questionner les relations intergénérationnelles.

En bref, cela nous invite à adopter la posture de W. H. Whyte. En effet, il développe dans son ouvrage sur la vie sociale des petits espaces, le fait que le développement de la taille des villes laisse une place importante aux « petits espaces » en lien avec la densité du bâti. Selon lui, l'étude de ce genre d'espaces (comme la rue, les places, le parc...) permet d'observer la façon dont les relations se créent les uns avec les autres. Pour l'auteur, ce sont des espaces qui n'ont pas de prix tant ils sont riches de présences d'autrui.

6.3 - De la rue au « coin de rue »

On retrouve cette théorie dans la tradition de l'école de Chicago et dans les travaux d'ethnographies urbaines contemporains américains dont les recherches se sont intéressées aux quartiers, aux espaces publics, à la rue et plus spécialement aux « coin de rue ». La majeure partie de ces travaux se penchent sur les jeunes et sur les catégories populaires. La rue étant l'espace privilégié des jeunes de classe populaire, dans et par laquelle se développe une sous-culture, la sous-culture de rue telle qu'elle a été développée dans le contexte français de l'ouvrage rédigé par D. Lepoutre, « *Cœur de banlieue* »³⁹. En se penchant plus particulièrement sur la ville de Chicago à partir de l'ouvrage de l'historien Andrew J. Diamond, « *Mean Streets, Chicago Youths and the everyday struggle for empowerment in the multiracial city 1908-1969* »⁴⁰, on aperçoit la manière dont la rue investi par les jeunes (hommes) des différents quartiers de Chicago, occupe une place importante dans la défense de ces derniers face à l'arrivée et l'installation d'une autre communauté ethnique dans leurs quartiers : « C'est dans les rues, les écoles, les parcs, les terrains de jeux, les bars et les *dance-halls* de Chicago que Diamond suit ces jeunes, au rythme d'incidents d'envergure variable – de l'émeute raciale de 1919, aux plus anecdotiques bagarres de rue – qui rythment l'histoire de la ville »⁴¹. L'auteur s'intéresse aux rôles joués par les jeunes dans les processus de défense des identités ethniques (dans une perspective pluri-ethniques renvoyant aux noirs, aux latinos et aux blancs) à l'échelle de la ville.

39 Lepoutre D., « *Cœur de Banlieue* », op. cit.

40 Diamond A.-J., « *Mean Streets, Chicago Youths and the everyday struggle for empowerment in the multiracial city* », 1908-1969, Berkeley, University of California Press, 2009.

41 Devienne E., « *Jeunesse, virilité et blancheur à Chicago* », La vie des idées [En Ligne], 2012.

L'usage et l'occupation de la rue sont centraux dans la construction des identités raciales, marquée par une sous-culture juvénile qui touche les différentes catégories ethno-raciales de jeunes. Plus encore, les jeunes non-blancs de Chicago de l'époque ont un attrait pour tous les espaces interraciaux de la ville que ce soit certains coins de rues sur le chemin de l'école ou différents parcs de Chicago, car se sont des lieux dans lesquels ils peuvent se représenter les hiérarchies raciales et dans lesquels s'expriment la construction de leur masculinité. Par conséquent, « la rue » est un élément capital, et en quelque sorte « historique », pour la compréhension des modes de vies juvéniles dans le contexte nord américain. Les identités raciales, territoriales, mais aussi de genres prennent formes à partir de la rue et plus précisément ici dans la défense de « sa » rue, du quartier ethnique construit socialement notamment par les revendications ethniques que Chicago a connues à travers les émeutes raciales. L'auteur souligne également que c'est à partir du milieu du 20^{ème} siècle que se sont constitués les gangs.

L'ouvrage d'A. J. Diamond fait écho au film « *Ecrire pour exister* »⁴² (*Freedom Writers*) inspiré d'une histoire réelle dans le Los Angeles des années 1990. A la suite de la relaxe de quatre policiers blancs qui avaient frappé de 56 coups de matraque un afro-américain, Rodney King, dont le passage à tabac avait été filmé par un passant, six violents jours d'émeute éclatèrent dans les rues de Los Angeles en 1992, faisant 53 morts⁴³. Ces émeutes étant qualifiées « d'émeutes raciales » voyant les conflits et les inégalités entre les races s'accroître. A la suite de ces émeutes, la carte scolaire est revisitée afin que les collèges et lycées deviennent plus mixtes ethniquement. Ce film raconte l'arrivée d'une nouvelle enseignante dans un collège essentiellement composé d'élèves blancs ayant de très bons résultats scolaires. Suite à la mise en place des politiques de mixité, le collège s'est dégradé et l'établissement a opéré un tri entre les meilleurs et les moins bons élèves pour les réunir dans des classes différentes. Cette jeune enseignante d'anglais, motivée, hérite d'une classe difficile de première année, la plus mixte ethniquement, dans la salle 203, qui sera connue à travers tous les Etats-Unis. Elle se rend compte de la tension raciale qui existe entre ces jeunes qui ne se parlent pas, ou, s'ils le font, ne cessent de se battre en classe les uns avec les autres. Les élèves, de la même origine ou appartenance ethnique, sont regroupés dans chaque coin de la classe.

42 Lagravenese R., « *Freedom Writers* », drame, 124 minutes, couleur, 2007.

43 Le Monde avec AFP, « *Les émeutes de Los Angeles, 20 ans après* », Le Monde [En ligne], 2012.



Photographie de la classe de la salle 203, image forte du film « Ecrire pour exister ». A droite sur toute la moitié de la classe, les latino-américains. Au premier plan, le seul blanc de la classe. A gauche, nous retrouvons les élèves asiatiques, majoritairement coréens. Enfin, au milieu et au fond de la classe, ce sont les afro-américains. La place occupée dans la salle de classe semble recouper l'importance démographique de chaque population dans la ville de Los Angeles.

Pour l'enseignante, l'objectif était de leurs apprendre à aimer lire et écrire. En retour, les élèves lui apprendront ce qu'ils vivent dans la rue, car pratiquement tous les élèves de la classe accordent une place centrale à la rue, et certains et certaines d'entre eux faisant partie de gangs. Non forcément liés à des activités délinquantes, l'usage et l'occupation de la rue recouper la ségrégation urbaine ethnique très présente aux Etats-Unis où chaque jeune pense avoir un territoire à défendre. Chaque faux-pas, c'est-à-dire la fréquentation d'un territoire approprié par une autre catégorie ethnique, peut être fatale au sens propre du terme. Les tensions raciales illustrées par les émeutes de 1992 se retrouvent cristallisées dans cette classe dont les différences s'effaceront progressivement au profit de la naissance d'une conscience commune par le récit de l'expérience de chacun de ces jeunes dans une sorte de journal intime que l'enseignante donnera à chaque élève⁴⁴. Leur devoir sera donc d'écrire chaque jour une page de ce journal. L'enseignante apprendra beaucoup sur « la vie de rue » (*Street life*) qui semble être assez identique pour les adolescentes et les adolescents puisque les groupes paraissent être mixtes.

⁴⁴ Dans les faits réels ces carnets donneront naissance à une publication sous forme de recueil de textes : Gruwell E., « *The Freedom Writers Diary* », Broadway Books, 1999.

Ce film, bien que critiquable sur certains points notamment concernant les dialogues, est d'une très grande richesse et montre d'une certaine manière la façon dont la notion de race est construite socialement. En plus de souligner l'importance de cette question dans la société américaine, il nous renseigne aussi sur l'importance de l'occupation de la rue pour cette jeunesse populaire pluri-ethniques, et la sous-culture de rue qui la caractérise : « On se tue pour des questions de race, de fierté et de respect. On se bat pour notre Amérique » dit Eva Benitez, une élève latino-américaine de cette classe ou encore à travers cette tirade de André Bryant, un élève afro-américain : « C'est mon frère qui m'a appris ce que c'était la vie pour un jeune noir. Fais ce que tu dois faire : mac, dealer, ce que tu veux. Apprends les couleurs à connaître. Apprends les frontières des gangs. Ce que tu dis à un coin de rue, il ne faut pas le dire ailleurs. ». Dans un contexte similaire d'émeutes (celle de 1919 à Chicago pour l'ouvrage d'Andrew J. Diamond ou les émeutes de 1992 à Los Angeles pour le film que nous venons d'évoquer), le coin de rue américain est central pour en apprendre sur les modes de vies des jeunes ou des moins jeunes, sur la construction des identités urbaines, raciales, sociales et de genres.

Dès lors, on retrouve dans la tradition et la littérature sociologique et anthropologique nord-américaine des ouvrages se concentrant sur des coins de rues italo-américains (*Street Corner Society* de W.-F. Whyte) ou afros-américains (*Tally's Corner. Les noirs du coin de la rue* d'E. Liebow, *A Place on the Corner* d'E. Anderson ou encore *Sidewalk* de M. Duneier)⁴⁵. *Street Corner Society*, décrit comme un « livre à part » et présenté, quelque peu à tort selon H. Peretz, comme l'exemple même des productions de l'école de Chicago⁴⁶, représente une des premières monographies de coins de rues. Ces derniers renvoient à une configuration urbaine typiquement nord américaine qui repose sur le principe du *grid-system* (quadrillage) basé sur des rues et des avenues se coupant perpendiculairement formant des unités de bâtis, des *Blocks*, de taille identique. Chaque croisement renvoie à un *Street Corner*. Ces coins de rues sont des lieux de rencontres et de discussions. De plus, tous les groupes ethniques ont leur coin de rue dans lequel s'exprime leurs expériences sociales, comme en témoigne le film que nous venons d'évoquer. Cela se retrouve aussi à travers les séries américaines à succès de la chaîne HBO, *Les Sopranos* et *The Wire*⁴⁷. La série *Les sopranos* se déroule au New-Jersey et relate la vie d'un mafieux italien, Tony Soprano, dans laquelle on peut observer l'occupation des coins de rues autour des commerces réunissant les différents membres de la mafia italienne dans les années quatre-vingt-dix. *The Wire*, se concentrant surtout sur les populations afros-américaines, s'intéresse à la criminalité dans la ville de Baltimore à travers l'occupation des coins de rues liés à la vente de drogue.

45 Whyte W.-F., « *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain* », Paris, La Découverte, 1995 (1943) ; Liebow E., « *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue* », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. Le sens social, 2011 (1967), Anderson E., « *A Place on the Corner* », Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978, Duneier M., « *Sidewalk* », New-York, Farrar, Straus and Giroux, 1999.

46 Dans la préface de « *Street Corner Society* » rédigée par H. Peretz, ce dernier informe que les « conditions de diffusion des ouvrages dits de sociologie ont voulu qu'un livre élaboré par une sorte de marginal de la tradition de Chicago soit perçu par le public comme l'exemple même de cette tradition. Nous voudrions éclaircir ce que nous ne nommerons pas un malentendu, mais une sorte de classement un peu hâtif... » p. 17, Peretz H., « Préface » in Whyte W.-F., « *Street Corner Society* », *op. cit.*. Néanmoins, D. Cefaï dans la postface de l'ouvrage « *L'enquête de terrain* » nous apprend que la recherche de Whyte menée à Boston mais publiée et soutenue à Chicago n'a connu un succès retentissant qu'à la suite de la publication de son article « *Observational Fieldwork Methods* » en 1951 et de « *L'Appendix* » dans la seconde édition en 1955. Ces publications étant liées aux « *Fieldwork training project* » du département de sociologie de l'université de Chicago qui a permis au travail de terrain et à l'observation participante d'acquiescer une certaine légitimité au sein des sciences sociales et, par conséquent, de participer aux succès de l'ouvrage de W. F. Whyte. Cefaï D., « *L'enquête de terrain* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2003.

47 Chase D., « *The Sopranos* », série dramatique, 86 épisodes, couleur, 1999 et Simon D., « *The wire* », série policière et dramatique, 60 épisodes, couleur, 2002.

C'est sur Cornerville dans un quartier italo-américain de Boston que se penche W.-F. Whyte. Cet ouvrage influencera de nombreuses autres recherches dont celle d'E. Liebow : « A partir de l'ouvrage de Whyte, le *street corner* est, en effet, devenu un objet d'étude sociologique à part entière, mais surtout un mode d'appréhension de mondes sociaux fortement liés à un lieu dont la définition découle des usages sociaux qu'en font ceux qui l'utilisent »⁴⁸. C'est dans cette logique qu'Elliot Liebow étudie la vie ordinaire des noirs pauvres d'un quartier de Washington occupant une partie de leur vie un bout de trottoir autour d'un bar/snack au coin de la rue en commençant par « traîner » avec eux, en buvant, mangeant au *Carry-out*, jouant à la loterie de la même manière qu'Anderson étudie pendant trois ans les relations sociales et les codes en vigueur d'un groupe d'une cinquantaine d'hommes noirs « traînant » régulièrement au *Jelly's*, un bar d'un coin de rue situé dans le South Side à Chicago, ainsi que M. Duneier qui, pendant cinq années, va observer la vie qui se déroule sur le trottoir en s'intéressant à des vendeurs de livres et de magazines et des sans-abris noirs de la Sixième avenue de Greenwich Village à New-York. Il est intéressant de noter l'utilisation systématique du verbe « traîner », traduction de *hang out*. L'utilisation exclusive de ce verbe, qui revêt une certaine connotation péjorative en français, est utilisée dans les travaux se penchant sur les catégories populaires. Pour d'autres catégories sociales, on utilisera plutôt le verbe « flâner » ou « se promener », quand il s'agit de l'usage de l'espace. Ce mémoire est aussi, en quelque sorte, une réflexion sur qu'est-ce que traîner ?

Bien que l'ensemble de ces recherches, se penchant sur des populations jeunes (c'est le cas de *Street Corner Society*), mais aussi surtout, plus âgées (en ce qui concerne « *Tally's Corner* » d'E. Liebow, « *A Place on the Corner* » d'Anderson et « *Sidewalk* » de Duneier) avec une dimension raciale ; peuvent se différencier de la population étudiée dans ce mémoire. Néanmoins, à l'instar des populations ciblées dans ces travaux, une grande partie des « jeunes de cité » connaissent une socialisation centrée sur l'occupation de la rue. Dès lors, à l'image de Hakim Hasan ; un vendeur de livres se présentant comme un *Public character*, telle que Jane Jacobs l'évoque dans « *Déclin et survie des grandes villes américaines* »⁴⁹ dans l'introduction de « *Sidewalk* », c'est-à-dire une personne qui occupe une place importante dans la vie de rue à travers des contacts fréquents avec un grand nombre de personnes lui accordant un certain intérêt pour faire de lui un *Public character* ; les « jeunes de cité » peuvent être appréhendés selon la même acception en ce qu'ils ont un rôle capital dans la vie de rue de leur quartier.

Ce présent mémoire se situe dans la logique de ce que nous venons d'exposer. La rue, l'espace public, et les « petits espaces » pour reprendre W.-H. Whyte, sont le ferment des relations sociales et de l'identité. Ils sont au cœur des analyses, car ils représentent le cadre dans lequel se déroule la vie des jeunes, hommes et femmes de cité, dans lequel s'expriment la culture de rue, et plus généralement des citadins.

48 Bensa Ferreira Alves C., « Préface » in Liebow E., « *Tally's Corner* », *op. cit.*, p.14.

49 Jacobs J., « *Déclin et survie des grandes villes américaines* », Marseille, Parenthèses, 2012 (1961).

C'est pour cela que nous nous concentrerons ici sur la « barrière », le City et les différents espaces occupés de manière intensive ou sporadique par les jeunes filles et garçons du Bois Perrier afin d'observer les logiques propres à l'occupation de l'espace dans la socialisation adolescente souvent associée à la désorganisation sociale et dont la socialisation passe, à un moment ou un autre, par un ancrage dans un lieu précis. Ce travail se concentre sur des espaces précis dont la morphologie urbanistique du quartier permet leurs multiples présences.

Une partie importante des observations se déroule au City, le terrain de foot synthétique situé à proximité d'un gymnase et d'une école primaire aux abords de la cité. De la taille d'un terrain de handball, en pelouse synthétique, il est collé à un terrain de basket, très peu utilisé sportivement contrairement au terrain de foot. Il y a des grilles qui entourent le terrain ainsi qu'un banc à l'entrée et un deuxième parallèle au terrain. Par ailleurs, le banc le plus près du terrain est reconnu comme étant celui des « grands », l'autre est réservé aux « petits » quand il n'y a pas de « grands » sur ce banc. Le cas échéant, les « grands » occupent les deux bancs et les « petits » restent debout. On peut relever la présence de lumières aux quatre coins du terrain, lumières qui ne fonctionnent plus à la suite de plaintes des habitants pour « tapage nocturne ». Le City est bien plus qu'un terrain de football et de basket. C'est un lieu de rencontres intergénérationnelles, de tournois sportifs, de divers jeux n'ayant parfois aucun rapport avec le sport (bagarres ludiques, jeux du « chat »...), un circuit pour les deux-roues, un garage, un emplacement pour toutes autres pratiques (barbecue, danse...), un espace d'échange⁵⁰... Bref, c'est un lieu central pour étudier les relations de sociabilités entre les jeunes « visibles », pour reprendre la terminologie de T. Sauvadet, mais aussi les rapports sociaux de sexe.

Depuis son inauguration le 20 novembre 2009 en présence du Maire de Rosny-sous-Bois et de Rama Yade (alors Secrétaire d'Etat chargée des Sports), une grande partie de la jeunesse du Bois Perrier fréquente, à un moment ou un autre, le City. Quelques parents viennent jouer avec leurs enfants quand le terrain est libre. Certaines adolescentes le fréquentent aussi lorsque des garçons de leurs générations y sont présents, plus généralement en semaine. Le week-end, moment où les « grands » sont le plus présents, le City est un espace quasi-exclusivement masculin. Enfin, ce mémoire repose aussi sur l'observation de la « barrière », qui correspond à un accès pompiers, située à l'entrée d'un square. Barrière occupée depuis juin 2014 par quatre jeunes âgés de 16 à 18 ans dont un, Yanis, est le petit frère d'un jeune qui fréquentait la « barrière » d'une manière intensive lors de son adolescence. Il s'appuie aussi sur divers espaces situés dans des squares du quartier, notamment un banc occupé par un groupe d'adolescentes aux « Dominos ».

50 Le City est parfois un lieu d'échange politique. Lors des dernières élections municipales, le candidat du parti socialiste de la ville avait organisé au City un après-midi d'initiation au cécifoot pour pouvoir rencontrer les jeunes habitants de la cité.



Le City

En outre, cela nous permet également de questionner les usages populaires de l'espace, question soulevée dans un numéro d'*Espaces et Sociétés* dont l'éditorial de M. H. Bacqué et T. Sauvadet⁵¹ relève ce questionnement en affirmant qu'il existe des usages spécifiquement « populaires ». Enfin, nous pouvons nous demander si une « anthropologie du coin de rue » à la française est possible en nous concentrant sur les usages de l'espace des jeunes adolescents et adolescentes des cités en incluant des rapports sociaux de sexe, mais aussi des dimensions ethniques. Tout cela, participant à la définition d'une ambiance urbaine propre aux cités dont l'occupation de la rue en est le socle et dont l'observation passe par une approche qualitative.

7 - « T'es sérieux là ? » : observation participante ou participation observante ?

« Il m'arrivait, lorsque je voulais enregistrer les caractéristiques physiques disons d'un quartier, d'un appartement ou d'un événement, de n'être qu'un observateur. En pratique, il m'est apparu impossible de garder les traces d'une participation en adoptant simplement le rôle d'observateur. »
Elliot Liebow, « *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue* » (1967)⁵².

51 Bacqué M.-H., Sauvadet T., « *Les pratiques populaires de l'espace* » in « *Usages populaires de l'espace* », *Espaces et Sociétés*, n° 144-145, 2011.

52 Liebow E., « *Tally's Corner* ». *op. cit.*, p. 151.

Ce mémoire se base sur une approche ethnographique se fondant sur des observations directes et participantes. Toute enquête de terrain, en référence à l'ouvrage dirigé par D. Céfai, « *L'enquête de terrain* »⁵³, entraîne un certain degré d'engagement en ce que le chercheur ou l'apprenti-chercheur engage son corps, « premier médium de l'enquête de terrain »⁵⁴, et ses compétences corporelles de savoir-voir et savoir-dire. D. Céfai souligne le fait que de nombreuses recherches épistémologiques ont été réalisées pour décrire la myriade de postures d'engagement du chercheur sur son terrain, oscillant entre observation et participation, notamment à travers le texte de R. L. Gold traduit dans cet ouvrage « *Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique* ». La participation dans l'observation peut sous-tendre divers degrés d'engagement. S'attachant à étudier l'introduction de la subjectivité des chercheurs à travers l'usage du « moi » et de la première personne en anthropologie, J.-P. Olivier de Sardan à travers son article « *Le "Je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain* »⁵⁵ évoque des modalités d'implication sur le terrain qui varient de « l'engagement ambigu », en faisant référence à l'ouvrage de J. Favret-Saada et son implication dans la sorcellerie, en passant par la « conversion informelle » prenant l'exemple d'une anthropologue américaine, B. Jules-Rosette, qui, s'installant au Zaïre et en Zambie pour étudier une église syncrétique, s'est convertie à cette dernière, en allant jusqu'au « dédoublement statutaire » en citant le cas d'un médecin de santé publique allemand, T. Berche, parti faire un projet de soin de santé primaire au Mali, mène, dans un même temps, une recherche anthropologique. Néanmoins, les occurrences évoquées concernent des chercheurs extérieurs aux milieux qu'ils étudient. Qu'en est-il en situation de proximité puisque j'ai grandi et je réside sur mon terrain d'enquête ?

7.1 - L'engagement et la proximité

Plusieurs chercheurs notent la proximité qui existe souvent entre le chercheur et son terrain d'enquête. Le « goût de l'observation »⁵⁶, pour reprendre le titre de l'ouvrage de J. Peneff, est fonction de l'expérience. Cette dernière n'est pas à négliger. Au contraire, elle participe à la posture d'enquête en ce qu'elle peut influencer le sujet, les méthodes et les approches. C'est par le retour sur l'enfance de Howard Becker dans les rues de Chicago et sur son enfance personnelle que J. Peneff questionne l'observation participante. Néanmoins, elle doit aussi s'accompagner d'une « objectivation participante »⁵⁷ pour reprendre P. Bourdieu. Tout cela étant un moment de la recherche. C'est pour cela que D. Céfai préconise un retour biographique sur l'enquêteur afin de pouvoir déchiffrer les identifications, les catégorisations le concernant et qui, en quelque sorte, constituent des épreuves auxquelles l'apprenti-chercheur doit faire face et qui sont inhérentes au travail de terrain selon ce dernier. Cela renseigne coup sur coup sur le monde social sur lequel on se penche, et sur la proximité du chercheur avec son terrain.

53 Céfai D., « *L'enquête de terrain* », *op. cit.*

54 *Ibid.*, p. 469.

55 De Sardan J.-P. O., « *Le "Je" méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain* », *Revue française de sociologie*, n° 41-3, 2000.

56 Peneff J., « *Le goût de l'observation. Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales* », Paris, La Découverte, coll. Grands Repères, 2009.

57 « Je crois profondément que le chercheur peut et doit mobiliser son expérience, c'est-à-dire ce passé [social], dans tous ses actes de recherches. Mais qu'il n'est en droit de le faire qu'à condition de soumettre tous ces retours du passé à un examen critique rigoureux », p. 55 in Bourdieu P., « *L'objectivation participante* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 150, 2003.

*« Oh, le scientifique ! » : ce que la proximité implique.
Retour sur l'entretien avec Fouad*

Je connais Fouad depuis de longues années. Nous partageons en commun quelques souvenirs de matchs de foot en bas de chez lui, sur le terrain de la cité blanche. Cependant, nous n'étions pas plus proches que cela. Je l'apercevais souvent dehors avec les autres membres de la « MB » (Mafia Black), que ce soit à la gare, à Rosny 2 ou dans les squares de la cité. C'est pour cette raison que j'ai souhaité réaliser un entretien avec lui, en plus du fait qu'il fréquentait le « 180 ». Il connaissait mon statut d'étudiant, mais il fut étonné lors de ma demande d'entretien. Néanmoins, il m'a donné son accord dès la première demande, nonobstant deux rappels. La première demande fut après un foot au « City » où il m'interrompt et me dit immédiatement : « pas de problème ». Puis, il m'a directement annoncé qu'il était libre assez souvent et que c'était « quand je voulais ». Il me proposa même sur le champ un jour, le dimanche suivant qui arrivait à 11 heures du matin avant de jouer au foot l'après-midi. J'ai préféré refuser car nous aurions été limités par le temps. Sachant qu'il devait jouer au foot, il aurait peut-être écourté l'entretien.

Je lui ai donc demandé un jour où il n'avait rien de prévu. Il me répondit que ce serait impossible de le réaliser chez lui, car il y a « trop de bruit ». Il me soumet de le faire au centre socioculturel ou chez moi. Je propose donc de faire l'entretien à mon domicile. Afin de continuer la présentation de la recherche et de l'entretien, je lui précisais que l'entretien était enregistré avec un magnétophone, chose qui n'était pas importante pour lui : « non tranquille c'est rien ça » (nous n'avions pas encore réalisé la marche commentée). Il me demanda avant que nous nous séparions : « c'est pour la fac ? », je lui répondais par l'affirmative. Cette question reviendra souvent que ce soit pour la marche commentée et même au moment de l'entretien. Le fait que cela soit « pour la fac » a, peut-être, influencé le fait qu'il accepte de faire l'entretien comme une sorte de service.

Cependant, lors de la demande d'entretien je ne lui avais pas demandé son accord pour la marche commentée. J'ai dû le recontacter par téléphone pour lui demander s'il était possible de faire une marche commentée avant de réaliser l'entretien. Il accepta sans me questionner me réaffirmant sa disponibilité, « quand tu veux ». J'ai dû représenter la recherche le jour où nous avons réalisé la marche commentée. Je lui ai montré aussi le magnétophone sur lequel il rigola et me questionna : « ah on enregistre, mais faut que je le tiens ou tu le tiens ? », « Ta prof elle va écouter ? », « Ta classe elle va écouter ? »... Je lui dis que, pour la marche commentée, cela me servira à préparer les questions que je lui poserais pour l'entretien et, afin de le rassurer, que seuls un ou deux professeurs pourraient lire la retranscription.

Je précise que je n'ai pas employé les mots « socialisation » ou « culture de rue » au départ. Je redoutais sa réaction quant à l'utilisation de ces termes pensant qu'il me verrait comme quelqu'un de présomptueux. Cependant, je me suis ensuite dit que sa réaction - s'il y en avait une - pourrait apporter des éléments sur l'image qu'il se ferait de moi. C'est pour ça que j'ai décidé d'employer certaine notion sociologique telle que « socialisation » lorsque j'évoquais le sujet de l'entretien et, plus généralement, du mémoire. J'ai précisé l'objet du mémoire en utilisant certains mots plutôt que d'autres le jour de l'entretien. Face à cela il rigola. Ce qu'il n'avait pas fait précédemment lorsque je lui avais énoncé le sujet de l'entretien : « (rire) ah ouai à la fac ça parle de socialisation tout ça, vous êtes chauds ! ».

L'université est le point de fixation concernant l'image qu'il s'est fait de moi, qui se juxtapose avec l'image de ma personne ordinaire du fait de notre connaissance. En effet, nous n'avions jamais évoqué l'université auparavant, cependant lors de ce moment où nous nous sommes vus plusieurs fois en l'espace de quelques jours, toutes ces interrogations concernaient l'université. Déjà, comme je l'ai relaté, cela l'irritait de savoir si l'enregistrement serait « écouté par toute la classe », si « c'était noté », si « c'était pour la fac », en se préoccupant de la réception de ce qu'il allait énoncer : « si ta classe et ta prof écoutent, je vais bien parler. C'est la fac quand même (rire) » ou « A la fac c'est chaud quand même, moi je ne peux pas me poser et parler avec un mec comme ça (rire) ». Enfin, l'université étant aussi présente lors de la pause que nous avons réalisée pendant l'entretien au bout d'1 h 39, « Et la fac, c'est comment ? », « Vous faites quoi en cours ? », « Y'a beaucoup de mecs en pro à la fac ? », « On dirait c'est un truc de ouf (fou) la fac ». L'ensemble de ses interrogations témoigne de l'image que Fouad a dû se faire de moi à travers les expériences de l'entretien et de la marche commentée. Université qu'il ne connaît pas et qui semble susciter une certaine attirance à l'origine de ses questionnements ou alors simplement des questions de politesse et de courtoisie. Bien que dans ma posture initiale, j'ai tenté de minimiser mon appartenance à l'université en parlant de « cours » et non d'université et en veillant à n'employer aucun vocabulaire spécifique.

Enfin, un dernier épisode confirme l'image que Fouad s'est fait sur moi. Je recroise souvent Fouad dans le quartier et nous parlons plus depuis l'entretien. Quelques semaines après avoir réalisé l'entretien, je le croise avec trois autres jeunes dont deux que je connaissais bien. En me voyant il dira : « oh y'a le *mec de la fac*, le scientifique (rire) tu rentres de la fac ? ». En le tchequant pour lui dire bonjour, il s'adressait en même temps aux trois autres jeunes « on a fait un entretien, c'est la première fois de ma vie je fais ça, ils font des trucs bizarres à la fac. Mais c'était bien wallah, c'est chelou (verlan de louche, signifiant « bizarre »), mais on recommence quand tu veux si t'as besoin ».

La proximité peut impliquer d'autres éléments qui peuvent entraver le bon déroulement de l'enquête. En effet, par exemple, le jour de l'entretien aux alentours de midi, j'emmenais Fouad chez moi. Je voulais réaliser l'entretien au salon pour avoir un peu de place en nous asseyant autour de la table du salon, ce qui semblait « conventionnel » et pas trop intimiste. Cependant, il y avait ma mère. Nous décidons, Fouad et moi, d'aller dans ma chambre. Il me précisera, cependant, qu'il préférerait qu'on soit seul pour mener l'entretien, car il avait « honte de dire certaines choses » que ma mère risquerait d'entendre (car c'est un appartement). En lui demandant les raisons, il m'informe que je verrai pendant l'entretien. Par chance, ma mère a quitté l'appartement très peu de temps après ce qui a permis de débiter les échanges. L'entretien aurait pu être différent ou même risquait de ne pas avoir lieu si nous n'étions pas seuls. Le fait que ma mère le connaisse était un élément important pour Fouad, soucieux de l'image qu'elle peut se faire de lui au quotidien. En sa présence, certains passages de l'entretien auraient pu être modifiés ou passés sous silence.

En somme, mon identité au sein du quartier peut influencer la façon dont je mène ma recherche. D'un point de vue personnel, je ne souhaite pas que ce travail de mémoire change la façon dont les jeunes de ma génération, mais aussi les plus âgés me perçoivent, ce qui pourrait altérer d'une quelconque manière les relations existantes. Les exigences de la recherche entrent en conflit avec la proximité de mon terrain d'étude. Néanmoins, il ne faut pas que cela devienne un obstacle. Cela fait partie intégrante du travail de terrain, « l'enquêteur doit prendre en compte cette parole qui court sur son propre compte »⁵⁸.

Cependant, cela révèle aussi en quelque sorte l'importance de la question de la réputation dans le contexte des cités. D'une part, à travers l'intérêt que j'accorde à mon image au sein de la cité et dont les différentes appellations de Fouad me concernant (« oh l'étudiant », « oh le scientifique », « oh le mec de la fac ») devant d'autres jeunes du quartier sont une autre sorte « d'affichage » tel que l'a évoqué D. Lepoutre dans *Cœur de banlieue* comme étant une « atteinte au nom » par l'attribution d'un surnom ou en l'occurrence une « atteinte à l'image de soi » qui fonctionne aussi sur le mode de la vanne et, d'autre part, à travers l'image que Fouad veut renvoyer auprès d'une autre habitante de la cité qu'est ma mère.

De sorte que, pour reprendre D. Céfaï, l'enquête peut se retourner en « enquête des enquêtés sur l'enquêteur » (p. 566) ; à travers l'enchaînement des interrogations de Fouad, et de l'enquêteur sur lui-même, car « l'enquêteur » jongle entre trois identités : personne ordinaire, acteur social et (apprenti) chercheur scientifique.

=====

58 Céfaï D., « L'enquête de terrain », *op. cit.*, p. 567.

Dès lors, en situation de proximité l'engagement prend une autre forme qui se retrouve dans les postures d'observation. L'observation participante peut en ce qui nous concerne à certains moments se confondre avec de la participation observante. La participation n'est pas sans risque face aux critiques de la subjectivité. B. Boulé souligne l'utilisation indifférenciée et interchangeable dans les recherches en sciences sociales des termes « d'observation participante » et de « participation observante » dans son article « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales »⁵⁹. Selon lui, bon nombre des usages renvoie à des figures de style sans explicitation méthodologique. Il note divers emplois qui vont de la nécessité capitale de s'intégrer et participer pleinement au monde social que le chercheur étudie afin de mieux le comprendre, ou tout simplement pour le comprendre, à une participation engagée idéologiquement et intellectuellement. Néanmoins, il s'accorde à dire que l'expression de « participation observante » sert, dans tous les cas, à accorder la priorité à la participation du et au quotidien.

Comme nous avons pu l'évoquer un peu plus haut, les « observations participantes » se sont déroulées au City, à la « barrière » et dans divers endroits fréquentés par des adolescentes, notamment un banc des « Dominos ». Dans la mesure où je réside et que j'ai grandi dans le quartier sur lequel se penche ce mémoire, la situation d'enquête peut venir se greffer à des situations du quotidien comme peuvent l'être les observations au City. Dès lors, certains moments s'apparentent à de la participation observante. Il en est de même pour les observations à la « barrière » auprès des générations les plus jeunes. Lors de moments qui sortent du quotidien personnel et qui s'incluent dans la démarche d'enquête, il s'agit plutôt d'observation participante comme c'est le cas lors des observations à la « barrière », lorsque j'entreprends de distribuer des questionnaires dans des classes de quatrième et de troisième dans le collège du quartier ou lorsque je m'assois sur ce banc des « Dominos » avec des filles de la cité.

Comme le signale B. Soulé, l'utilisation de l'expression « participation observante » souligne un rapport particulier au terrain. Il n'est pas ici question de peser les bonnes doses d'observation contre celles de la participation étant donné que les deux sont intimement liées en ce qui nous concerne. Néanmoins, comme ce mémoire se penche sur la sociabilité de rue et la socialisation urbaine, cela implique une participation importante. D'autant plus que l'intérêt porté aux usages de l'espace urbain s'inscrit dans la compréhension de ce qu'est l'ambiance d'une cité. De ce fait, une ambiance se ressent, se vit et s'observe. Rester sept heures durant, à la « barrière », à écouter et débattre jusqu'à être fatigué, s'allonger sur le terrain du City en attendant son tour de jouer en profitant du soleil un dimanche matin ou simplement déambuler dans les divers squares du quartier sont nécessaires. La participation est donc de mise pour comprendre cet élément lié également, comme l'évoque B. Soulé, au mode d'entrée sur le terrain qui renvoie ici à la proximité. C'est pour cela qu'il ne faut pas se retenir de s'investir sur le terrain un peu à l'image de L. Wacquant s'attachant à étudier le monde pugilistique en s'investissant « corps et âme » dans la pratique de la boxe pour l'approcher d'assez près afin de la saisir « *avec son corps* »⁶⁰.

59 Boule B., « Observation participante ou participation observante ? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales », Recherches Qualitatives, n° 1-27, 2007.

60 Wacquant L., « Corps et âme », Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur, Marseille, Agone, 2000, p. 10.

Si de nombreuses réserves méthodologiques en sociologie existent envers l'observation participante⁶¹, notamment en ce qui concerne l'engagement et la proximité, cette méthode qualitative peut néanmoins avoir ses avantages : le temps d'intégration, la connaissance de l'histoire du quartier et des relations entre les différents jeunes, la connaissance du langage vernaculaire⁶²... La proximité permet certaines marges de manœuvre à travers le fait, par exemple, de pouvoir pénétrer dans mon ancien collège et obtenir l'accord d'anciens professeurs pour distribuer des questionnaires dans leurs classes ou pour pouvoir filmer certaines situations et discussions au City. Néanmoins, la proximité peut impliquer d'autres éléments.

7.2 - L'Autre sexe

Si D. Céfai met en avant le fait que les relations d'enquête mettent en jeu des catégorisations (notamment de genre) et « qu'être une femme ouvre des opportunités d'enquête et en referme d'autres » (p. 560), il en est de même pour un homme. D'ailleurs, globalement, on peut aussi remarquer que concernant l'étude des quartiers populaires, les hommes se penchent sur les hommes et les femmes s'intéressent aux questions féminines. Ce qui fait remarquer au géographe G. Di Méo que la question du genre en lien avec l'espace a d'abord été introduite et étudiée en géographie dans les années 90 d'une manière timorée par le fait, entre autres, que la géographie a longtemps été une discipline menée par des hommes⁶³.

L'analyse des relations entretenues avec les enquêtés permet de nous renseigner sur les enquêtés eux-mêmes⁶⁴. S'attacher à étudier la population féminine d'une cité dans un contexte de proximité comporte son lot de problématique. Dans un espace dominé par le masculin, chaque contact avec la population féminine est disséqué. D'autant plus que le centre commercial Rosny 2 est le lieu de prédilection des ballades ou rencontres amoureuses pour les jeunes du Bois Perrier. De ce fait, les bruits, les rumeurs et mêmes les éloges (« Il a une vraie meuf ce bâtard ! ») sont très vite colportés. Il faut préciser que les relations entre fille et garçon sont exclusivement perçues à travers un prisme amoureux ou sexuel, principe érigé en règle.

61 Critiques qui sont soulignées et révoquées par J. Peneff dans la conclusion de son ouvrage « *Le goût de l'observation* », *op. cit.*

62 [Note de terrain du 13/10/2013] : J'héberge un ami, Franck, habitant un petit village à proximité de Tours (37). Rencontré lors de vacances dans le sud de la France il y a 5 ans, il doit passer quelques jours à Paris pour une exposition. Un soir, un ami m'appelle pour me raconter une histoire et me demande de le rejoindre dans le hall de son immeuble. Etant totalement étranger à l'univers des cités, Franck m'accompagne. Nous arrivons en cours de débat dans le hall où il y avait cinq connaissances, « Noirs et costauds », me fera t-il remarquer. Ne participant pas au débat, il me dira après coup ne pas avoir tout saisi. Ses interrogations portant sur différents mots dont « pachave » (qui signifie dormir) et l'expression très utilisée au Bois Perrier en particulier et à Rosny en général, « O-N-D » (« Au Nom de Dieu », en prononçant chaque lettre la plupart du temps). D'autant plus que les intonations et les diverses utilisations de cette expression renvoient à différentes significations. Tout d'abord, quand l'expression est évoquée très lentement en prenant le temps de dire chaque composant en espaçant chaque élément (« Au... nom... de... Dieu »), l'effet recherché est de convaincre les interlocuteurs en accordant du crédit à la personne qui rajoute cette expression à ses dires. Quand l'expression est simplement utilisée en utilisant les lettres O, N, et D et en la répétant plusieurs fois d'affilée ou en appuyant sur chaque lettre (« OND, OND, OND »...), cela sert à insister sur la gravité des faits énoncés. Enfin, l'expression peut être utilisée simplement dans la phrase en tant que conjonction de coordination (« Elle a fait ça, OND c'est trop grave »). Il est à noter que cette expression existe aussi sous la forme « Au nom d'Allah », moins utilisée, même par les jeunes de confessions musulmanes qui usent la plupart du temps de l'expression : « Au nom de Dieu ».

63 Di Méo G., « Préface » in Marius K., Raibaud Y. (sous la dir. de), « *Genre et construction de la géographie* », Pessac, MSHA, 2013.

64 Nous faisons ici référence à l'article de Yohana E., « *Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès des jeunes d'une cité de banlieue* ». Genèses, n° 20, 1992. En l'occurrence, l'analyse des relations que cette chercheuse a entretenues auprès de membres d'une association de quartier lui a donnée des éléments de réflexions sur la position sociale (d'ascendance ou de relégation) des enquêtés.

Autrement dit : en général, quand un garçon parle avec une fille dans l'espace de la cité, il y a toujours l'arrière-pensée qu'il se cache derrière ces discussions quelques choses de plus qu'une simple conversation. Dès lors, dans la situation d'enquête mêlée à l'inter-connaissance, les contacts féminins donnent lieux à de nombreuses interrogations et soulignent dans un même temps le rapport au sein du quartier entre garçon et fille. Nous sommes le mercredi 4 mars 2015, le temps est au beau fixe. Je m'en vais au City disputer un match organisé très rapidement, au vue du temps, par Kévin, un jeune du quartier. Je croise sur le chemin Faza, la petite sœur de Fouad âgée de 15 ans, avec une amie à elle que je ne connaissais pas. Je tchèque Faza et fais un signe de la tête à son amie. Comme cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue, nous commençons à parler rapidement en lui demandant ce qu'elle faisait et je commence à évoquer d'une façon lapidaire mon travail de mémoire. Fertile, en tenue complète du Réal Madrid, maillot rose de cette année, chaussettes bleues et short blanc, couleur traditionnelle du Réal, arrive en trotinant en notre direction. En passant, faisant un signe de la main à Faza et son amie, il me fera la remarque : « tu joues pas ? *T'es sérieux là ?* Tu parles avec la petite sœur à Fouad ? » Dans ce cas précis, ma connaissance de Fouad permet que je puisse discuter avec sa petite sœur sans que cela ne soit problématique.

La situation est plus ambiguë aux yeux des jeunes habitants du quartier lorsque, tout d'abord, je parle avec une ou des filles plus jeunes que moi et lorsque je ne connais pas l'un, l'une ou des connaissances familiales ou amicales de l'adolescente. La combinaison de ces deux éléments renvoie au cas paroxystique face à laquelle de nombreuses interrogations circuleraient. Dès lors, mon identité étant aussi en jeu, la proximité peut avoir certain défaut que l'extériorité peut effacer. Des situations sortant de l'ordinaire comme peuvent l'être des observations auprès d'un groupe d'adolescentes dans un square du quartier peuvent paraître énigmatiques à celles ou ceux qui ne sont pas au courant de ma démarche, que je n'ai pas cachée. Néanmoins, cela renseigne sur la place des garçons dans les rapports sociaux du quartier et plus précisément sur les rapports sociaux de sexe que nous allons développer dans ce mémoire.

D'un point de vue méthodologique, un homme étudiant « l'autre sexe » dans ce contexte apporte des résultats tout comme une femme étudiant des hommes de cité en rapporte aussi. E. Yohana nous montre dans son article⁶⁵ que le fait qu'une femme étudiant les rapports sociaux des habitants d'une cité populaire, lui a apporté des éléments de réflexions en quelque sorte sur les rapports de classe et les rapports sociaux de sexe dans le sens où un membre de l'association de quartier qu'elle intégrera, Abdelkrim, sera méfiant vis-à-vis d'elle en raison de sa position sociale et de son sexe. A. Robin, quant à elle, s'intéressant aux « footballeuses de cité », de la cité des Bosquets à Montfermeil (93), tissera des liens avec certaines des filles étudiées par la « connivence de genre », seules ses origines ethniques et sociales (elle sera qualifiée de « journaliste Gauloise » tout au long de sa recherche⁶⁶) lui seront renvoyées dans ses relations avec les enquêtées, exclusivement des adolescentes.

⁶⁵ *Ibid*, p. 141-142.

⁶⁶ Il faut préciser ici que la recherche d'A. Robin est menée en 2005, notamment durant les révoltes de novembre 2005 débutées à Clichy/Montfermeil (93), donc dans un contexte de forte tension et de méfiance, en grande partie vis-à-vis des médias.

En somme, la participation dans un travail de terrain engage plus que la simple présence du chercheur. L'identité et la représentation de soi sont des éléments non-négligeables dans la réalisation d'une enquête de terrain. Peut-être plus encore en ce qui me concerne dans un contexte de proximité où mon image au sein du quartier est en permanence en jeu à travers rumeurs et vanes, que ce soit dans mes relations avec les filles ou les garçons, dans un contexte où tout se sait. On dit souvent que « la cité à des yeux et des oreilles ». L'enjeu est de dépasser cette obsession de l'image de soi construite par le vécu dans le quartier au profit des enjeux de l'enquête de terrain. Que ce soit de l'observation participante ou de la participation observante, l'engagement du chercheur est à penser dans le contexte des cités et renseigne sur les postures d'observation, sur les rapports sociaux en général et les rapports sociaux de sexe en particulier.

Pour parfaire la méthodologie, les observations se sont donc déroulées dans la logique du mémoire de première année de master. Les observations au et du City ont principalement eu lieu le dimanche matin et/ou après-midi (en fonction du temps). Les tournois informels organisés par les générations les plus âgées peuvent débuter dès 10 heures 30, 15 heures ou parfois, à partir du mois de mai, à 18 heures. Le City voit sa fréquentation, notamment par beau temps, y être très foisonnante (elle peut atteindre près de 100 personnes pendant les mois de juin, juillet et août). Par temps pluvieux, les tournois connaissent une participation largement plus faible (certains dimanches matins pluvieux, nous pouvions seulement être une dizaine). Parfois, les tournois sont annulés par manque d'effectif, ce qui implique la plupart de temps de faire appel aux « petits » pour combler les manques. Contrairement aux années précédentes, les observations au City ont aussi eu lieu durant la semaine, en particulier les mercredis après-midi, moments privilégiés pour les plus jeunes générations, filles et garçons, profitant de l'absence des « grands ».

A la « barrière », les observations se sont déroulées principalement le vendredi et samedi soir, quelquefois en semaine quand elle était occupée, ce qui était plus rare. L'ensemble des observations ont été réalisées à l'aide de la fonction « bloc note » de mon téléphone portable considérant la difficulté d'utiliser un cahier de terrain au City. A la « barrière », malgré la connaissance, parfois assez proche, des jeunes en question, l'usage d'un cahier de note aurait pu perturber les observations en rompant avec la banalité du quotidien et de la situation. Il en est de même pour les observations avec les filles. Bien que l'ensemble des enquêté(e)s soit au courant de ce travail, le téléphone portable est plus favorable et plus pratique qu'un carnet de terrain dans ce contexte. Une fois les observations terminées, je recopiais et complétais les éléments d'observation que j'avais pu noter avec mon téléphone dans un carnet de terrain le soir même ou le jour suivant. J'ai aussi assisté à trois conseils de quartier cette année (en novembre, avril et mai) qui renseignent sur les préoccupations des habitants (problèmes de chauffage, d'occupation des halls, de caddie, de rats...), donnent des informations sur la vie de quartier (fêtes organisées par le centre socioculturel, l'association des musulmans de Rosny...) et informent des évolutions du quartier (changement de bailleur, changement de gérant du chauffage, débats concernant le prolongement du métro 11 jusqu'à Rosny Bois Perrier...), ce qui permet d'avoir une certaine vue globale du quartier, qui peut s'avérer être partielle étant donné la composition des membres du conseil comme nous l'avons évoqué précédemment.

Pour approcher la population féminine, j'ai distribué un questionnaire, ainsi qu'une lettre explicative demandée par la proviseure, dans le collège de secteur, le collège Langevin Wallon, en plus de la mobilisation de mon capital social du quartier. Ce questionnaire, destiné aux garçons et aux filles résidant au Bois Perrier, comporte neuf questions accompagné d'une carte du quartier sur laquelle il était demandé de marquer par une ou plusieurs croix le ou l'ensemble des lieux fréquentés par les enquêté(e)s, seul(e)s et/ou en groupe. Les élèves visés étaient les plus âgés de l'établissement car ce sont eux les plus présents dans l'espace public du quartier. Il faut aussi ajouter à cela une contrainte matérielle, liée à des questions de budget, qui a restreint la copie de questionnaires. J'ai donc eu accès à quatre classes, deux de quatrième et deux de troisième, pour un résultat de 67 questionnaires. Cette distribution avait un double objectif. D'une part, elle visait à obtenir des informations sur les pratiques adolescentes de l'espace en touchant la population féminine puisque la majorité des adolescents et adolescentes du quartier est scolarisée dans cet établissement. D'autre part, cela était aussi un prétexte pour me faire connaître des plus jeunes générations notamment des adolescentes que je méconnaissais tandis que la plupart des adolescents qui ont répondu au questionnaire m'étaient familiers. Nous reviendrons un peu plus tard sur cet épisode qui s'est avéré être plutôt efficace et m'a permis d'entrer en contact avec Sofia et ses amies.

Enfin, j'ai repris l'entretien et la marche commentée réalisés avec Fouad qui ont été prolongés par de nombreuses longues conversations informelles qui se déroulaient quelques fois avec son petit frère de 17 ans, Fahami, permettant d'accroître les échanges et les points de vue. J'ai par la suite réalisé un entretien de plus d'une heure avec Sakouba, surnommé Chapeau de paille comme il souhaite que je le nomme en référence à un personnage du manga *One piece*. Aîné d'une famille de quatre garçons, il était question avec Chapeau de paille de questionner les rapports intergénérationnels à travers la figure du « grand », qui se situe à un double niveau en ce qui le concerne, « grand » du quartier et « grand frère ». De plus, j'ai réalisé une marche commentée avec Ouafa (voir Annexe pour l'intégralité de la marche commentée) dans la même logique que celle entreprise avec Fouad. En troisième année de licence d'économie-gestion, âgée de 21 ans et originaire du Maroc, l'objectif était de m'emmener dans l'ensemble des lieux qu'elle a fréquenté ou qui étaient importants pour elle afin d'évoquer ses pratiques de l'espace. Je me suis aussi basé sur des données de seconde main tels que les comptes-rendus du conseil de quartier depuis sa création en 2009, des articles de journaux ainsi que des données chiffrées de l'Insee sur le quartier. Pour finir, afin de rendre le mémoire plus vivant et d'illustrer au mieux l'ambiance du quartier, j'ai filmé à l'aide d'une caméra classique certains éléments de la vie quotidienne tels que des conversations, des altercations au City ou à la « barrière », des matchs de foot ou des jeux d'enfants dans les squares, un peu à l'image de W. H. Whyte cité précédemment mais d'une façon plus rudimentaire⁶⁷. Il en résulte une vidéo d'une dizaine de minutes. La finalité de cette vidéo a consisté à filmer de simples séquences de vie sans commentaire afin de saisir les personnes, les discours, les actes, le décor et les bruits qui façonnent l'ambiance de la cité et la façon dont les corps prennent place dans les lieux.

67 Pour un retour sur l'usage de dispositifs filmiques pour évoquer les ambiances urbaines à partir du travail de W. H. Whyte voir Brayer L., « *Filmer l'ambiance urbaine : Les dispositifs vidéographiques à l'œuvre chez William H. Whyte dans La vie sociale des petits espaces urbains* », Ambiances [En ligne], 2013.

Dès lors, partant du constat que les groupes de jeunes présents dans l'espace public ne sont que très peu mixtes, nous tenterons de voir dans un premier temps les usages masculins de l'espace qui passent par une présence intensive dans un même lieu. Les jeunes de cité « traînent » et cela semble être un trait descriptif de l'occupation masculine de l'espace. En ce qui concerne les adolescents et les hommes des cités, l'ancrage dans un espace précis, qui est approprié, est une sorte de passage obligé dans la vie en cité qui souligne l'importance du rôle de l'espace dans la socialisation. Le temps passé dans la rue est un fait dont il faut prendre la mesure et saisir l'importance. Il est la base de toute occupation de l'espace en ce qu'il permet le développement et l'épanouissement de la culture de rue. De plus, ces pratiques masculines de l'espace sont largement influencées par l'organisation sociale en classe d'âge propre à la cité à travers les groupes des « grands » et des « petits » sur lesquels il faut revenir pour comprendre le poids des rapports intergénérationnels dans la socialisation urbaine et la culture de rue. Les « grands » donnent le ton au quartier. Ces catégorisations ne sont pas hermétiques et on peut y voir des évolutions constantes qui influencent les pratiques de l'espace.

Le City représente un espace dans lequel s'exprime les relations intergénérationnelles, mais aussi intragénérationnelles où les conflits sont omniprésents et à travers lesquels se joue la construction d'une identité masculine marquée du sceau de ces rapports. Nous verrons, dans un second temps, les pratiques féminines de l'espace à travers, en partie, un retour sur les réponses du questionnaire qui témoignent de pratiques féminines éparses, qui peuvent être toutes aussi mobiles que sédentaires avec des différences générationnelles et ethniques. Puis, nous évoquerons la description d'occupations féminines dans le quartier par des pratiques qui, à l'instar des garçons, peuvent se caractériser par une présence assidue dans des lieux précis mais d'une manière moins intensive. Nous tenterons de voir ce qui se joue dans cette occupation féminine de l'espace. Enfin, à chaque instant, la question de l'ambiance urbaine sera sous-jacente aux analyses et autres observations en ce que les vécus, les pratiques et les perceptions des uns et des autres forment l'ambiance de la cité. Précisons pour finir que nous ne pensons pas qu'il y ait des usages spécifiquement féminins ou masculins qui seraient liés aux caractéristiques biologiques. Ce que nous évoquons dans ce présent mémoire est la résultante de rapports sociaux dont les rapports sociaux de sexe entrent en jeu d'une manière prégnante dans ce contexte.

Cette partie étudie le quotidien des usages masculins de l'espace et les relations de sociabilité qui s'y développent à cette occasion. En effet, l'occupation de l'espace par les adolescents et les hommes de la cité du Bois Perrier se caractérise par une présence paroxysmale dans l'espace public, ce qui fait dire, en partie, qu'il est dominé par le masculin. La forme du quartier étudié et sa superficie proposent de nombreux espaces publics, des commerces aux squares en pied d'immeubles. L'élément central de l'occupation et de l'appropriation de l'espace réside en particulier dans le temps passé dans la rue. Si cela peut paraître trivial, nous reviendrons sur cette question du temps passé dans l'espace public à partir de l'occupation de la « barrière » à travers une nouvelle génération de jeunes adolescents, héritiers des anciens pensionnaires des lieux. Puis dans un second temps, à partir des divers entretiens et des observations du City, lieu essentiellement masculin, nous reviendrons sur les relations intergénérationnelles, mais également entre les jeunes d'une même classe d'âge. Elles occupent une place capitale dans la gestion et la régulation de l'occupation de l'espace. A travers la figure « formatrice » du « grand » et celle du « petit », les rapports entre les différentes catégories de jeunes témoignent d'un certain nombre de codes *envers* les « grands » et de pratiques, notamment ludiques, *avec* ces derniers qui préfigurent une certaine attitude masculine et virile influençant les pratiques de l'espace propres à chaque classe d'âge.

1 – Le temps passe...

S'il peut paraître anodin de soulever la question du temps passé dans l'espace, condition *sine qua non* au développement de la culture de rue, il s'avère indispensable de revenir sur cet élément. En effet, il faut selon nous prendre conscience de l'importance du temps passé dans un espace, plus précisément ici la « barrière ». C'est dans le temps long d'une journée, mais aussi à l'échelle d'années que la socialisation en cité prend ses racines par l'occupation d'un ou plusieurs espaces précis.

A partir du mois de juin 2013, j'ai commencé à observer la présence sporadique de quelques jeunes (de trois à six jeunes) à cet endroit, en passant devant ou en l'observant par la fenêtre de ma chambre qui offre une vue imprenable sur la « barrière ». Alors que cet espace n'était plus occupé par ma génération, ce dernier est à nouveau occupé sous l'impulsion de Yanis, un des petits frères d'un ancien occupant de la « barrière ».

Au cours de l'année 2015, la fréquentation sera beaucoup plus assidue mais bien moins importante et perfectionnée que ne l'était l'occupation de ma génération, qui avait commencé bien plus tôt vers l'âge de treize ans. Yanis et ses amis occupant d'autres lieux à la vue de l'occupation de la « barrière » par ses « aînés ». Néanmoins, Yanis aimait venir voir et passer du temps avec ses aînés. Il écoutait sagement les débats et appréciait leur compagnie. De temps à autres, Yoann, son grand frère, lui disait que ce serait lui qui occuperait cet espace plus tard, comme une sorte d'héritage. Remarquons qu'à la « barrière », les « grands » qui occupaient ces lieux sont revenus parler avec les plus jeunes qui les fréquentent actuellement afin de leur raconter leurs propres occupations mais aussi témoigner de leur satisfaction que ces lieux ne soient pas abandonnés, manifestant ainsi une certaine affection pour ces derniers. Dès lors, il m'a paru intéressant d'observer cette nouvelle occupation distante de plusieurs générations.

Comme nous l'avons abordé en introduction, la rue est « l'espace du pauvre » en général et des jeunes en particulier. D. Lefrançois analyse, à la croisée de l'urbanisme et de la sociologie, la spécificité du parking dans les cités dans son ouvrage « *Le parking dans les grands ensembles* »⁶⁸. Elle avance le fait que le parking est le deuxième espace le plus occupé par les jeunes après le hall d'immeuble. Il est perçu comme un espace public tel que le définit T. Paquot⁶⁹, c'est-à-dire un espace dans lequel tout un chacun peut circuler et stationner quel que soit le statut de cet espace (privé ou public). Mais il tend à interroger la distinction à travers les usages qu'on en fait. En effet, l'auteure observe que le parking peut être utilisé comme un espace privé car il renvoie à un prolongement du logement dans l'espace public. En identifiant certains de ces usages, elle parle de « parking-maison des jeunes » (p. 88). Pour l'auteure, le parking présente les mêmes attributs que le hall d'immeuble en offrant une certaine intimité aux jeunes mais en étant situé en périphérie de la résidence. De plus, l'occupation de la rue est un trait saillant du mode de vie des jeunes qui s'exprime par une mise à distance du logement du fait de la période de vie, l'adolescence, tournée vers l'extérieur mais aussi par la vision contraignante du logement qui correspond à un espace de refuge pour les parents face aux espaces extérieurs régentés par les codes de la « société d'accueil » selon l'auteure. De plus, l'occupation de l'espace des « jeunes de cité » est imputée aux manques de ressources économiques et qualifierait des pratiques propres à ces jeunes : « les jeunes de banlieue, par manque d'argent, sont contraints d'investir le dehors. [...] tandis que les jeunes de leur âge disposant de plus de moyens sont dissimulés à l'intérieur des cafés. » (p. 57). L'observation de différents espaces comme la « barrière » permet de prolonger cette analyse en ce que les « jeunes de cité » occupent certains espaces précis qui peuvent servir d'espace d'intimité. D'autant plus que sur notre terrain d'enquête, le parking est utilisé par les jeunes d'une manière lacunaire comparativement aux autres espaces que nous évoquons, mais il représente, en effet, un espace qui reste largement investi et pratiqué. Dès lors, certains « jeunes de cité » consacrent une bonne partie de leur temps à cet investissement du dehors. L'étude des « coins de rue » américains et la vie sociale qui s'y développe se réalise au dépend de nombreuses heures d'observation de ces lieux dans lesquels la caractéristique commune est d'y passer son temps et, pour les chercheurs, de « traîner » avec les enquêtés.

68 Lefrançois D., « *Le parking dans les grands ensembles* », Paris, Editions de la Villette, 2013.

69 Paquot T., « *L'espace public* », Paris, La Découverte, coll. Repères, 2009.

===== **ENCADRE N° 3** =====
« Traîner les rues »

Comme nous avons pu le souligner en introduction, il est intéressant de revenir sur le terme « traîner » qui semble caractériser les pratiques de l'espace des catégories populaires. Selon le Petit Larousse illustré de 2005, deux définitions du verbe « traîner » concernent ce dont nous traitons : « Aller sans but en un lieu, n'y rien faire de précis ou d'utile, flâner. *Traîner les rues*. S'attarder inutilement ; durer trop longtemps. *Traîner en chemin*. » Il y est associé une dimension temporelle (« s'attarder », « durer trop longtemps ») et une dimension fonctionnelle (« n'y rien faire de précis »). Ce verbe est utilisé pour décrire les pratiques spatiales de certaines catégories sociales mais est aussi utilisé en tant que méthode d'investigation anthropologique. En effet, dans la préface de l'ouvrage d'E. Liebow, « *Tally's Corner* ». « *Les Noirs du coin de la rue* », C. Bensa Ferreira Alves affirme que « cette technique qui consiste à « traîner » avec les personnes qui vivent dans le lieu étudié, est l'un des fondements de l'ethnographie urbaine américaine contemporaine. »⁷⁰. Ce verbe revêt une certaine acception péjorative qui recouvre le jugement moral de l'occupation de l'espace des jeunes, ou des personnes « marginalisées », dont témoignent par exemple les réclamations des habitants lors du conseil de quartier se plaignant de la présence des jeunes dans les espaces publics et interstitiels du quartier (voir *supra*). Mais c'est aussi un terme émic utilisé par les acteurs eux-mêmes qui traduit d'une manière fidèle les réalités adolescentes.

Cet épisode du 30 mars 2015 témoigne de cela lorsque je me rends au collège Langevin Wallon pour la distribution d'un questionnaire sur les pratiques spatiales des adolescents et adolescentes du Bois Perrier. Lors de la distribution à la deuxième classe de troisième, deux questions me sont adressées. Après avoir expliqué le sujet et présenté le questionnaire, un des élèves assis au fond de la classe m'interpelle : « on doit marquer les endroits où on *traîne*? », l'enseignante le reprenant immédiatement avec un léger rictus : « oh c'est quoi ce langage ? Tu *traînes* toi Rachid ? » Qui lui répond fièrement d'un ton assuré : « bah oui m'dame ! ». Je précise que je n'ai pas utilisé le verbe « traîner » dans la présentation orale du questionnaire. Dans cette même classe, un autre élève lève la main pour me demander : « mais pourquoi tu veux savoir où on *traîne*? », repris une nouvelle fois par le même professeur : « il l'a expliqué avant de donner le questionnaire et je ne crois pas que ça a été formulé ainsi ! ». Les deux réflexions de l'enseignante témoignent du registre de langue familier auquel le verbe « traîner » est rattaché sous-tendant par la même occasion une image dépréciative associée au fait de stationner dans la rue, pratique éminemment populaire quand la norme est au « chez soi ».

Néanmoins, la majeure partie des pratiques adolescentes, garçons et filles, dans l'espace du quartier consiste à *traîner*. Traîner à la « barrière », au City ou à Rosny 2. Comme nous le verrons, ce qui peut être jugé comme « inutile » par la définition littérale, peut *a contrario* revêtir une place particulière dans la compréhension des modes de vies des jeunes de quartier populaire.

70 Bensa Ferreira Alves C., « Préface » in Liebow E., « *Tally's Corner* », *op. cit.*, p. 22.

Cette question temporelle est intervenue après plusieurs observations à la « barrière ». En passant devant Yanis et ses amis, j'ai commencé par rester quelques minutes à discuter avec eux après leur avoir dit bonjour. Je restais, progressivement, de plus en plus longtemps. J'aidais Yanis à faire ses devoirs lorsqu'il était en troisième, ce qui me vaut encore aujourd'hui de nombreuses questions sur l'école et l'université. Cela m'a permis de glisser au fil des conversations ce travail. Le beau temps arrivant durant ce printemps 2015, Yanis et ses amis restaient fréquemment à la « barrière ». A la fin du travail d'observation, le temps moyen passé à la « barrière » était de six heures. Il est nécessaire de prendre la mesure de ce que six heures, passées dans un même espace, signifie. Par moment de blancs dans les conversations qui pouvaient durer une dizaine de minutes, chacun regardant ses chaussures ou son portable à une heure tardive, je me demandais pourquoi persister à rester et ne pas rentrer. Dès lors afin de rendre compte de cette dimension temporelle et de ce qu'elle inclut, le récit d'une observation de six heures témoigne de ce que *traîner* veut dire, passer du temps quotidiennement autour d'un même endroit.

Yanis a 18 ans, d'origine ivoirienne, il travaille au Quick de Rosny 2 depuis peu de temps après avoir obtenu un baccalauréat professionnel de vente. Passionné de rap dans lequel il s'essaie en publiant des chansons sur Youtube, il fréquente la cité depuis un très jeune âge et est très intégré à la culture de rue. Portant un bob blanc Gucci et des lunettes de soleil en toutes occasions, il a été proche de la petite délinquance en réalisant quelques vols à l'arraché du côté de Rosny 2. Après avoir été durement corrigé par un « grand » à la suite d'un vol d'un sac à main d'une dame qui habitait le quartier, ce qu'il ignorait, il a selon lui arrêté ce genre de pratique. Il est toujours accompagné de Sahimba, 17 ans, d'origine sénégalaise, en terminale STMG, fervent supporter de Monaco ainsi que de Farès, originaire d'Algérie et âgé de 16 ans. Il s'est installé à Rosny il y a deux ans en provenance d'Aubervilliers (93). Ces trois jeunes constituent le noyau qui fréquente le plus souvent la « barrière » actuellement, auxquels s'adjoignent souvent Sidibé, qui est le plus discret et taciturne du groupe malgré son mètre 80, et Frédo' qui place beaucoup d'espoir dans le football, tous deux âgés de 17 ans et originaire de Côte-d'Ivoire. D'ailleurs, ce samedi 23 mars je retrouve Yanis, Farès, Sahimba et Sidibé à la « barrière » à 17 heures passées. Yanis est debout tout comme Farès positionnés en face de Sahimba et Sidibé assis sur la « barrière » pour leurs cacher le soleil. En arrivant, ils discutent de l'emploi de Yanis dans lequel ce dernier ne se plaît pas : « ah non la vie c'est trop chiant, je voulais être au Quick de la cité moi, Y'a Jo là-bas, j'aurais pas été tout seul parce que la vie là ils sont âgés quand même. Ah mon gars faut être réveillé, si tu dors un peu c'est foutu surtout à Rosny 2 wesh, le samedi OND [Au nom de Dieu] c'est trop grave le monde qu'il y a... (Moi : tu vois Daouda comment il est un peu endormi et tout ? Bah, il a tenu une journée à Macdo, il a dit plus jamais il retourne dans un truc comme ça) », éclat de rire général. La conversation se poursuit sur ce thème quand Sahimba tente de savoir si « y'a de la meuf [femme] » et Farès de se demander si « on peut passer pécho [verlan de choper, qui signifie ici prendre] des sandwichs gratos [gratuitement] » question à laquelle Sidibé lui répond : « ouais mais toi tu prendras que des "filets-o-fish" (sandwichs au poisson panné comme le Quick n'est pas Halal) », le groupe pouffe de rire une nouvelle fois.

Mohammed, un jeune du quartier passe par la « barrière » pour rentrer chez lui. Il vient nous tchèque⁷¹, interpellé par Yanis :

- « *Wesh l'arabe, ça fout quoi ?* »
- « *Je rentre chez moi là.* »
- « *Vous avez chiché [signifie « faire des chichas » appelé aussi les narguilés] ? Toute votre vie vous faites que des chichas vous.* »
- « *Non pas là, c'est bon on s'est calmé un peu quand même mais quand y'aura toujours du soleil je pense on va reprendre, bon vas-y !* »,
- « *Vas-y petit con* ».

Sahimba propose alors : « vous n'avez pas faim ? Venez, on va à Lidl ? ». Je n'avais seulement que dix centimes sur moi, Sidibé et Farès n'avaient rien. Sahimba vingt et Yanis quarante. Le lidl se situe à deux minutes de la « barrière », mais nous y allons d'un pas nonchalant et revenons une vingtaine de minutes plus tard avec deux canettes de « Freeway », le cola de la marque Lidl à 24 centimes l'unité. Repositionné à la « barrière », Yanis met un fond de musique rap et crie : « P1 » suivi de Sahimba : « P2 ! ». Farès et Sidibé disent en même temps « P3 ! », puis Farès saute spontanément sur place en criant : « au nom de Dieu j'ai dit P3 avant toi (Sidibé en criant plus fort que Farès : « t'es fou je l'ai dit avant toi t'es trop fou, j'ai dit P3 j'ai dit P3 t'es pas assez rapide, c'est moi P3 n'ai pas le seum [la rage] ») mais ta gueule toi, j'ai dit P3 avant largement oh la la la la ! », se tournant vers Yanis, Sahimba et moi, Farès nous interroge : « bon qui a dit P3 ? », Sahimba l'informe qu'ils l'ont hurlé en même temps mais précise « je crois que c'est Sidibé qui l'a dit avant ». Sidibé le remercie chaleureusement en lui faisant une accolade tandis que Farès ne décolère pas en criant de plus belle : « mais comment tu peux savoir ? Genre ton cerveau il a tout enregistré sale suceur vas-y bois ta canette de pétrole⁷² et je ne veux pas de la zone rouge [c'est-à-dire la fin de la canette] ! ». Le fait de dire la lettre « P » suivie d'un chiffre détermine l'ordre de la consommation, celui qui dit le plus rapidement et suffisamment fort « P1 » est celui qui entamera la canette en premier et ainsi de suite. Le dernier ayant plus de chance de se retrouver avec une canette vide ou avec la « zone rouge », c'est-à-dire les derniers millilitres de boisson, là où sont stockés tous les microbes selon eux. Farès prévient les autres de ne pas tout boire.

Le temps passe, il est pratiquement 19 heures. Mohammed, ressorti de chez lui repasse par la « barrière », en nous tchéquant une nouvelle fois mais sans s'attarder, reprend directement sa route. 19 heures est l'heure aussi du premier passage de véhicule de police que j'observe, Renault Clio de la police municipale qui passe simplement sans nous prêter d'attention. Le soleil est déjà couché et la température diminue quelque peu. On saluera à plusieurs reprises des connaissances qui passent en voiture devant la « barrière » et qui klaxonneront ou s'arrêteront quelques secondes histoire de lancer un « bien ou quoi ? » qui n'attend pas de réponse.

71 Façon de se saluer par une tape dans la main suivie, généralement, du poing. Nous reviendrons sur ce rituel de reconnaissance qui peut prendre des formes spécifiques, voir *infra*.

72 « Canette de pétrole » est le surnom des boissons Cola de la marque Lidl en raison de la couleur de la boisson, noire comme du pétrole.

Chacun assis sur un côté de la « barrière », les discussions se poursuivent autour du foot en pleine compétition de Champions League. Sahimba, un des rares supporters du club de Monaco, se vante des prouesses de son équipe :

- « *Tout le monde pensait qu'on se qualifierait pas et on sort nos meilleurs matchs en LDC [Ligue des champions].* »
- Yanis : « *oui mais en ligue 1 vous serez pas champion.* »
- Sahimba : « *ce sera Lyon pourquoi tu parles (rire).* »
- Yanis : « *t'es fou ce sera Paris !* »
- Sahimba : « *avec 500 millions de budget mon frère.* »
- Yanis : « *mais, mais, mais, vous avez essayé de rivaliser avec nous, vous avez tenu une saison mon frère tu veux quoi ?* »
- Farès s'immisçant dans la conversation : « *ouais ce sera Paris, ils ont battu Barça (Barcelone), ils viennent de sortir Chelsea wesh, regarde le match qu'ils font ! Trop fort déjà, BOUM tête de David Luiz, BOUM tête de Thiago Silva à dix contre onze, à dix contre douze même l'arbitre était trop mauvais, ce daron [« daron » veut dire « père ». Dans ce cas précis, cela a pour signification « avoir passé l'âge de faire quelque chose » et donc « être ridicule »].* »
- Sahimba tentant de défendre son club : « *oui mais quand même on fait un très beau parcours, en plus vous étiez là en train de critiquer maintenant vous sucez, que des grandes bouches ici, en plus vous avez une poule facile quand même comme d'hab' mais bon on a des petits joueurs comme Bernardo Silva, très fort.* »
- Yanis reprenant : « *pas plus fort que Pastore ou Verratti (deux joueurs du PSG), dit pas si, parce que ce serait trop grave là.* »
- Sahimba : « *non mais Pastore il a quoi 25, 26 ans, Bernardo il a 20 je crois quand il aura l'âge de Pastore il sera plus fort !* »

Paroles de trop qui mit le groupe hors de lui, tout le monde commença à s'emporter de son côté, criant de plus belle et relançant le débat. Quelques têtes sortirent des immeubles pour regarder ce qu'il se passait à l'écoute des nombreux cris. Tout le monde est debout, plus personne ne parle normalement. La norme est aux hurlements, chacun essayant de crier et de rire plus fort que l'autre. A coup d'arguments et même de statistiques dignes de spécialiste télévisé (« Pastore c'est presque dix passes « D » [décisives] par saison, en Europe c'est trop rare », « Attends je vérifie sur l'appli Eurosport (application du téléphone)... Ah ouais, il est à sept passes cette saison en championnat »), Sahimba clôture l'échange en plaisantant : « c'est bon de toute façon je ne parle pas avec vous, que des suceurs » avant que les autres protagonistes ne lâchent un : « AHHHHHHH » tout en le pointant du doigt. Il s'en suit un moment d'accalmie. Plus personne ne parle, un blanc intervient pour la première fois. Pendant dix minutes, chacun regarde son téléphone ou écoute de la musique, quelques mots sont échangés ici ou là (« tiens écoute ça »).

20 heures. Je commence à sentir l'odeur de curry sortir de la cuisine du premier étage de l'immeuble, qui jouxte la « barrière ». Cela me donne faim, Sidibé fait la même remarque : « hum, putain ça sent bon sa mère, je kiff [j'adore] cette odeur ! ».

C'est aussi à ce moment là que rentre le « Père de Chris ». Chris étant un jeune de la même génération que Yanis, il habite ce même immeuble. Ne connaissant pas son prénom l'ensemble des jeunes du quartier le surnomme le « Père de Chris ». En passant par la « barrière », il pose son sac et nous salue un à un pour nous dire bonjour. Je suis le plus proche de lui. Il commence par me serrer la main en forçant ce qui me fait mal. Je me dégage de son emprise en rigolant puis il finit par me dire : « ça va escroc numéro 1 ? », « Ça va et vous ? », « Pourquoi ça n'irait pas ? ». Il s'approche de Farès, lui serre la main et recommence à serrer plus fort. Farès tente de lui tenir tête mais ne résiste pas et retire sa main. Le « Père de Chris » réitère sa question : « ça va escroc numéro 2 ? », « ça va merci, mais vous m'avez fait mal », « c'est la vie ». Il recommence avec Sidibé qui retirera rapidement sa main sachant qu'il le retiendrait, puis repose sa question rituelle : « oh escroc numéro 3, ça va ? », « tranquille et vous ? ». Il ne répond pas et se dirige vers Yanis qui lui aussi tente de résister mais finit par se tordre de douleur : « aie, aie, aie », « escroc numéro 4, tu vas bien ? », « oui merci ». Il récupère son sac et profère en partant « bon bonne soirée les escrocs », nous répondons tous en cœur : « bonne soirée monsieur » en nous frottant presque tous la main pour faire disparaître la douleur. Yanis propose qu'on l'accompagne chez lui pour chercher son Ipod. Nous le suivons et l'attendons en bas de son immeuble. Farès sonne à son interphone : « allo Yanis descend un gâteau s'te plaît ». Il finit par redescendre au bout de vingt minutes, ce qui interpelle Sahimba : « wesh t'es grave lent, vingt minutes pour trouver un Ipod, t'as fait caca ou quoi ? », je rajoute : « son frère c'était pire. Il mettait une heure pour changer de t-shirt, il disait toujours : « les stars se font attendre ». En jetant le gâteau en direction de Farès, il rétorque : « ah bah oui ma gueule, je tiens de lui (rire) ». A notre retour à la « barrière », nous retrouvons plusieurs caddies Carrefour qui ont été déposés. Farès et Sahimba les mettent sur le côté et s'assoient dessus pour s'en servir comme un banc.

*Photographie de la
« barrière » et des caddies
servant de bancs.
A droite, Sidibé.*



Entendant le bruit des couverts de mon immeuble et de l'immeuble le plus proche de la « barrière », en plus des odeurs de nourriture, Farès propose : « Venez, on va au « B » (le chicken du centre commercial du quartier) ? » mais personne n'était réellement motivé. Une connaissance de Yanis, Jeff, passe en courant. Il tente de l'interpeller en faisant un signe de la main : « oh viens, viens », mais Jeff répond qu'il ne peut pas et continue sa route. Un nouveau moment de blanc s'installe, moins long que le précédent... Yanis reçoit un coup de téléphone et s'écarte pour répondre tranquillement. En attendant, je demande des nouvelles du grand frère de Sahimba. Puis Lé, un jeune du quartier atypique de par sa personnalité très maniaque et sa morphologie corporelle, passe en voiture puis se gare devant la « barrière ». Il descend, dit bonjour à tout le monde et est apostrophé par Sahimba :

- « *Oh le chinois ça fait longtemps on te voit plus à la cité. »*
- « *Bah je travaille maintenant, toute la journée je rentre que le soir comme là. »*
- « *Tu travailles où ? »*
- « *Livreur dans un resto japonais, mais c'est loin, c'est à Massy (91). »*
- « *T'es sérieux tu vas super loin comme ça ? »*
- « *C'est de la famille. »*
- « *Putain des chinois qui ont un restaurant japonais, bande de barbeurs [qui vient de « barber » qui signifie « voler » dans la langue vernaculaire, mais ici cela renvoie à « arnaqueurs »] ! »*
- « *Presque tous les restos japonais, ils sont tenus par des chinois. »*
- « *Ouais bah, vous êtes des barbeurs quand même (rire). »*

Lé, passionné d'automobile questionne Farès, Sidibé et Sahimba sur leur futur permis dont ces derniers lui demandent en retour avis et conseils. 22 heures 20, Lé nous quitte pour aller manger quand Yanis finit son appel. La nouvelle Ford focus bleu nuit de la BAC passe à ce moment là. Feux éteints, elle ralentit devant la « barrière », s'arrête quelques secondes, scrute les visages, puis reprend sa route.

C'est à ce moment que Sidibé décide de rentrer : « vas-y j'ai trop faim... (Yanis : « tu ressors après ? ») Non je crois pas ». Tchèque accompagné d'une accolade pour Yanis, et tchèque normal pour les autres. La conversation reprend sur le foot puisque Sahimba est un grand parieur. Il sort de sa poche une petite fiche « Côté Match » et demande notre avis sur les résultats des prochaines rencontres sur lesquelles il compte parier. Il est pratiquement 23 heures, tout le monde décide d'un commun accord de rentrer chez soi mettant fin à près de six heures de présence continue à la « barrière » laissant derrière nous les caddies et les deux canettes par terre, témoins de notre passage.

On peut s'apercevoir avant toute chose de l'importance des échanges verbaux, « le groupe de pairs est un groupe de paroles »⁷³. D'ailleurs, lors des moments de blanc, rien ne se passe, cela étant aussi à prendre en compte dans le temps long de l'occupation. J. Boissonade s'attachant à étudier les pratiques de regroupement des jeunes dans son article « Pratiques d'agrégation juvénile et dynamiques du proche »⁷⁴, préconise une approche situationnelle pour étudier les rassemblements de jeunes qui n'ont pas simplement lieu autour des halls d'immeubles. Ces regroupements sont caractérisés selon lui par les mobilités des jeunes qui se rassemblent et une « dynamique du proche » (proximité spatiale des espaces fréquentés et affinités personnelles entre les membres qui l'occupent). Il observe que la formation des rassemblements des jeunes autour d'un espace se base sur la mobilité des jeunes qui alternent entre plusieurs espaces (hall, gymnase, MJC, pour le reprendre) pour établir, entre autres, « des interactions spécifiques avec des espaces, des publics ou des objets différents » (p. 177) qui justifie l'approche situationnelle. Néanmoins, dans notre observation de la « barrière », on relève peu de mobilité. Les deux déplacements - à Lidl puis au domicile de Yanis - ne concernent pas la fréquentation prolongée d'un autre espace.

Les pratiques décrites par J. Boissonade correspondent à la pratique des « grands », moins attachés à un ancrage spatial. Néanmoins, il n'est pas question ici de dire que les adolescents sont totalement immobiles. Dans ce cas précis et la plupart du temps, les observations ne débutent qu'aux alentours de 16-17 heures, cependant il existe une certaine sédentarité à certains moments et dans certains lieux. J. Boissonade soulève cet aspect générationnel en évoquant le fait que les « grands » occupent les espaces les plus passants, avec certaines « arrière-scènes » pour le reprendre tels que des caves ou des halls tandis que les « petits » occupent plutôt certains espaces qui présentent une analogie entre les pratiques spatiales des classes d'âges citées en ce que les espaces des « petits » sont à portée de vue de ceux occupés par les « grands » et réciproquement. D'une part, cela dépend de la topographie et de l'urbanisme des lieux, qui peuvent rendre cela possible ou impossible. D'autre part, l'occupation de l'espace des plus jeunes générations se fait, selon nous, dans une recherche d'intimité dans un contexte d'inter-connaissance développé. Chaque groupe tente d'occuper un espace, dans une recherche de mise à distance des « grands » et de certains jeunes de sa propre classe d'âge. L'usage de l'expression homogénéisante « jeunes de cité » ne rend pas compte des relations disparates entre ces mêmes jeunes.

C'est d'ailleurs pour cela que E. Marlière préconise de parler de « jeunes *en* cité »⁷⁵, ou en évoquant le concept de culture de rue qui traduit les échanges de violences entre les jeunes d'une même cité et entre jeunes de différentes cités. Mais les rôles et pratiques ne sont pas figés et homogènes. Il existe des « petits » dont les pratiques se caractérisent par une mobilité et une alternance des espaces fréquentés et des « grands » qui occupent un même espace, différent de celui ou ceux qu'ils occupaient quand ils étaient eux-mêmes des « petits ». Pour cause, selon M. Brevigliéri⁷⁶, cela serait rattaché à l'adolescence, marquée par le sortir de l'enfance lié à l'environnement familial et la dépendance et l'entrée dans le domaine du public.

73 Lapeyronnie D., « Ghetto urbain », *op. cit.*, p. 463.

74 Boissonade J., « Pratiques d'agrégation juvénile et dynamiques du proche », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 90, 2001.

75 En référence au titre de son ouvrage, Marlière E., « *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?* », Paris, L'Harmattan, 2005.

76 Bréviglieri M., « *L'arc expérientiel de l'adolescence : esquive, combine, embrouille, carapace et étincelle...* », *Education et Sociétés*, n° 19, 2007.

Cela nécessite la création « d'espace intercalaires » selon l'auteur, espaces intermédiaires entre l'entre-soi juvénile et le public, nécessaires à la construction du « moi » adolescent dans lesquels s'enclenche un apprentissage de la vie publique « en générant des relations de voisinage et de contiguïté » (la venue du « père de Chris », les allées et venues de Mohammed, les bruits des couverts entendus depuis la « barrière » par exemple...) et dont le temps est la condition préalable à la constitution de ces espaces servant de « repaire ». Néanmoins, dans le contexte des quartiers populaires, certains enfants fréquentent le quartier de manière autonome dès l'âge de 7 ans et sont précocement confrontés aux relations intergénérationnelles. Leurs pratiques spatiales peuvent témoigner d'une certaine mobilité (de leur square au City en passant par Dia) pour certains. Pour d'autres, les plus nombreux d'entre-eux, il s'agit simplement de rester dans leur square ou ceux limitrophes en développant une multitude de jeux en détournant, en partie, les fonctions premières du mobilier urbain ou même en construisant des « cabanes » dans les arbustes en réutilisant les encombrants comme le font les plus âgés directement dans les espaces publics ou interstitiels.



Enfants, garçons et filles, s'affairant à la préparation du matériel pour la fabrication d'une cabane dans les arbustes. On peut y voir des planches de bois, des cartons, un parapluie, des poupées et peluches, récupérés directement dans les locaux poubelles des immeubles du square ou dans la rue.

Dès lors, on peut s'interroger sur le fait, que la socialisation dans le contexte des cités passe par des usages de l'espace qui peuvent se manifester dès la tendre enfance, aux regards de ce que peuvent faire les plus âgés, en lien avec ses périodes de la vie qui ont chacune leurs caractéristiques propres (découverte du monde extérieur, pratiques ludiques, développement personnel...).

Par ce que nous venons de décrire, les jeunes « visibles » apprennent à « convertir, à petits pas, leurs mondes familiers ambiants dans une spatialité d'implication morale et politique, puis à inscrire *temporellement* leurs implications dans le cours du monde » (p. 112) permettant en quelque sorte le développement de la culture de rue à cette occasion.

En bref, un des traits frappants de l'occupation de l'espace des adolescents est l'occupation d'un « espace-temps », rythmé par des interactions et des actions (débat, rencontres...) inscrites dans le temps. C'est aussi à travers ce temps passé dans l'espace que l'ambiance de la cité se construit au quotidien pour les jeunes, mais aussi pour les autres habitants du quartier. Il existe une variabilité des ambiances qui dépend du moment de la journée (fin d'après-midi et soirée dans l'exemple qui nous concerne), de la période de la semaine (fin de semaine) et de sa position géographique dans le grand ensemble. Cela se fait aussi par la présence physique et matérielle, par les cris, par les rencontres, par les odeurs (odeur de nourriture indienne)... Ambiance se conjugue avec *traîner* et permet de saisir la vie collective dans les cités. Enfin, les « grands » jouent un rôle cardinal dans l'occupation de l'espace de part leur place socialement valorisée dans la culture de rue. C'est pour cela qu'il est nécessaire de revenir sur la catégorie des « grands » afin de mieux appréhender les pratiques spatiales des adolescents.

2 – « Petits » et « Grands » : jeux, pratiques spatiales et rapport de domination

« Tu vois on était en train de lutter, et je l'avais mis au sol. Je lui ai dit : « Si je te laisse filer, tu me cogneras pas, promis ? » Il a dit oui, mais quand je l'ai laissé se relever et que je me suis écarté, il m'a collé une beigne sur le nez, et j'ai saigné du nez. Je l'ai rattrapé et j'étais en train de le tabasser quand les grands nous ont arrêtés... », Doc, *Street Corner Society* (1943)⁷⁷.

En racontant l'histoire des Nortons à travers le récit de Doc, W. F. Whyte révèle que les jeunes enfants et adolescents présents dans les rues du North End de Boston à la fin des années trente formaient des bandes selon l'âge, soulignant ainsi l'importance des classes d'âge. Dans le contexte des cités françaises contemporaines, l'organisation sociale interne se hiérarchise de la même façon.

D'une manière générale, les jeunes habitant en cité se répartissent en deux groupes, celui des « petits » et celui des « grands ». Cette catégorisation repose sur la variable de l'âge de sorte que dans l'univers de la culture de rue, chacun est le petit des grands et le grand des petits. Cette hiérarchie présente l'existence d'un rapport d'autorité et de domination sur le plus petit. La catégorie de « moyen » n'existe pas en soi. Seule la figure dite de « l'ancien », exclusivement utilisée au masculin, peut être retrouvée et employée dans le langage vernaculaire. Elle désigne les *hommes* les plus âgés (autour de la trentaine) qui ont occupé l'espace du quartier pendant de longs moments et qui y résident toujours, depuis leur enfance ou une grande partie de leur adolescence. Là encore, la dimension temporelle intervient dans la définition de cette catégorie. Elle peut aussi désigner des « grands » qui ont occupé une place majeure dans la vie de la cité en étant impliqués dans la plupart des

⁷⁷ Whyte W. F., « *Street Corner Society* », *op. cit.*, p. 44.

histoires du quartier (notamment dans les affrontements entre cités appelés les « descentes »). Si les « anciens » ne sont plus trop actifs mais restent sporadiquement présents dans le quartier, ils représentent le plus haut niveau de la hiérarchie. Certains d'entre eux aiment à venir au City regarder les matchs lors des tournois ou s'essaient lorsqu'il manque des joueurs. Un dimanche matin de février, Malik, un « ancien » du quartier, marié et parent d'un petit garçon qu'il ramène quelques fois en poussette au City, arrive café à la main. Un joueur quitte une équipe pour rentrer chez lui. Il se propose alors, rentre sur le terrain et se positionne en défense. Ses premiers touchers de balle sont à l'origine de moqueries de certains « grands » : « Te casses pas la jambe hein ! », « ça y est t'es déjà fatigué ? », « fait gaff [fait attention] y'a la jeunesse en face ». Remarques qui font rire l'intéressé. Néanmoins, les « anciens », possédant un statut privilégié, participent peu aux affaires de la cité en raison de leurs vies familiales et professionnelles et du fait de leur sortie de la culture de rue depuis un certain temps. Cependant, quand ils sont présents dans le quartier, leurs remarques envers des « petits » ou des « grands » témoignent de leurs positions sociales valorisées comme me l'évoque Sakouba avec qui j'ai réalisé un entretien. Agé de 22 ans, et vivant depuis sa naissance au Bois Perrier, il est animateur pour la mairie de Rosny et l'aîné d'une famille de quatre garçons.

Sakouba : à la cité blanche, y'a plein d'anciens, ils sont mariés, ils taff [travaillent] mais ils habitent encore à la cité. Des fois, sur mon parking ils sont là, posés ils parlent quoi... De temps en temps entre anciens quoi, normal. Et puis quand on passe au loin y'a toujours un pour dire : « Alors comme ça on ne dit pas bonjour ? Viens ! ». Sinon les autres anciens la plupart du temps ils sont à ED (ancien nom du magasin Dia) et ils parlent avec les « grands » devant le bar là. Une fois je suis passé pour aller acheter un truc chez Ali (l'épicier) et en passant t'avais des anciens qui disaient aux « grands » de faire moins de bruit et tout. Bah après ils ont fait moins de bruit (rire).

Néanmoins, comme nous le verrons, ces catégories évoluent. Il est possible de passer de l'une à l'autre. Cela fait intervenir le critère de la réputation à travers des « conduites exemplaires masculines »⁷⁸ passant de l'usage de la violence physique, au règlement de conflits ou par la création de règles. Tous ceux qui sont moins âgés qu'*ego* sont des « petits » et tous ceux qui sont plus âgés sont des « grands ». De sorte que si nous prenons l'exemple de Fouad et son frère, Fahami, avec lesquels nous avons beaucoup discutés pour la réalisation de ce mémoire, Fouad, âgé de 22 ans, est le « grand » de Fahami, âgé de 17 ans. Mais Fahami est à son tour le « grand » de ceux qui ont moins de 17 ans et sont considérés comme des « petits ». Néanmoins, les statuts de « grands » ne sont pas équivalents. Pour tous ceux qui ont moins de 17 ans et dont Fouad et Fahami sont les « grands », la position de Fouad, au vue de son âge, est plus valorisée. Cela fait apparaître une première norme : celle du respect de l'âge.

⁷⁸ Lepoutre D., « Cœur de Banlieue », *op. cit.*, p. 348.

Le City montre les relations intergénérationnelles, mais également celles entre jeunes issues d'une même classe d'âge. Certains tournois ou simples matchs de foot en semaine au City, notamment le mercredi, mettent en exergue les relations entre générations puisqu'il est majoritairement utilisé par les enfants et adolescents quand les « grands » ne viennent pas à l'improviste s'emparer du terrain. Le City ressemble les mercredis à un centre de loisirs, chaque partie du terrain est occupée par un groupe faisant généralement une « qualif' » (qualification, chaque joueur doit marquer pour se qualifier. Le dernier à ne pas marquer est éliminé. Ainsi de suite jusqu'à qu'il y ait une finale entre deux joueurs) ou sa variante le « suisse » (le principe est le même que la « qualif' » mais se fait par équipe de deux) ou alors de simples matchs dans lesquels les « petits » aiment à affronter des plus grands pour le challenge et le prestige qu'une victoire contre eux peut leur apporter. Pendant que d'autres sur le terrain de basket s'amuse à d'autres jeux (jeu de course, vélo, poursuite avec des caddies...). Dès lors, les différents rapports, principalement les conflits entre groupes, donnent à voir ces relations de classes d'âges. Le dimanche, jour de tournoi entre « grands », avec quelques rares fois, un ou deux « petits » (généralement le « frère d'untel » ou soigneusement sélectionnés pour leurs capacités footballistiques) souligne les relations intra-générationnelles. Revenir dans un premier temps sur le groupe des « petits » à travers, entre autres, leurs pratiques et leurs relations, nous permettra de mieux cerner celui des « grands ».

2.1 – « T'es mon petit toi »

Comme nous avons pu le voir précédemment, les espaces occupés par les « petits » et les « grands » ne sont pas les mêmes. Parmi la catégorie des « petits », il y a les enfants (ceux âgés entre 7 et 11 ans), groupe généralement mixte. Cela nous permet de noter que le mot « petit » dans le langage vernaculaire est aussi utilisé au féminin. La catégorie des « petites » existe, elle est surtout utilisée pour désigner les enfants et les jeunes adolescentes, celles qui sont le plus présentes dans le quartier comme nous le verrons par la suite. Cette reconnaissance de l'existence de la catégorie de « petite » traduit une certaine présence dans l'espace public de la cité. La plupart des pratiques des « petits » (comprenant donc garçons et filles en ce qui concerne les enfants) ont lieu dans leurs squares et dans ceux qui jouxtent leurs squares d'habitation. Certains, surtout les garçons, peuvent se balader dans toute la cité se rendant principalement au City.

Dès lors, ces « petits » ont leurs propres pratiques de l'espace. On peut observer principalement la formation de terrains de football « sauvages » utilisant généralement les arbres, les lampadaires ou même les bancs comme goal. Il est intéressant de noter que c'est uniquement dans les squares où il y a des copropriétés que des aménagements ont été réalisés pour freiner la transformation des squares en terrains de football. Des arbres ont été coupés, des bancs placés entre des arbres qui servaient de buts, des rochers installés en plein milieu des « terrains sauvages ».



Photographie d'un ancien terrain de football improvisé dans un square du quartier

On observe ces transformations à travers cette photographie d'un terrain très utilisé comme terrain de football, génération après génération. Il peut être considéré comme l'ancêtre du City pour les jeunes habitant la partie nord du quartier. En premier plan, le lampadaire et le rocher servait de cage. En second et arrière plan, on observe les deux rochers et le bac à fougères installés en plein milieu du terrain empêchant toute pratique de match de football. Par ailleurs, on peut remarquer sur le sol la verdure qui repousse, signe de l'abandon de cet espace, qui est aujourd'hui un espace dans lequel s'amuse les chiens. Ces types de terrains sont avant tout utilisés par les plus jeunes générations à défaut de pouvoir se servir du City. Mais l'existence de ces terrains improvisés était avérée avant la création du City. De plus, cette pratique perdure. Il y a une sorte de hiérarchie des terrains de foot qui renseigne sur les relations intergénérationnelles à travers laquelle le City représenterait le meilleur terrain, peu souvent disponible pour les « petits ». Dès lors, les plus jeunes se retrouvent « relégués » à improviser des terrains de foot dans des endroits non destinés à la pratique du football. D'ailleurs Moussa, un « grand » jouant régulièrement les week-ends au City résuma parfaitement cela un dimanche de tournoi débuté dès 10 h 30 du matin et s'étendant jusqu'à 14 h 30. Des « petits » étaient venus voir si le terrain était libre. L'un d'entre eux demanda à Moussa si nous avions bientôt terminé. Il lui rétorquera en souriant « Faut attendre, c'est la Ligue 1 ici, l'UEFA Champions League⁷⁹ mon petit gars ! ». Il est intéressant de remarquer la temporalité et le destin de certains lieux précis comme peut l'être l'exemple que nous venons d'évoquer, passant d'un terrain de foot impromptu à une sorte de parc à chiens informel.

79 L'UEFA Champions League étant considérée comme la compétition de club de football la plus prestigieuse du monde.

Les « petits » ont conscience que si le terrain est occupé par les « grands », ils n'ont aucune chance de pouvoir jouer. Dès lors, on peut voir la présence, dans plusieurs squares, de terrains de football improvisés sortant de terre. Pour reprendre l'exemple précédent, certains « petits » attendent les dimanches en début d'après-midi que le tournoi des « grands » se termine. A cette occasion, ils se font des passes sur le terrain de basket devenant ainsi la cible des « grands » en tant que « ramasseurs de balles ». Lors d'une frappe déviée d'Amadou, un « grand », assez nerveux, la balle passe derrière les filets de protection et se retrouve dans la cour de l'école primaire à laquelle le City est collé. Amadou, voyant les deux « petits », lance en leur direction : « vas-y toi, vas chercher la balle ! ». Les deux enfants de sept ans se regardent mais ne bronchent pas. Amadou hausse le ton : « pourquoi vous vous regardez ? Je t'ai dit va chercher la balle, putain allez vas-y vas-y ! » Là encore les deux « petits » se regardent ne sachant quoi faire : « commencez pas à m'énerver vous faites semblant de pas comprendre je n'aime pas ça ! ». Un autre « grand » décide d'aller chercher la balle : « c'est bon c'est des « petits » et tu les embrouilles », avant qu'Amadou ne réponde : « non mais ils font crari [ils font semblants] ils se regardent, ils ne comprennent pas, je parle français ! » en leur lançant un dernier regard. On pouvait sentir la peur de ces deux enfants qui n'ont pas su réagir.

D'autres fois, les « petits » sont utilisés pour aller faire des ravitaillements. Un dimanche de fin mars, Fertile, un « grand » de 22 ans, et son équipe viennent de perdre un match. Le petit frère de Fouad, Fahami, était présent et Fertile décide de l'envoyer chercher de l'eau en attendant le prochain tour de son équipe. Fertile lui passe une bouteille vide et demande d'aller la remplir dans la fontaine d'un parc assez récent de la cité. Fahami refuse : « mais avec les roumains ils ont coupé l'eau y'a plus d'eau ! », Fertile insiste : « vas voir quand même ». Quelques minutes plus tard Fahami revient bredouille : « bah oui je t'avais dit y'a plus d'eau ». Fertile lui demande alors : « va chez Ali (l'épicier) et regarde ça coûte combien une bouteille ou des briquettes de Capri'Sun (une marque de jus d'orange) ». Fahami s'exécute une nouvelle fois : « La bouteille d'eau c'est 70 centimes et le Capri'Sun, 1,40 euros », puis Fertile lui donne un euro et l'envoie une dernière fois : « prend moi une bouteille, t'auras le droit de boire dedans... S'il te plaît (rire) ». C'est à l'occasion de ce genre d'épisode, par la rencontre avec les « grands » et la prise de connaissance de leur position valorisée que se construit la socialisation urbaine des plus jeunes.

De plus, certaines pratiques ludiques sous l'égide des « grands » contribuent à mettre à jour la hiérarchie. C'est le cas du jeu de la « gardav » et des bagarres entre « petits » organisés par les « grands ». Tout d'abord, « gardav » vient de « garde à vue ». Ce jeu peut se jouer dans toute la cité ou alors simplement dans un seul square. Il peut avoir lieu à l'improviste. Des « petits » étant dans un square, des « grands » peuvent venir et « réquisitionner » les « petits » pour le jeu. Ce dernier est une sorte de « cache-cache ». Les « grands » attendent que les « petits » s'embusquent pour ensuite les trouver. Une fois que chaque « petit » est attrapé, les « grands » les mettent en ligne, soit au milieu du square, soit à l'abri des regards (généralement dans les halls d'immeubles ou dans les caves) puis passent à tabac chaque « petit », sauf le dernier attrapé qui a en quelque sorte gagné.

Il peut exister quelques variantes comme le raconte Sakouba :

« Ah mais les « gardav », c'est toute la jeunesse ça ! (rire) Trop de souvenirs. Des fois on était là on jouait et d'un coup ils (les « grands ») venaient, on savait déjà qu'on allait devoir courir. On avait quoi 11 ans peut-être un peu plus. Une fois on l'a fait dans toute la cité ça a pris toute l'après-midi mais c'est un de mes meilleurs souvenirs. Ils avaient pris les « petits » de la cité blanche. Y'avait JP, Fouad, Hichem et tout y'avait moi et les autres Oussman et tout. Ils étaient cinq « grands » je sais plus y'avait qui, Rymo, Frédéric je crois et tu vois quand t'es « petit » tu connais tous les recoins de la cité, on avait des vraies cachettes. Moi j'essayais de me mettre pas trop loin pour pouvoir voir les « grands » t'as vu. Mais y'en a, ils grimpaient dans les arbres et tout ! (rire). Laisse tomber. Bref ce jour-là on s'est tous fait attraper au final, mais on a duré quand même. On est allé dans la cave de l'immeuble à Fouad, on était en ligne puis je ne sais pas ils ont dit « ouais chacun d'entre vous vous allez nous dire une blague, si c'est drôle on vous laisse, si ce n'est pas drôle on vous défonce ». Je sais plus, on stressait et on était petit donc on a dit des trucs de con sauf Frédéric il a dit « ouais lui », en parlant de moi, « vous lui faites rien », « t'es mon petit toi », je ne sais pas il m'aimait bien sauf je ne sais plus, y'en a un il a dit qu'il veut plus jouer. Putain mon gars, Rymo il l'a giflé, il lui a dit « ouvre la bouche », il lui a craché dans la bouche, il lui a dit « maintenant ferme ta gueule ». Dégueulasse... Mais après on a jamais osé dire quelque chose. »

Dans cet exemple, les réactions sont réprimandées, de sorte à montrer les positions de chacun par un acte insultant (le crachat). Il est à noter que le crachat occupe une place particulière dans la culture de rue. Beaucoup de jeunes crachent, certains développant des techniques en crachant entre les dents par exemple. D'autres crachant beaucoup plus à intervalle régulier. Cracher sur quelqu'un est considéré comme un acte irrespectueux et cela dans toutes les classes sociales. Néanmoins, la pratique du crachat, qui était pourtant perçue comme une pratique saine bien que révolue avec le processus de civilisation des mœurs décrit par N. Elias, perdure chez certains « jeunes de cité ». Toutefois, le crachat, chez les plus jeunes d'entre eux, notamment les enfants et jeunes adolescents, occupe une fonction ludique (certains s'amuse à se cracher dessus, j'ai pu l'observer lorsque je suis allé au collège distribuer les questionnaires lors de la récréation) et aussi une fonction symbolique blasphématoire, au plus haut degré du manque de respect bafouant l'honneur, valeur centrale de la culture de rue. De sorte que, lors de conflit entre enfants, il n'est pas rare de les voir se cracher dessus. Dans le récit de Sakouba, la dimension symbolique du crachat a valeur d'exemple et contribue à marquer le statut des « grands » en mettant en jeu l'honneur de celui qui a protesté.

La prise en compte de cette pratique du crachat peut entrer en considération dans une « anthropologie des usages sociaux et culturels du corps », dont le crachat a fait l'objet d'intérêt anthropologique dès 1892 selon L.-S. Fournier et G. Raveneau⁸⁰. Néanmoins, d'après ces derniers, le corps ne serait pas pris en compte dans sa matérialité dans les analyses. Certes, dans l'exemple que nous évoquons, la dimension allégorique du corps est première à travers la production symbolique d'un ordre social tel que l'on peut le retrouver dans des travaux d'anthropologie comme dans les écrits de M. Godelier. Néanmoins, la matérialité ne peut être ignorée en ce que le crachat, dans l'exemple qui nous intéresse, témoigne d'un mélange de salive et de l'introduction d'un corps extérieur.

La dimension corporelle de la socialisation en cité peut se faire en lien direct avec des pratiques spatiales telles que les divers jeux que nous évoquons. De plus, il n'est pas rare de voir l'organisation de bagarres et de corps-à-corps, sorte de lutte pour maîtriser son adversaire sans asséner de coups, entre « petits ». D'après mes observations, l'organisation de « corps-à-corps » au City se fait en règle générale avec des enfants lorsque « grands » et « petits » sont réunis. Des « grands » ; cela peut être des adolescents puisqu'ils sont les « grands » des enfants ; choisissent un ou deux « petits » en leur demandant de faire ces pratiques ludiques d'échange de violence. C'est d'ailleurs lors de ces corps-à-corps que certains grands se prennent d'une certaine affection pour certains jeunes car ils ont pu apprécier leur combativité, leur hargne ou tout simplement pour énerver l'adversaire. Par ailleurs, les « petits » ont conscience du statut des « grands » et toute bonne parole des « grands » les concernant confère au « petit » un peu d'autorité en renforçant son capital social et symbolique dans le grand ensemble. Sakouba m'a relaté lors de son adolescence l'organisation de « bagarre géante ». Les « grands » habitant les Marnaudes à proprement parlé (voir *infra*) ont organisé avec les « grands » du Bois Perrier un affrontement en sélectionnant des « petits » pour se battre. Les « grands » n'intervenaient pas. Ils filmaient les ébats qui ont ensuite été postés sur Internet et dont on peut encore visionner les vidéos sur *Dailymotion* de nos jours.

Sakouba : « c'était n'importe quoi ce jour là enfin je me rappelle on a fait ça sur plusieurs jours genre comme des matchs de foot, à domicile à l'extérieur. On est allé à la place (lieu de la cité situé aux Marnaudes, dans le sud du quartier, voir carte en introduction), on s'est battu là-bas, mais genre vraiment battu, c'était pas des corps-à-corps, c'était coups de poings, coups de pieds comme les hooligans genre affrontements de deux équipes et puis ensuite ils sont venus dans notre partie, la « cité de la gare » comme ils disaient, et les grands ils étaient là, ils rigolaient, ils filmaient, c'était n'importe quoi. Y'en a ils ne voulaient pas le faire, ils n'étaient pas obligés, ils ne venaient pas et voilà, de toute façon les « grands » choisissaient qui ils voulaient. Et je me rappelle que c'est nous (la cité de la gare), on avait gagné. »

80 Fournier L.-S., Raveneau G., « Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps », Journal des anthropologues [En ligne], n° 112-113, 2008.

A travers ce genre d'épisode se joue la place des « petits » par rapport à celle des « grands ». De plus, la socialisation des plus jeunes s'opère selon une dimension spatiale (le Nord de la cité contre le Sud, « gardav » dans l'ensemble de la cité ou certains squares, création d'espaces propres aux « petits ») et corporelle (corps-à-corps, humiliation...). De sorte que cette hiérarchie en classe d'âge a plusieurs conséquences d'un point de vue des pratiques spatiales. Les espaces occupés par les plus jeunes sont choisis, en partie, par rapport à la position spatiale de ceux des « grands » (généralement les espaces centraux comme le centre commercial du quartier ou le City sur notre terrain), ce qui peut témoigner d'une certaine stratégie, parfois d'une concurrence ou compétition pour certains espaces comme me le dira Fouad et son petit frère :

Fouad : bah ouais, on traînait dans le square d'Axel parce que les grands traînaient au centre (socioculturel) ou à Ed [ancien nom de Dia]. On ne voulait pas les voir et quand on a besoin d'eux, bah on sait où les trouver, mais c'est pareil quand je restais au QG (le QG est une cave que Fouad a occupé et aménagé pendant un an), c'était pour pas voir les grands. On les évitait, on ne passait pas par où ils passent.

Fahami : moi je ne vais pas où va Fouad aussi par exemple.

Mickael : pourquoi ?

Fami : bah parce que je suis avec mes potes, je sais qu'il traîne en bas de chez moi mais c'est surtout le soir, mais je ne vais pas là où il va, t'façon on va là ou y'a personne quoi. Pour être tranquille.

De ce fait, cela dessine une sorte de géographie sensible de l'espace dont certains endroits peuvent être à éviter. C'est donc dans cette logique que l'on peut analyser l'occupation de certains espaces par les adolescents comme nous l'avons vu précédemment. Toutefois, il existe des pratiques, notamment en ce qui concerne les enfants, qui n'ont pas de lien avec les rapports intergénérationnels bien qu'ils interviennent assez souvent. Cela peut être le cas des cabanes évoqués plus haut, qui peuvent aller jusqu'à la constitution d'un semblant de maison avec des pièces, une porte, une entrée... Par ailleurs, les enfants construisant ces cabanes font appel à leurs connaissances des lieux en trouvant des cachettes pour ranger le matériel servant à l'élaboration ou l'amélioration de leurs cabanes. On peut s'apercevoir que la création de ces espaces d'intimité existe dans l'espace public dès l'enfance, mais uniquement dans les arbustes avec une certaine dimension ludique propre à cet âge. Durant l'adolescence, cela évolue par une présence directe sur l'espace public ainsi que par l'appropriation d'espace d'intimité précis (barrière, cave...). Enfin, des adolescents considérés comme des « petits » peuvent faire partie des « grands » et « traîner » avec ces derniers dans les espaces qu'ils occupent. Pour cela, leurs comportements et attitudes doivent être proches de celles des « grands ».



*Entrée d'une cabane avec un revêtement du sol en pelouse synthétique.
On aperçoit au fond, une table basse avec une nappe, ainsi qu'un autre meuble sur la gauche*

2.2 – Les « grands » ou la primauté de l'âge

Si, comme P. Duret, on peut qualifier les « grands » « d'agents socialisateurs »⁸¹, ce que nous évoquons n'est pas totalement synonyme de « grands frères », sur lesquels il a travaillé. L'expression « grand frère » est désuète de nos jours dans le langage vernaculaire, qui est aussi le témoin d'une époque. P. Duret décrit les « grands frères » avec un rôle de médiateur parfois familial mais surtout avec les institutions qui se font très rares de nos jours. Cela est peut-être aussi en lien avec le développement des « médiateurs de quartier » ou « éducateurs de rue » qui sont souvent des « grands » issus des quartiers dans lesquels ils travaillent. On peut noter que l'expression « grande sœur » n'existe pas, il s'agit là d'une catégorie masculine. Les « grands » sont les garants de la culture de rue en ce qu'ils transmettent les codes et les normes aux plus jeunes générations comme par exemple à travers l'obligation de dire bonjour aux « grands », marque de respect. Mais il existe un certain nombre de codes entre « grands » qui dépeignent un classement interne et des relations particulières propre à ce groupe.

Tout d'abord, on peut observer cela à travers les diverses manières de se dire bonjour. Pour cela, les observations du dimanche matin au City font découvrir la richesse des premières salutations. Puisque lors de mes observations les tournois se sont déroulés le matin (à partir de 10 heures ou 11 heures), ce sont généralement les premières rencontres de la journée qui occasionnent une tournée de serrage de mains et divers « tchèques » qui permettent de décrire les multiples formes codifiées de salutations gestuelles. Si entre « grand » et « petit », la norme est au serrage de mains traditionnel, entre « grands » ces rituels de reconnaissance prennent des formes particulières.

⁸¹ Duret P., « *Anthropologie de la fraternité dans les cités* », Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

Dès lors, on peut dégager une « typologie des salutations » de quatre ordres, chacune marquant plus que l'autre la reconnaissance. Il y a tout d'abord, le « tchèque traditionnel » que nous avons pu décrire auparavant et qui correspond à un claquement de paume suivi du poing qui peut être lui-même suivi d'un claquement de doigt au moment où les poings s'entrechoquent. Le fait de « tchèquer » n'est pas du tout anodin et la différence est grande avec un simple serrage de mains. Il marque le premier niveau de reconnaissance. Le serrage de mains marque la distance, c'est pour cela qu'il est souvent d'usage entre « petits » et « grands ». Il est à noter que cette forme de salutation s'est diffusée auprès de jeunes d'autres classes sociales uniquement sous la forme, pour les jeunes d'origines plus favorisées, d'un « tchèque » composé de deux claquements rapides de paume. Le deuxième type de salutation souvent retrouvé est le « tchèque accolade ». Il correspond à une forme de « tchèque » constitué d'une tape dans la main accompagné d'une accolade ou de la rencontre de chaque épaule. Ce type de tchèque marque un niveau d'inter-connaissance et de reconnaissance plus élevé que les formes précédentes. Elles se font entre personnes possédant un certain degré d'affinité mais pas seulement. J'ai parfois été étonné d'être salué de cette façon sans avoir de relation particulière avec la personne. Plus en avant dans l'inter-connaissance et la reconnaissance, la troisième forme de salutation est une sorte de « bise » débutée par un claquement de paume, base du « tchèque », suivi d'un échange de haut du crâne de chaque côté comme une bise mais utilisant uniquement la tempe du crâne. Cette forme de salutation se fait souvent entre jeunes d'origine maghrébine. Enfin, la dernière forme de salutation existante est le « tchèque personnalisé ». Il s'agit de l'ensemble des « tchèques » qui ont été créés entre deux ou plusieurs personnes et qui signalent une certaine affinité entre ces jeunes. Pour ce dernier type, il peut exister autant de tchèques que l'on peut en inventer. Parfois ces « tchèques » sont très simples : une seule tape dans la main. Pour d'autres, ils peuvent être élaborés et perfectionnés : tape dans la main, poing en haut, poing en bas, poings qui s'entrechoquent au milieu, accolade suivie d'un serrage de mains et d'un claquement de doigts ou d'autres : accolade, revers de chaque main des deux protagonistes, entrelacement des doigts puis poings qui s'entrechoquent. Ils sont en général réalisés avec rapidité afin de manifester la maîtrise de cette pratique. Cette dernière forme de « tchèque » peut exister chez les « petits », mais reste assez rare. Il est intéressant d'observer comment les formes de salutation peuvent changer du tout au tout entre deux personnes situées l'une après l'autre lorsque l'on doit saluer un certain nombre d'individus. On l'observe au City, serrage de mains, tchèque ou accolade peuvent se succéder témoignant, par le corps, des relations de reconnaissance entre « grands » et d'appartenance dont ces façons de se saluer jouent « le rôle important de marqueur des limites du groupe »⁸², suppléées parfois par un certain degré de complicité et d'affinité existant entre ces jeunes.

Les relations entre « grands » peuvent s'exprimer d'autres manières et on peut les observer à partir des grands frères au sens premier du terme, c'est-à-dire des hommes qui occupent le statut de « grand » et qui sont en même temps grand frère par les liens du sang. Elle concerne dix-huit jeunes présents, plus ou moins, assidûment au City. Dès lors, à travers les doubles statuts de « petit » et « grand » et les liens du sang, se joue un double rapport d'autorité.

82 Lepoutre D., « *Cœur de Banlieue* », *op. cit.*, p. 116.

Sakouba : bah ouais, tu vois moi j'ai trois petits frères, et quand ils viennent tous au City faut que je montre qu'il m'écoute c'est mes frères et c'est des « petits » de la cité surtout le dernier parce que Madji (son deuxième frère) on a 3 ans de différence maintenant ça se voit plus trop t'as vu la diff' [différence] on est âgé maintenant. Lui par exemple je sais qu'il va m'écouter mais comme c'est un grand comme moi maintenant j'vais peut être avoir plus de mal à me faire écouter tu vois ? En tout cas à la maison parce qu'au City ou à la cité il sait comment ça fonctionne, il sait que c'est la honte si je ne me fais pas respecter par mes petits frères. Si je lui dis un truc au City genre ouais tais-toi ou fait-ci, fait-ça, il va le faire.

Mickael : ah ouais t'es le grand et le frère en même temps.

Sakouba : ouais le grand grand frère (sourire), au City quand on joue là le dimanche, bah jamais il manque de respect même aux autres, de toute façon s'il parle mal à un « grand » je vais leur dire moi même de bien parler aux « grands ». Par exemple une fois mon plus petit frère, il était au City et il voulait absolument jouer, il forçait tu vois, je lui ai dit non une fois, je lui ai dit non tu ne joues pas c'est mort y'a que des « grands », il est rentré après.

Au City, cette situation est fréquente et s'observe souvent. Cédric a l'habitude de se plaindre lors des tournois informels. Ancien gardien de but dans le club de la ville lors de son enfance, il joue désormais en attaque au City. Cedric, 20 ans, est le petit frère de Kévin, âgé de 26 ans. Kévin, le plus âgé de la fratrie vient rarement au City, contrairement à ses deux petits frères. Ce dimanche 22 février, les trois frères étaient présents. Comme à l'accoutumé, Cédric se plaint de recevoir des mauvais ballons et ne cesse de pester à plusieurs reprises : « putain je suis là, met là moi dans les pieds », « vous êtes trop nuls, attends avant de partir [sous-entendu « partir en profondeur »] mon frère », « Mais putain vous ne savez pas jouer ». Ce qui fait rire l'assistance. Jouant contre l'équipe de son grand frère Kévin, Cédric se plaint de nouveau. Enervé, Cédric lâche un « ta gueule » sans que je puisse savoir à qui cela était adressé. Kévin, lassé, commença à invectiver son petit frère : « tu parles trop, fermes ta gueule un peu, tu vénères [énerves] tout le monde », Cédric tente d'en placer une mais n'y parvient pas : « Ta gueule va au cage et fermes ta gueule, vas-y, vas au cage ». Cédric finit par s'exécuter. On ne l'entendra plus de tout le tournoi. Les codes de relation en cité peuvent intégrer l'espace familial témoignant ainsi de la prégnance de cette socialisation.

Cette question des différenciations internes au groupe des « grands » est apparue lors d'un conflit au City le 17 mai. Il faisait particulièrement chaud en ce dimanche matin qui était aussi un jour de grande affluence. Nous étions quarante-six au début du tournoi. Uniquement des « grands », même s'il existe des différences internes comme nous sommes en train de l'évoquer. Il y avait seulement deux petits, Johnson, petit frère de Jo D, et Faridine, petit frère de Fertile, tous deux âgés de 18 ans. Les petits frères de « grands » font partis des rares exceptions à être acceptés parmi les grands. Le plus âgé, Dimitri, 30 ans, avait décidé de jouer plutôt que de rester comme souvent spectateur.

Dès l'organisation des équipes, l'ambiance est électrique et tendue. Sofiane se cherche une équipe. Johnson, arrivé en dernier, annonce qu'il joue dans l'équipe de Fertile. Sofiane s'emporte : « tu viens après moi et tu vas jouer avant moi ? T'es un ouf [fou] ? » Puis répète la même phrase une seconde fois. Johnson réplique : « mais Au nom d'Allah c'était prévu que je joue avec eux depuis une semaine, tu veux voir les messages ? » Ce que confirme Fertile et ne plaît pas à Sofiane : « donc un « petit » va venir après moi et va jouer avant moi ? Crari ça prépare des équipes toute la semaine, casses toi avec ton téléphone, donc vous faites les suceurs ? Et Johnson je te crois pas, tu es un menteur ! Tu... es... un... menteur ! Tu mens ta gueule vous faites les suceurs, en tout cas je vais jouer avant toi c'est sur je vais faire mon équipe, on ne va pas sortir, on ne va pas perdre, et si on perd, on fait au moins match nul comme ça les deux équipes elles sortent, si je sors, vous sortez » en pointant du doigt Johnson.

Au final, Johnson joue dans l'équipe de Fertile, équipe dans laquelle je joue, pendant que Sofiane continue de s'énerver dans son coin en balbutiant certaines paroles : « putain j'ai jamais sucé personne dans ma vie et ici vous faites les suceurs, me parlez pas, je vais vous envoyer mon *petit frère* Kamel il va vous enculer ! Moi j'ai même pas envie de vous toucher ». Le tournoi commence et les contacts sont très durs et violents. Pour ne pas faire de blessé, Fertile annonce : « demandez vos fautes, si quelqu'un demande la faute on s'arrête d'accord ? ». Tout le monde semble d'accord. Cependant, chaque contact est sujet à discussion et débat et constitue la source première des conflits. Ceux qui ne jouent pas mettent l'ambiance et crient à chaque faute : « ohhhh le Kop (de supporter) est énervé oh, oh ! ». Je me fais sécher sévèrement par Fodje qui me tacle sans toucher la balle, sauf que je ne demande pas la faute ce qui me vaut les réprimandes du public : « oh, Mickael demande ta faute là », ce que je finis par obtenir après coup.

L'enjeu de la victoire fait que la tension est exécrable. Amadou se plaint tout en menaçant : « oh, jouez doucement je vais vous envoyer à l'hôpital sinon ! ». Les fautes se multipliant au vue de la rudesse des contacts, Nicolas prévient son équipe : « dès qu'on vous touche, demandez la faute direct' [directement], à peine on pose un petit doigt sur vous ». Il joue avec son grand frère, Dimitri, 30 ans, qui possède un physique imposant : 1m90 pour près de 100 kilos. Il joue en déviation profitant de son corps pour bloquer ses adversaires. Fertile, jouant en défense, tente donc de le « prendre » selon l'expression footballistique consacrée, c'est-à-dire de défendre sur lui afin qu'il ne puisse plus agir. Fertile demande une faute après un léger contact, ce qui n'est pas du goût de Dimitri qui s'énerve : « tu veux voir c'est quoi une faute ? Je vais te montrer c'est quoi ». Première menace mise à exécution, Dimitri tacle Fertile et l'envoie contre les rebords grillagés, alors que la balle était déjà sortie des limites du terrain. Fertile commence aussi à s'énerver : « arrête Dimitri, c'est grave ce que tu fais là ! » qui lui rétorque : « ta gueule et joue, tu veux jouer aux fautes, on va voir. Hey moi je veux que toi, je m'en bats les couilles du match ! ». Fertile joue son coup-franc.

Peu de temps après, Fertile reçoit la balle et Dimitri exécute une balayette qui lui fait quasiment faire un salto avant, puis retombe sur la tête. La faute était très impressionnante. Fertile reprend ses esprits, se relève et profère timidement en se levant : « tu vas voir ». Dimitri s'approche : « on va voir quoi ? Je suis là devant toi, dis-moi tu vas faire quoi ? On va voir quoi ? ». Tout le monde commence à se séparer face à l'inégalité du combat qui risque d'avoir lieu considérant la différence des gabarits. Mais Fertile répète une nouvelle fois « Tu vas voir », ce qui n'a pas plus au petit frère de Dimitri, Nicolas qui s'approche là aussi en direction de Fertile pour le frapper mais retenu par les personnes présentes : « tu menaces qui ? Tu menaces qui là ? Petit pédé tu menaces qui ? ». Les plus « grands » tentent de calmer Dimitri : « c'est qu'un « petit », on est là pour jouer au foot tranquille ». Le petit frère de Fertile entre aussi en action en s'approchant de Nicolas : « tu parles à mon frère comme ça ? Mais vous êtes fous vous ! », se sentant obligé d'intervenir. Voyant la tournure des événements, Fertile prend l'unique balle présente, la sienne, attrape son petit frère par le bras et décide de rentrer chez lui. Dimitri lui lance en partant : « ah tu nous confisques la balle ? Bah moi je t'*interdis* de jouer ici ! Dimanche prochain je serai là, on va voir ! ».

Les esprits se calmant, Amadou, resté spectateur, prend la parole et prononce une sorte de discours : « pourquoi vous séparez ? Y'en a qui cherche la merde, Fertile s'est fait casser, il manque de respect, il parle mal et vous vous séparez ? Il n'allait pas le frapper, s'il le frappe, il le bousille, il le défonce c'est tout, il se fait défoncer et voilà, pourquoi vous séparer ? Occupez-vous de votre cul putain de merde, il faut laisser comme ça, il faut qu'ils comprennent, il se fait casser la gueule et c'est tout, occupez-vous de vos affaires, c'est un petit mort, putain. Vous parlez, vous parlez, et quand il faut se battre vous parlez encore gna-gna-gna mon frère trop de mots, pourquoi vous séparer ? ». Le dimanche suivant et les autres, Fertile et son frère ne sont plus revenus. Néanmoins, si les relations entre « grands » sont souvent conflictuelles, elles finissent très rarement en bagarre, chacun connaissant les conséquences de s'attaquer à telle ou telle personne. Les bagarres étant plus présentes durant l'adolescence. De plus, si ce que nous présentons semble toujours opposer « petits » et « grands » dans une sorte de relation dialectique, c'est que c'est de cette manière que se déroule les relations intergénérationnelles. Toutefois, ce serait négliger une partie de la réalité de ne pas souligner les quelques « grands », ceux qui possèdent le moins l'*habitus* agonistique, qui n'exercent pas leur pouvoir de « domination », et qui aiment rester et fréquenter les « petits ». Ils sont appelés les « enfants du peuple », un peu à l'image du surnom « roi des mômes » qui désignait un membre de la bande à Doc, Nutsy, qui traînait avec des plus jeunes que lui à Cornerville⁸³.

Cet épisode témoigne d'une part de la hiérarchie interne aux groupes des « grands » redessinée en fonction des alliances, affinités et liens du sang. Dans le cas présent, comme le dira Nicolas, c'est avant tout le manque de respect dû à un « grand » qui est l'enjeu du conflit : « non mais on a pas son âge, il parle pas comme ça, mon frère a 30 piges ». D'autre part, il apparaît que les « grands » représentent une figure omniprésente qui influence les pratiques spatiales de par leur présence dans l'espace public et leur implication : une certaine domination (« Bah moi je t'*interdis* de jouer ici ! »).

83 Whyte W. F., "Street Corner Society", op. cit., p. 51.

Par ailleurs, je me suis parfois surpris à jouir des prérogatives de ma position de « grand », de par mon âge, lors de contacts avec des « petits ». Le 8 mars, Yanis, Farès, Sidibé, Sahimba, évoqués en premier point, ainsi que Frédo sont présents dès 11 heures au City. Néanmoins, ils sont assis sur le banc sachant qu'ils ne pourront pas jouer puisque les « grands » sont sur le terrain. Une heure trente plus tard, Yanis demande l'autorisation à Amadou de jouer. Ce dernier accepte seulement si leur équipe est complète. Yanis affirme que oui alors qu'ils ne sont que cinq au lieu de six. Yanis me demande donc discrètement si je peux jouer avec eux, ce que j'accepte. Ce qui m'étonnait, c'est qu'à chaque but, personne ne me demanda d'aller au cage. Le poste de gardien est le poste le moins apprécié comme nous le verrons plus tard. Chacun d'entre eux se chamaillaient pour savoir qui irait au cage, sans jamais citer mon nom. Cet épisode peut marquer en quelque sorte, selon moi, mon appartenance au groupe de « grands ».

En somme, les « grands » sont des acteurs incontournables des pratiques spatiales des jeunes, et plus précisément de ceux qui font partis et sont reconnus comme des « petits ». De plus, c'est aussi à travers les rapports entretenus avec et entre les « grands », particulièrement au City, que se construit une certaine attitude masculine émanant des pratiques spatiales et des relations qu'elle induit.

3 – Le corps à l'honneur

J. Coutras estime que « leur corps est le principal, sinon l'unique, « capital » que possèdent les garçons et les filles pour s'en sortir »⁸⁴. Considérer uniquement le corps serait négliger les différents éléments propres aux modes de vie des jeunes, tels que leur capital social via l'inter-connaissance extrêmement développée, même si celui-ci peut être handicapant⁸⁵, ou l'importance de la réputation symbolique. Néanmoins, il ressort tout de même que le corps occupe une place d'envergure. Nous avons, quelques fois, esquissé au cours de notre développement, la question corporelle qui entre en compte dans la hiérarchie sociale propre à la culture de rue des cités, mais aussi dans les pratiques de l'espace des différentes catégories. Il se dégage la construction d'une attitude masculine virile à travers un apprentissage du et par le corps qui peut découler des usages de l'espace.

Nous avons pu évoquer les échanges de violence, souvent ludiques, qui mobilisent le corps et certaines valeurs, tel que l'honneur, quand celui-ci est en jeu. Dans le contexte américain, la figure du « jeune noir » vivant dans les *inner city*, les quartiers populaires centraux des grandes villes américaines, se caractérise aussi par un usage intensif de la rue dans laquelle se développe des pratiques violentes, qui peuvent être bien plus importantes qu'en France en raison de la spécificité des contextes nationaux (ségrégations ethniques, violences policières, port d'armes légal...), même si on peut retrouver certains points communs entre ces deux contextes.

84 Coutras J., « Les peurs urbaines et l'autre sexe », op. cit., p. 28.

85 Epstein M., « Un capital social handicapant : les antagonismes d'une socialisation en cité et d'une insertion professionnelle et scolaire », Sociétés et jeunesse en difficulté, 2008, n° 5.

Ces violences sont souvent analysées à travers la construction de la « masculinité » et plus précisément d'une « hyper-masculinité » selon E. Anderson. En effet, dans *Against the Wall*⁸⁶, E. Anderson souligne le fait que ces jeunes sont caractérisés par un usage de la rue, qui développe une « *street credibility* » et une « *street justice* » passant par l'usage de la violence. Il l'explique aussi par l'absence des adultes dans ces zones urbaines qui entraîne un moindre contrôle social. Plus précisément, il lie cela à la composition des familles qui sont « *female-centric* » liée aux nombreuses familles monoparentales souvent marquées par l'absence des pères et de la figure paternelle. Dès lors, la culture de rue développerait une « hyper-masculinité » à travers les pratiques qui prennent place dans la rue. Dans la contribution de Raymond Gunn⁸⁷ à ce même ouvrage dirigé par E. Anderson, on retrouve cette idée à travers le fait que la rue constitue une sorte de refuge pour les jeunes dans lequel il est nécessaire de prouver très tôt sa masculinité et sa virilité. Dès lors, les jeunes consacraient beaucoup de leur temps à des « performances de masculinité ». L'absence des pères est un fait souvent énoncé dans l'étude des quartiers populaires, dont on retrouve quasi-automatiquement les taux de monoparentalité dans les descriptions statistiques de ces derniers. Cependant, les statistiques ne précisent pratiquement jamais si ces familles monoparentales sont constituées du père ou de la mère. Selon nous, les « conduites exemplaires masculines » ou les « performances de masculinité » sont plutôt à observer dans la culture de rue dans laquelle elles prennent pied à travers l'entre-soi masculin qui caractérise l'espace public de la cité et certains micro-espaces comme le City ou la « barrière ».

3.1 – Comment devenir grand ?

Il existe de rares cas de jeunes appartenant à une classe d'âge précise, et catégorisés comme des « petits », ayant été considérés et acceptés parmi les « grands ». Cette « promotion hiérarchique » peut se faire à travers des comportements et des attitudes qui recoupent les pratiques des « grands » à travers une dimension corporelle non-négligeable. En effet, ces situations concernent des adolescents ayant un physique et un gabarie plus développés que ceux de leur âge soulignant ainsi l'importance de la place du corps dans la culture de rue. P. Duret, questionnant les caractéristiques de la virilité perçues par les jeunes de tous horizons sociologiques dans « *Les jeunes et l'identité masculine* »⁸⁸ à partir d'une enquête par questionnaires et entretiens, relate le fait que la construction de la virilité passe par des éléments qui renvoient au corps et dont les réponses les plus courantes pour les qualifier sont le fait d'être musclé, la force et la masse musculaire. Plus encore, « pour les jeunes d'origine populaire, [...] c'est la force et la masse qui prévalent » (p. 27). Souvent, ces « petits » par l'âge, mais traînant avec les « grands », possèdent un « capital guerrier » important ou excellent dans la pratique du football. Deux éléments mettant le corps en avant.

86 Anderson E. (sous la dir. de) « *Against the Wall. Poor, Young, Black, and Male* », Pen Press, 2008.

87 Gunn R., « *David's Story : From Promise to Despair* », chapitre 2, in Anderson E. (sous la dir. de) « *Against the Wall* », op. cit.

88 Duret P., « *Les jeunes et l'identité masculine* », Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

D'une manière générale, on peut noter l'importance de la pratique du football, qui est essentiellement masculine (même si la figure des « garçonnnes » et des footballeuses⁸⁹ existe durant l'adolescence). Le football dans les quartiers populaires est tellement valorisé que sa maîtrise permet l'acquisition d'un certain statut au sein du groupe des jeunes, aussi bien en ce qui concerne les « petits » que les « grands ». Le cas de Sakouba le démontre bien. Alors qu'il n'était qu'un « petit mort » [synonyme de « petit », qui signifie aussi « être faible »] pour le reprendre, il commencera à fréquenter des « grands » vers l'âge de 16 ans :

Sakouba : quand j'avais 16 ans par là on restait dans nos squares tout ça avec les mecs de la cité blanche. Je connaissais Fouad, Gael et tout. On faisait des matchs à la cité blanche et des fois y'avait les « grands » qu'étaient posés, ils restaient là. Puis moi j'aime trop mettre des « petits ponts », je faisais que ça j'abusais même trop. Et les « grands », ça les faisaient rigoler. Puis des fois quand y'avait foot en salle le mercredi avec le centre [socioculturel] tu vois y'avait les horaires genre 16-18 heures c'était pour les « petits », les ado, jusqu'à 17 ans et de 18 à 20 heures c'était pour les « grands », et bah je me suis retrouvé à jouer avec les « grands ». Ils m'ont demandé, ils m'ont dit « vas-y tu joues avec nous ». L'animateur c'était Patrick (un jeune du quartier) je crois donc il m'a laissé jouer avec les « grands » alors que j'étais un « petit mort » et puis comme je suis grand de taille et tout, bah ça m'a permis de jouer avec eux. Après je savais que les gens de mon âge à l'époque, ils se disaient « ah ouais Sakouba il joue avec les « grands » et tout », tu vois je sentais, j'étais plus respecté. Et après je restais avec les « grands », mais aussi avec les copains d'enfance quoi ».

Dès lors, ces éléments mettent en avant la place centrale du corps qui se négocie par la relation avec les « grands », dans les pratiques qui prennent place dans l'espace du quartier et qui mettent en avant une certaine attitude masculine par l'apprentissage de certaines valeurs.

3.2 – Le City : entre-soi et valeurs masculines

Les pratiques de l'espace permettent de voir la construction de cette identité masculine et virile qui peut s'exprimer dans la culture de rue. La mise en avant de cette attitude masculine et virile peut se constater au City.

On l'observe à travers les nombreux conflits qui émaillent les relations entre jeunes. S'ils en viennent quelques fois aux mains, les conflits se règlent la plupart du temps par menace interposée ou violence verbale. Néanmoins, les conflits sont omniprésents au City. Cela peut passer par des menaces physiques comme nous avons pu le voir entre Fertile et Dimitri. Ces conflits montrent, d'une part, l'importance du langage et des joutes oratoires dans la culture de rue et, d'autre part, un fonctionnement de règlement des conflits qui se fait de manière directe et franche devant l'ensemble des personnes présentes.

89 Robin A., « Les filles de banlieue populaire. Footballeuses et "garçonnnes" de "cité": "mauvais genre" ou "nouveau genre" ? », *op. cit.*

Si les conflits sont nombreux au City, c'est en partie lié à la dureté du jeu. Les contacts sont rudes et la force est de mise. Par exemple, un jeune frappant mollement la balle pour marquer se verra être la cible de critiques de la part des joueurs de son équipe, mais aussi de l'équipe adverse ou des spectateurs : « c'est quoi cette frappe de mouche ? », « T'as pas de force dans les jambes ? », « C'est une passe ta frappe ? ».

D'autres fois, la peur est aussi déniée dans les groupes de jeunes. Pourtant, la peur d'aller au contact, la peur de défendre ou la peur d'une frappe quand on est gardien existe. On retrouve ce sentiment dans les différentes classes d'âges mais principalement chez les adolescents et les « grands ». Le dimanche 5 avril, un jeune du quartier était au cage, mais il laissait la balle rentrer dans les buts en se protégeant face à la force des frappes. Il provoqua la colère de ses coéquipiers : « wesh t'es une tapette ? Pourquoi tu laisses passer la balle ? », « Les *négrs* ont peur de rien normalement ». Le fait de protéger son corps au lieu de goaler normalement est mal perçu. Aux yeux du groupe, il est valorisé d'avoir tenté de goaler correctement sans montrer de peur quitte à se faire mal, « être un bonhomme ». De plus, on peut y ajouter une certaine dimension raciale où à la couleur de peau ou une origine ethnique est associée une valeur virile. La combativité est aussi valorisée. Parfois, quand deux joueurs tentent de se prendre la balle, cela peut donner lieu à un combat acharné, dans lequel les deux joueurs s'échangent des coups d'épaules (dans le langage vernaculaire on retrouve cela dans les expressions « coup de gab' » [gabarie] ou « se faire remplir » qui signifie « se faire battre physiquement par un coup d'épaule » dans la pratique du football) pour récupérer le ballon. Celui qui tiendra le mieux sur ses jambes et qui récupérera le ballon se verra recevoir les félicitations du groupe, parfois par des applaudissements. La force et la dureté apparaissent donc comme une forme de « valorisation populaire de la force physique comme dimension fondamentale de la virilité »⁹⁰ auxquelles s'ajoutent, dans une moindre mesure, la souffrance et, surtout, la persévérance, qui peuvent être considérées comme une forme de force. On peut retrouver ces idées dans la pratique du « petit pont » qui consiste à dribbler son adversaire en lui faisant passer la balle entre les jambes, puis la récupérer. Dans la pratique du football d'une manière générale, le petit pont est considéré comme un geste technique humiliant. Au City, il est perçu comme un manque de respect flagrant. On peut aussi relater l'existence du jeu « petit pont massacreur » qui consiste à essayer de mettre un petit pont à chaque joueur, celui qui reçoit un petit pont se fait sagement corriger par le groupe. Dès lors, il est impératif de ne jamais s'en prendre, de ne pas « lâcher l'affaire » pour récupérer la balle qui est passée entre les jambes ou alors de mener la vie dure à celui qui a mis un petit pont.

Enfin, une dernière valeur peut être soulevée à travers l'analyse du poste de gardien. En effet, personne ne veut être gardien. Il existe donc un certain nombre de règles mises en place par les jeunes pour que chaque joueur de l'équipe aille au moins une fois au cage. La plupart du temps, l'âge détermine l'ordre des gardiens, le plus jeune va au cage en premier. Il constitue le poste le moins valorisé.

90 D. Lepoutre citant Bourdieu P., « *La distinction : critique sociale du jugement* », Paris, Minuit, 1979 in Lepoutre D., *Cœur de banlieue* », *op. cit.*, p. 272.

Le mercredi 11 février, nous jouons exceptionnellement au City en fin d'après-midi. A chaque changement de gardiens de but, les matchs s'arrêtent. Dans une équipe, c'est au tour de Walid d'aller au cage, mais il refuse en jurant : « j'y vais pas wesh, je te jure j'y vais pas t'es fou ». Les autres membres de l'équipe refusent aussi puisque ce n'était pas à leur tour d'y aller. Amadou ne souhaite pas reprendre la partie : « si vous avez pas de goal, on peut pas continuer ! ». Ce genre d'exemple se répète à chaque tournoi et chaque match. J'ai pu observer trois situations types. La plupart du temps, les « grands » choisissent un « petit » qui n'a pas d'autres choix que de s'exécuter et d'aller au cage. Ce jour-là, il n'y avait pas de « petit » à mettre au goal. Parfois, après de longues négociations, quelqu'un se dévoue, ce qui s'accompagne d'applaudissements ironiques et de remerciements.

Enfin, dans d'autres cas, la situation reste bloquée. La personne censée aller au cage préfère arrêter de jouer plutôt que d'être gardien et finit par être remplacée. Seuls deux « grands » réussissent à échapper au goal. Il s'agit d'Amadou, maintes fois cité, et Benji. Pour le premier, il jouit d'un statut particulier au vue de son habitus agonistique développé et de ses énervements sanglants. Pour le second intéressé, ce sont surtout ses capacités footballistiques qui, comme on l'a vu, sont tellement valorisées qu'elles lui confèrent un certain statut, ainsi que sa position de « grand » proche d'Amadou en termes d'affinités, lui permettant de ne jamais aller au cage. Le poste de gardien est donc un poste rejeté, car il ne met pas assez en valeur. En effet, cela fait ressortir la nécessité d'être vu et d'être un acteur majeur de la partie. Le poste de gardien enferme le jeune dans une certaine passivité, car il est moins décisif que l'attaquant par exemple, poste le plus valorisé. Dès lors, cela fait apparaître la nécessité d'être actif et d'engager son corps dans l'action. D'ailleurs, ce mercredi 11 février, le foot pris fin puisque personne ne voulait aller au cage. On peut appréhender le City sous l'angle de ces « performances de masculinité ». Les espaces d'entre-soi masculins comme le City participent à la construction de l'identité masculine par la valorisation de certaines valeurs propres à la sous-culture de rue.

En somme, les pratiques masculines de l'espace sont caractérisées par une dimension temporelle cardinale qui place les jeunes adolescents et les hommes dans une spatialité omniprésente. Cette spatialité se traduit par une occupation de l'espace différente en fonction des classes d'âges qui passent par divers jeux, par une pratique des squares pour les plus jeunes et la constitution d'espaces privés dans l'espace public. Ces pratiques de l'espace sont liées pour partie à la figure des « grands » et la place socialement valorisée qu'ils occupent et dont leurs présences dans l'espace public dessinent l'ambiance du quartier et les possibilités des espaces à occuper. Enfin, la dimension corporelle dans l'espace est à prendre en compte en ce que la masculinité s'apprend par les pratiques spatiales, les rapports intergénérationnels et le développement de certaines valeurs viriles. D'ailleurs, comme le souligne P. Duret, les valeurs masculines « pénètrent l'univers féminin » (p. 157) en milieu populaire, signes de la prégnance de la place des hommes dans le quartier. Néanmoins, les filles de quartiers populaires ont aussi des pratiques spatiales qu'il nous faut évoquer pour mieux comprendre la socialisation urbaine dans ce contexte et les rapports sociaux de sexe qu'elle peut contenir.

Partie 2

PRATIQUES SPATIALES FEMININES ET RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

Il est souvent associé à « fille » et « quartier populaire », les qualificatifs « invisible », et « dominé ». La plupart des recherches en sciences sociales sur les quartiers populaires concernent principalement les adolescents et les hommes. Cela peut être considéré comme un résultat en soi, dans la mesure où ces recherches mettent en évidence la place première qu'occupent les adolescents et les hommes dans ces quartiers. Néanmoins, les recherches se concentrant sur la population féminine se font souvent sous l'angle de la réussite scolaire⁹¹, résultante d'un investissement plus marqué dans l'espace privé du logement, au détriment du dehors, et dans lequel les prérogatives parentales peuvent intervenir. Elles se font aussi souvent sur les relations amoureuses⁹² dont des dimensions spatiales peuvent survenir (notamment par le fait de quitter le quartier pour ne pas subir le contrôle social), mettant sur le devant de la scène la domination des hommes.

Après avoir vu que les usages masculins de l'espace se caractérisent par une présence et une privatisation de l'espace mettant en avant le corps et des rapports précis entre classes d'âges, nous avons voulu questionner l'occupation féminine de l'espace. Les adolescents et les hommes du quartier établissent un contrôle social important et détiennent en quelque sorte les clés de la réputation, qui se trouve au cœur de la culture de rue, de par leur présence dans l'espace public qui en font des acteurs principaux et les fondateurs de la réputation. Néanmoins, les filles de ces quartiers ne sont pas des personnages secondaires. Elles sont aussi des actrices principales. D'une part, elles sont au cœur de ce système de réputation en ce que l'honneur féminin, notamment en ce qui concerne la sexualité, est un enjeu central sous la responsabilité des garçons du quartier. Ce qui témoigne de la domination masculine car la femme est ici réduite à son sexe⁹³.

D'autre part, elles ne sont pas absentes de l'espace public du quartier. Dès lors, il s'agit d'observer et de déterminer les pratiques de l'espace des adolescentes et filles du quartier du Bois Perrier, ce qui peut nous renseigner sur les rapports sociaux de sexe. Tout d'abord, à partir de la distribution d'un questionnaire, composé en partie d'une carte, et d'observations directes et participantes, nous avons tenté de repérer les espaces occupés par les adolescentes afin de déterminer les caractéristiques de l'occupation de l'espace. Dans un deuxième temps, nous reviendrons sur les cas de Ouafa et Sofia, afin d'aborder plus précisément les pratiques et les usages de l'espace au cours de l'enfance et de l'adolescence. Enfin, à partir de ces différentes pratiques de l'espace, nous tenterons de voir quels sont les enseignements possibles sur les rapports sociaux de sexe, à travers une approche sensible de l'espace.

91 Deville J., « Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires », art. cit.

92 Clair I., « Les jeunes et l'amour dans les cités », *op. cit.* ; Guisse M., Kabuiku R.-W., « L'amour en cité », documentaire, 49 minutes, couleur, 2014 ou Bedeau J., « Ma cité au féminin », documentaire, 58 minutes, couleur, 2014.

93 Lapeyronnie D., « Ghetto urbain », *op. cit.*, p. 533-546.

1 – Une présence féminine

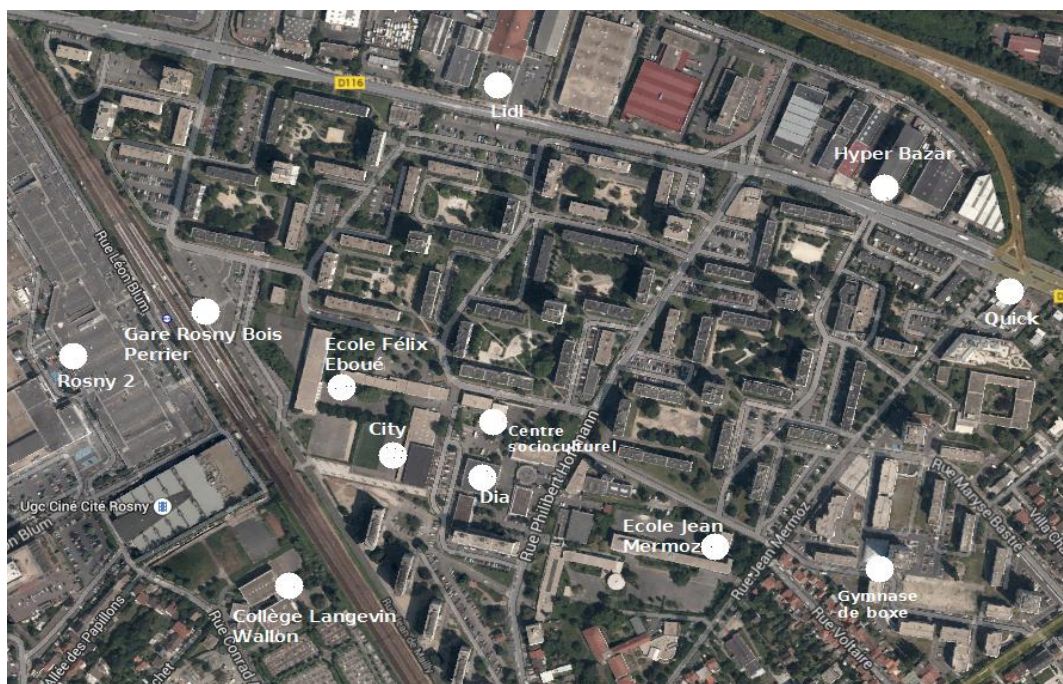
Partant du constat des recherches pointant la domination masculine sur la vie de quartier entraînant une invisibilité féminine, je me suis interrogé sur cette dernière. En effet, mes expériences personnelles et les observations nourrissant ce mémoire m'ont fait voir une certaine présence féminine dans l'espace du quartier. Cette dernière est surtout marquée de l'enfance à l'adolescence. Comme nous avons pu l'évoquer en première partie et que nous allons développer dans cette deuxième partie du mémoire, les « petites » filles sont présentes et exercent les mêmes activités que les garçons (cabane, jeux...), mais présentent une moins grande mobilité dans l'espace du grand ensemble durant l'enfance. L'adolescence est la période où leur présence est la plus forte, moment où elles sont le plus intégrées à la culture de rue, mais c'est aussi les prémises de prise de distance avec le quartier.

En tant qu'homme habitant au Bois Perrier, entrer en contact avec la population féminine fut une question centrale pour la réalisation de ce mémoire. D'autant plus que ma connaissance de la population féminine du quartier, notamment chez les adolescentes, était beaucoup moins développée que mon capital social masculin. Cela peut aussi être interprété comme une sorte de résultat. Alors que je connais la plupart des générations de garçons, celles des filles se limitaient à ma génération, sans prendre en compte les sœurs de mon cercle de connaissance. Dès lors, il est apparu l'idée de la réalisation d'un questionnaire, à destination des adolescentes et adolescents, distribué au collège du quartier, le collège Langevin Wallon pour tenter de toucher les plus jeunes. Ce questionnaire m'a donc permis d'entrer en contact avec les plus jeunes générations, de me faire voir et connaître et, enfin, d'apporter une certaine distanciation. L'expérience du questionnaire, sur laquelle nous allons revenir, avait des finalités inscrites dans une démarche qualitative et nous a permis d'établir des liens tout en produisant un certain nombre de résultats.

1.1 – Retour sur le questionnaire

La réalisation et la distribution du questionnaire ont eu lieu durant le mois de mars. Après plusieurs versions de questionnaire (voir questionnaire en Annexe), j'ai opté pour un questionnaire court, composé de neuf questions (l'adresse, la nationalité, l'âge, le sexe...), d'une page intégrant une représentation cartographique sur laquelle il était demandé :

Sur cette carte représentant le Bois Perrier, faites une croix rouge pour indiquer le lieu de votre habitation. D'une autre couleur, faites une ou plusieurs croix pour indiquer le ou les lieux dans le(s)quel(s) vous passez du temps, seul(e) ou entre ami(e)s (le centre socioculturel, le parc de votre square, la gare, devant Dia, dans tel square, etc...).



Si vous ne fréquentez aucun lieu au Bois Perrier, qu'elles en sont les raisons :

J'ai pris rendez-vous le 16 mars avec la principale de l'établissement, afin de lui expliquer ma démarche et lui présenter le questionnaire. Elle accepta ma demande tout en me requérant quelques précisions (quelles classes étaient visées, la date à laquelle je devais les distribuer...), dispensant quelques conseils, notamment le fait de préciser la question concernant le pays d'origine en rajoutant « pays d'origine des parents », de rajouter des repères sur la carte (qui correspondent aux points blancs) car elle craignait que les élèves n'arrivent pas à s'orienter, et, enfin, en me demandant de rédiger une lettre d'explication pour les parents d'élève, les élèves et les professeurs (voir lettre en Annexe) « avec des mots simples stipulant que ce n'est pas obligatoire, car beaucoup de parents d'élèves ne parlent pas forcément correctement le français », car j'aborde des éléments délicats en posant des questions sur la nationalité » pour la reprendre. Après avoir rédigé la lettre et effectué les changements sur le questionnaire, je me suis rendu une nouvelle fois au collège la semaine d'après pour que la principale me mette en contact avec des enseignants. Pendant la récré, je suis donc allé en salle des professeurs où j'ai été mis en contact avec mon ancienne professeure de mathématique avec qui on se mit d'accord sur les moments de ma venue, le 30 mars.

J'ai distribué le questionnaire à deux classes de quatrième et deux de troisième, afin de toucher la population la plus âgée, celle qui est la plus présente dans les espaces du quartier. Une classe de troisième et de quatrième le matin, la même chose l'après-midi. Le questionnaire n'était destiné qu'aux élèves, garçons et filles, résidant majoritairement aux Marnaudes/Bois Perrier, puisque le collège accueille aussi des enfants provenant d'autres zones d'habitation. Dans les quatre classes, plus de la moitié des élèves, souvent les trois quarts, résidaient aux Marnaudes. Je n'ai relevé qu'un refus d'un jeune adolescent qui, bras croisés sur la table, m'a simplement informé qu'il ne souhaitait pas y répondre. J'ai aussi eu le cas de deux garçons résidant dans les zones pavillonnaires avoisinantes qui ont voulu répondre car ils fréquentent souvent le quartier se sentant membres de la cité (« j'y suis tout le temps, plus que chez moi (sourire) »).

J'ai finalement obtenu 67 questionnaires, dont 33 réponses chez les quatrièmes (20 garçons, et 13 filles) et 34 réponses pour les troisièmes (16 filles et 18 garçons). Il est à noter qu'il n'y a pas eu de problème d'orientation sur la carte comme me le suggérait la principale. Hormis une adolescente, je n'ai pas eu à aider les élèves ce qui peut témoigner d'une certaine capacité d'orientation du fait de la connaissance spatiale des lieux depuis leur enfance. Les effectifs sont âgés de 13 à 16 ans. Ils résident au Bois Perrier depuis plus de onze ans en moyenne, représentant une bonne partie de leur enfance et adolescence, ce qui impressionna l'enseignante quand elle parcourut les premières réponses.

La composition ethnique des interrogés recoupe celle du quartier décrite en introduction. En effet, 31 % d'adolescentes et d'adolescents déclarent être originaires du Maghreb (dont 14 % provenant d'Algérie, environ 9 % du Maroc et de Tunisie dont témoigne les quelques « Algérie en force » rajoutés sur le questionnaire), 27 % sont originaires d'Afrique Subsaharienne (dont 7,5 % du Congo, 6 % de Côte d'Ivoire et du Sénégal, 5 % du Mali, le reste provenant du Gabon et du Cameroun), 19 % d'adolescentes et d'adolescents se déclarent français (dont près de la moitié en précisant Martinique ou Guadeloupe), 12 % proviennent d'Asie (dont 6 % du Sri Lanka et de Chine) puis, enfin, 9 % déclarant provenir d'Europe (Espagne, Italie, Portugal et Turquie en ordre d'importance), sans oublier une adolescente franco-brésilienne. Cette dimension ethnique n'est pas à négliger puisque, d'une part, on peut observer des différences en ce qui concerne les espaces fréquentés entre les jeunes d'origine différente mais aussi, d'autre part, les regroupements féminins dans l'espace incorporent une dimension ethnique qui semble être plus importante que celle des garçons. En effet, par exemple, les adolescents et les adolescentes provenant de Chine fréquentent le moins le quartier. Ils ont noté en moyenne trois lieux dont la gare et le centre commercial Rosny 2 sont des constantes. Néanmoins, on peut observer des changements à travers l'arrivée d'une importante population d'origine Chinoise ces dernières années dont les enfants sont très présents dans les squares. Ce sont les adolescents originaires du Maghreb et d'Afrique Subsaharienne, qui fréquentent le plus de lieux avec en moyenne six lieux chacun, soit le double de ceux fréquentés par les adolescentes et adolescents chinois.

Les garçons marquent en moyenne six lieux (avec un maximum de 14 lieux marqués) dont figurent quasi-automatiquement le City, Rosny 2 ainsi que d'autres espaces dans des squares du quartier. Les filles, quant à elles, notent cinq lieux en moyenne (avec un maximum de neuf lieux notés) parmi lesquels figurent quelques fois le City, mais surtout les commerces (Rosny 2, Lidl et Dia). Nous pouvons mentionner deux réponses d'adolescentes n'indiquant aucun lieu, dont les raisons sont explicitées ainsi : « je n'aime pas les gens du quartier » et « je n'aime pas le quartier ». Néanmoins, les deux moyennes sont très proches. La différence des espaces occupés par les adolescents et les adolescentes se joue à travers la nature des lieux fréquentés. Quand ces dernières occupent d'autres espaces dans le quartier, ils sont souvent très proches de leurs immeubles d'habitation alors que les lieux sont plus espacés sur la carte en ce qui concerne les réponses des adolescents. Il est à noter aussi l'importance du City dans les réponses des adolescentes qui apparaît dans 41 % des questionnaires, et le centre socioculturel mentionné dans 34 % des cas pour les filles, contre respectivement 80 % et 44 % pour les garçons. La présence du City dans moins de la moitié des questionnaires est à mettre en rapport avec les observations de ce dernier qui témoignent d'une présence féminine extrêmement faible.

Ce décalage peut être à voir dans les perceptions qui peuvent différer en ce qui concerne l'occupation de l'espace. Certaines adolescentes peuvent avoir le sentiment de fréquenter le City alors que beaucoup ne font que passer devant ou alors le fréquentent avec le collègue lors de cours d'EPS (Education physique et sportive), ou elles sont présentes à des moments qui échappent à l'observation. Néanmoins, il est vrai que le mercredi, certaines filles sont présentes sur le City, s'amuse au foot avec des plus jeunes, gardent leurs petits frères ou petites sœurs ou écoutent de la musique avec des garçons de leur classe d'âge. Enfin, ce sont les filles originaires d'Afrique Subsaharienne qui citent le plus d'espaces quand la différence est beaucoup moins marquée chez les garçons, sauf pour les jeunes originaires du Sri Lanka et de Chine qui fréquentent beaucoup moins d'espaces et dont les raisons invoquées sont des « raisons familiales », une pratique poussée des jeux vidéo ou encore des affinités peu développées avec le reste des jeunes. De ce fait, on peut supposer que les filles sont caractérisées par une certaine présence dans le quartier, différente de celle des garçons.

Lors de la distribution à la dernière classe de troisième, une jeune fille, Sofia me questionna : « tu peux faire perdre du temps ? Je n'aime pas les maths ! », « Ah, je ne peux pas, mais si tu as une question, je peux y répondre ». Il s'en est suivi une série d'interrogations : « c'est quoi la sociologie ? », « C'est quoi les débouchés ? », « Est-ce que c'est pour tout le collège le questionnaire ? », « C'est quoi ton nom ? », « C'est quoi un mémoire ? », « Est-ce que ça va changer les parcs dans la cité ? », « Est-ce que t'étais dans ce collège ? »... L'enseignante, qui n'était pas dupe quant à la finalité de ces questions, conseillait aux élèves de me parler lorsqu'ils me verraient dans le quartier, ce que j'appuyais fortement. Peu de temps après, cette même Sofia est venue me parler avec ses amies, en me remerciant d'avoir « fait perdre du temps pour le cours ». Nous avons rapidement reparlé du questionnaire tout en évoquant le mémoire. Dès lors, cela a permis de poursuivre la conversation et d'entrer plus en contact avec ces adolescentes pour en apprendre davantage sur les pratiques de ces dernières.

Sexe (entourez) : Masculin Féminin

Age : 13 ans

Classe : 4 ième

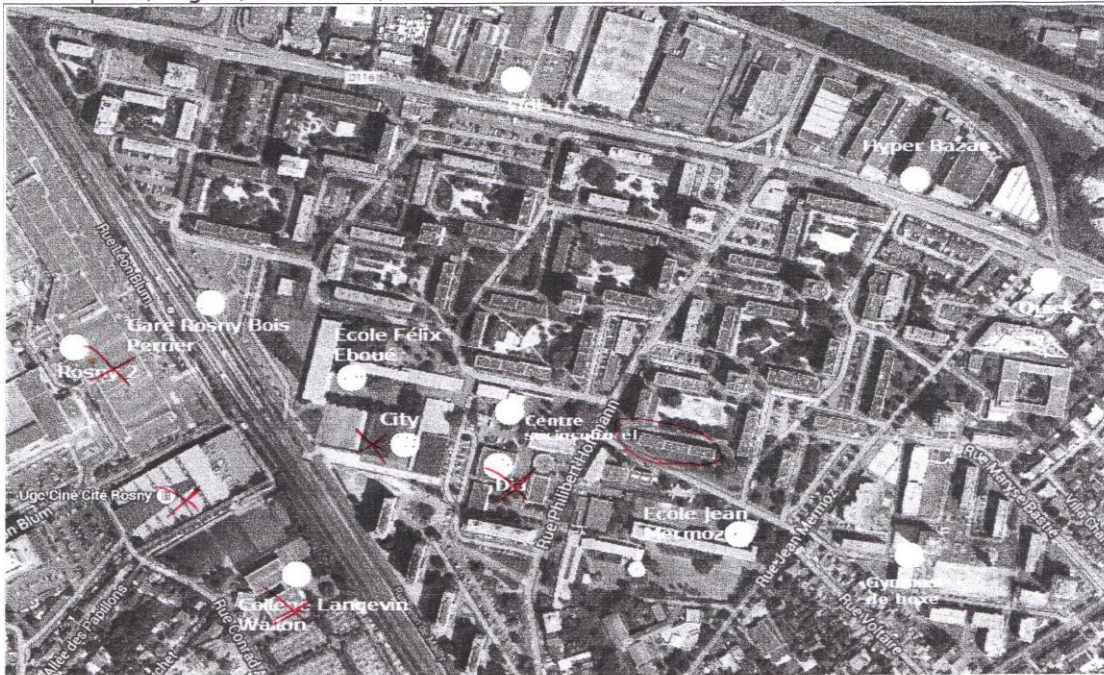
Adresse : x allée Dominique Arago (93 001)

Nationalité(s) : Française

Pays d'origine (Pays d'origine du/des parent(s)) : Congo

Depuis combien de temps résidez-vous au Bois Perrier ? Depuis 13 longues années

Sur cette carte représentant le Bois Perrier, faites une croix rouge pour indiquer le lieu de votre habitation. D'une autre couleur, faites une ou plusieurs croix pour indiquer le ou les lieux dans le(s)quel(s) vous passez du temps, seul(e) ou entre ami(e)s (le centre socioculturel, le parc de votre square, la gare, devant Dia, dans le hall de tel immeuble etc...).



Si vous ne fréquentez aucun lieu au Bois Perrier, qu'elles en sont les raisons :

1.2 – Des différences générationnelles et ethniques

Lors de quelques discussions informelles avec Sofia, benjamine d'une famille de quatre filles et un garçon et résidant dans la partie de la cité appelée les « Dominos », elle m'informera que ses grandes sœurs ne « traînent » plus dans la cité depuis que certaines d'entre elles ont eu leur baccalauréat. De plus, elle ne subit pas de contrôle important de la part de son grand frère, très intégré à la cité. Cela peut s'expliquer, entre autres, par deux épisodes dramatiques qui semblent avoir marqués les esprits et l'histoire du quartier. Elle semble en être très consciente en me les mentionnant comme une sorte de légitimation de sa présence.

===== **ENCADRE N° 4** =====
Un contexte chargé

- « **Rosny-sous-Bois rend hommage à Rahma et aux femmes battues** »⁹⁴

« Un MAGNOLIA GRANDIFLORA trône depuis samedi soir à l'entrée du quartier du Bois-Perrier, à Rosny-sous-Bois. Devant cet arbre qui donnera de grandes fleurs blanches, symboles de paix et d'espoir, la petite plaque inaugurée en présence d'une centaine de personnes explique simplement qu'il a été planté « en hommage aux femmes victimes de violences ». Les amies de Rahma, jeune maman de la ville assassinée par son mari, sous les yeux de leurs enfants, espèrent qu'il permettra aussi « d'éveiller les consciences ». « Avant qu'elle parte, on lui avait promis qu'on ne l'oublierait jamais », racontent Marie, Arlette et Hafida, qui ont évoqué avec beaucoup d'émotion et de pudeur leur amie, à laquelle elles avaient déjà dédié il y a un an une « manifestation de colère ». A deux pas de l'institut de beauté de la cité du Bois Perrier où travaillait Rahma, elles ont également remercié chaleureusement le Maire de Rosny qui leurs a offert l'arbre et la plaque. »

- « **On lui avait dit de ne plus revenir** »⁹⁵

« Suite au passage à tabac dont a été victime Haroun, 19 ans, le samedi 2 avril à la gare de Noisy-le-Sec, je me suis rendu vendredi au Bois-Perrier, la cité de Rosny-sous-Bois dont sont originaires les jeunes agresseurs. Trois avis se dégagent sur les faits. Selon Lydia, une jeune fille habitant la cité, Aby, la petite copine de Haroun, aurait déménagé du Bois-Perrier dans la précipitation : « *c'était trop dangereux pour elle et sa famille de rester. Ça n'a pas fait plaisir à certains qu'elle donne les noms des agresseurs. C'est très dur pour elle en ce moment* », dit Jocelyne. Les adolescents qui ont gravement blessé Haroun seraient interdits de séjour, non seulement au Bois-Perrier mais également dans l'ensemble de la Seine-Saint-Denis.

94 Sevrin M.-C., « *Rosny-sous-Bois rend hommage à Rahma et aux femmes battues* », Le Parisien [En ligne], 06/05/2006.

95 Kong P., « *Agression à la gare de Noisy-le-Sec : "On lui avait dit de ne plus revenir"* », Bondy Blog [En ligne], 11/04/2011.

Le drame qui a failli coûter la vie à Haroun ne serait pas qu'une affaire de territoire interdit à ceux qui y seraient perçus comme des « étrangers ». En réalité, il apparaît que c'est la conjonction de deux problématiques de territoires, l'une géographique, l'autre sentimentale, qui serait la cause du coup de sang de ces adolescents âgés de 13, 14 ou 15 ans. Haroun, qui habite Sartrouville, dans le Val-d'Oise, n'avait pas à « sortir » avec une fille du Bois-Perrier (93) ... Des collégiens sortent des cours, sacs au dos. J'engage la conversation avec Ibrahim et Lucien 13 ans, et Amadou, 14 ans. Tous trois disent connaître très bien les agresseurs de Haroun. Amadou : « *après tous les blazes (noms) qu'elle a lancés, elle a bien fait de partir. Si on l'aurait croisée, elle se serait prise une grosse paire de gifles !* ». Ces adolescents donnent leur version des faits : « *ça faisait quelque temps qu'ont le (Haroun) voyait roder autour de la cité (apparemment depuis plus de six mois). On savait qu'il sortait avec Aby. Donc on lui a dit de ne plus revenir, mais il n'a pas voulu nous écouter* », rapporte Lucien. Djibril, 16 ans, qui s'est joint à ses trois camarades, précise : « *la dernière fois qu'il est venu, dès qu'il nous a aperçus, il s'est mis à courir !* » Rires des quatre ados. Amadou donne des explications sur le sms qui aurait déclenché la colère : « *en fait, c'est le grand frère d'une amie à Aby qui avait pris le portable de sa petite sœur. Et là, il a lu un texto bizarre (de nature intime entre Aby et Haroun, qui aurait été envoyé sur le portable de l'amie d'Aby, visiblement dans la confiance des liens entre les deux amoureux) qui lui a pas plu. C'est à partir de là qu'il (le grand frère) s'est énervé. Il a ensuite lu un autre texto qui disait que le mec était à la gare de Noisy-le-Sec. Donc c'est parti en vrille ensuite.* » Amadou, Lucien, Ibrahim et Djibril ne semblent nourrir aucun regret pour ce qui est arrivé à la victime : « *non mais attends, on lui avait dit de ne plus revenir ici, il le savait. Sinon ça allait mal se passer. Personnellement, ils (les agresseurs) sont bêtes d'avoir fait ça devant les caméras* », déclare Amadou.

=====

« Mes sœurs, elles m'ont racontée pour la dame qui est morte. Maintenant y'a le square en bas des « Dominos » qui porte son nom et puis j'étais en sixième je crois quand y'a eu l'histoire avec le garçon de Sartrouville là. Les flics étaient venus chercher Adama au collège je me rappelle. C'est passé sur Itélé, TF1, BFMTV, partout à la cité ici après y'avait des hélicoptères et tout, tu t'en rappelles ? (Moi : ouais, je m'en rappelle bien). Ma mère, mes sœurs et tout elles se sont dits c'est nimp' [n'importe quoi], si Sofia veut rester à la cité bah elle peut traîner à la cité avec ses copines ce n'est pas grave ». Nous avons vu que la dimension générationnelle est à prendre en considération dans les usages masculins de l'espace. L'âge est aussi une donnée essentielle en ce qui concerne les pratiques féminines de l'espace. En effet, l'enfance ainsi que la période du collège et le début du lycée représentent les périodes durant lesquelles l'établissement dans le quartier est le plus développé. A partir d'un certain âge, vers 17-18 ans, les filles n'occupent quasiment plus le quartier, mais sont plutôt caractérisées par une présence furtive. Vers leur majorité, les filles sont plus mobiles et quittent plus souvent le quartier. Leurs présences à cet âge sont souvent liées à l'usage du centre socioculturel ou aux pratiques commerciales.

De plus, les relations entre frères et sœurs, comme en témoigne l'épisode cité précédemment dans l'article du Bondy Blog, entrent en compte dans les sorties adolescentes, faisant souvent recourir au terme de violence que symbolise le grand frère de Marieme, actrice principale du film « *Bande de filles* »⁹⁶. J. Coutras, dans son article « *Violences urbaines et restauration de l'identité spatiale masculine* »⁹⁷, relate que le quartier populaire réunit, pour les hommes, identités spatiale, sociale et culturelle. De ce fait, ils font du quartier un territoire, mais plus précisément, un territoire de domination dans l'optique de « dominer l'autre pour ne pas être dominé » (p. 302). L'investissement intensif de l'espace du quartier par les hommes est perçu comme une manière de manifester un droit à la ville et dont la violence envers une autre population, les femmes, en est une manifestation. Dès lors, la masculinité et la virilité sont entrées au cœur de ce processus de territorialisation en mobilisant ce que les garçons possèdent : leurs corps, par l'usage de la force, qui comme on l'a vu s'apprend par les pratiques dans et par l'espace permettant le développement d'une « culture de la virilité » (p. 307). Cette dernière peut être pesante au point d'imprégner les adolescentes présentes dans l'espace du quartier. Cela peut se traduire par les regroupements des adolescentes sous forme de bandes. Dans ses travaux de recherche, S. Rubi a observé un certain nombre de lieux sur lesquelles les filles « opèrent une appropriation territoriale » qui passent de certains lieux scolaires (toilettes, lieux interstitiels...) à des endroits précis dans les quartiers (halls d'immeubles, coins de rues et recoins de squares...)⁹⁸, durant l'adolescence (puisque ses enquêtées ne sont que des adolescentes). Dès lors, le critère de l'âge est à prendre en compte puisqu'il semble y avoir une évolution graduelle de l'occupation spatiale, allant d'une présence dans l'espace du quartier, similaire à celle des garçons, jusqu'au développement d'une mobilité à des âges plus élevés.

De plus, si nous avons évoqué les grands frères, l'influence des grandes sœurs en ce qui concerne l'occupation de l'espace n'est pas à négliger. Néanmoins, les grandes sœurs ne peuvent influencer que les pratiques de leurs sœurs et non celles des frères. Dans l'exemple de Daouda et sa petite sœur énoncé en partie liminaire de l'introduction, c'est la grande sœur de Daouda qui s'est occupée de Maryama en lui confiant des tâches la confinant dans l'enceinte du quartier ou en lui interdisant d'aller rendre visite à ses cousines de La Courneuve, ce qui limitaient ses déplacements. Amadou et Daouda, les deux grands frères de Maryama ne sont pas intervenus par peur aussi d'une action tempétueuse d'Amadou comme me l'avait relaté Daouda : « Non, mais si c'est Amadou qui règle ça, laisse tomber... Même lui il ne veut pas que ça finisse comme avec le mec de Sartrouville, alors c'est ma sœur qui va s'en occuper ». Il en est de même en ce qui concerne Sofia comme elle me le dira : « non, mon frère il me dit rien du tout rien de rien, enfin... Vite fait il me dit « reste pas trop à Ed » parce que y'a les « grands », la drogue et tout ça mais c'est surtout mes sœurs qui sont graves chiantes ouais ! Toujours en train de me dire, fait ci, fait ça, va acheter ça, va à Rosny 2, na na ni na na ». Ce qui fait que les adolescentes dans le quartier sont plus mobiles que les garçons, ancrés dans certains espaces.

96 Sciamma C., « *Bande de filles* », drame, 112 minutes, couleur, 2014.

97 Coutras J., « *Violences urbaines et restauration de l'identité spatiale masculine* », Espace, Populations, sociétés, n° 3, 2002.

98 Rubi S., « *Des filles dans les bandes aux bandes de filles* », Chapitre 9 in Mohammed M., Mucchielli, L., « *Les bandes de jeunes. Des blousons noirs à nos jours* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2007.

En plus de l'âge, une dimension ethnique est à prendre en compte, car elle semble être un critère de regroupement et d'affinité des groupes de filles. La population féminine peut connaître des phénomènes de bandes⁹⁹, avec des phénomènes marqués par la violence. Là encore, le film « *Bande de filles* » peut être une illustration de cette double dimension. Néanmoins, même si on peut observer des formes embryonnaires de bandes de filles sur notre terrain, nous n'avons pas pu nous pencher sur ces dernières. Il existe toutefois des regroupements de filles dans l'espace qui sont plutôt de l'ordre du groupe de pair et du groupe d'amies. Ces regroupements sont souvent composés de filles de même origine ethnique comme me le dira Farah, une amie de Sofia présente sur le banc qu'elles occupent quasi-quotidiennement aux « Dominos » : « bah, c'est les renois [noires] avec les renois, et les rebeux [arabes] avec les rebeux quoi. Entre mecs ce n'est pas trop trop comme ça, encore même si y'a beaucoup de renois ici. Mais dans les groupes de filles c'est séparé de ouf [fou] (Moi : comment ça se fait ?) Je ne sais pas, on ne s'aime pas. Les renois elles ont leur délire, elles sont trop bruyantes et elles, elles aiment trop les garçons (rire). Je ne sais pas entre rebeux, je ne sais pas c'est mieux les parents se connaissent, on vient des fois du même pays, on peut parler arabe voilà, on fait le ramadan, on peut parler de truc comme ça. Les renois elles, elles dansent leur zougoulou là, coupé-décalé (une danse africaine), elles doivent parler de tissage (rire) », Sofia reprenant : « mais les meufs renoies elles se la pètent trop, elles regardent mal, elles « tchip » (geste de mépris qui consiste en un bruitage avec la bouche) mais elles traînent beaucoup dehors. Mais c'est aussi parce que aux « Dominos » y'a plus d'arabes, dans les squares là-bas (faisant signe de la main du côté du reste de la cité) y'a plus de renois, donc voilà chacun traîne ensemble, on se partage la cité un peu ». La couleur de peau ou l'origine, auxquelles on peut adjoindre la religion, peuvent constituer un critère de regroupement : « après on peut traîner avec des renois au calme, si on les croise dans la cité. On se dit bonjour, on parle tranquille comme au collègue hein. Mais c'est sûr que je préfère traîner avec des rebeux, c'est la mif [famille]. Mais y'a des renoies gentilles hein, on n'est pas raciste même si t'façon les tismé [métisses], c'est la même ! (rire) C'est pire même elles, les pires *putes* du monde ». Il est intéressant de noter le système de classement des filles, entre « filles biens », filles qui ne couchent pas, et « *putes* », filles ayant des relations sexuelles avec plusieurs partenaires différents¹⁰⁰.

Le corps est en quelque sorte encore à l'honneur en ce qu'il constitue une catégorie de classement. De plus, ce système de classification est le même que celui des hommes. Ces catégories avaient déjà été analysées par W. F. Whyte à partir des catégories des jeunes italiens du coin de rue du North End, qui classaient les filles entre les « filles biens » et « baiseuses » parmi lesquelles figurent les filles « fidèles », filles « faciles » et les prostituées auxquelles correspondent à chacune des catégories, des codes de comportement spécifiques¹⁰¹. W. F. Whyte précise que l'appartenance sociale jouait dans ces catégorisations ainsi que l'appartenance ethnique (le fait d'être italienne ou non). Par ailleurs, les activités et les pratiques de l'espace déterminent ces classifications. Quand Sofia me dit que les « renois » apprécient fortement les garçons, c'est parce que leurs pratiques consistent à fréquenter les espaces du quartier où il y a des adolescents. Dès lors, pratique de l'espace et rencontre des sexes coïncident dans la formation des identités et réputations.

99 *Ibid.*

100 Le simple fait de parler à plusieurs garçons peut suffire à être catégorisé en tant que « pute ».

101 Whyte W. F., « *Le code sexuel d'un slum* », Genre, sexualité & société [En ligne], 7, Printemps 2012.

Somme toute, les groupes de filles adolescentes sont souvent formés de filles de même origine ethnique, avec des groupes de filles provenant exclusivement des pays arabes et d'autres groupes provenant d'Afrique Subsaharienne ou des Antilles. Les groupes ethniquement mixtes sont assez rares, du moins durant l'adolescence. Dès lors, que font les filles dans les espaces qu'elles occupent ? Si durant l'enfance, les pratiques entre garçons et filles sont, peu ou prou, les mêmes, l'adolescence marque la période de l'homogénéité sexuée des groupes à l'intérieur desquels les filles ont leurs pratiques propres comme en témoigne le cas de Ouafa, Sofia et ses amies.

2 – De l'enfance à l'adolescence : les filles dans la cité

La marche commentée réalisée avec Ouafa, 21 ans, d'origine marocaine, troisième d'une fratrie de quatre filles, permet de nous renseigner sur les pratiques concrètes d'une fille du quartier du Bois Perrier. De plus, les adolescentes sont aussi caractérisées par une certaine territorialisation dans certains lieux comme peut le représenter le banc des « Dominos » occupé par Sofia et ses deux amies. A partir de ces deux exemples, nous tenterons d'approfondir ce qui caractérise les pratiques spatiales adolescentes.

2.1 – Des garçons et des jeux

Comme nous l'avions noté précédemment, enfants garçons et filles pratiquent la cité d'une manière quasi-identique. Les groupes d'enfants sont très souvent mixtes. Ce mélange cesse lorsqu'ils arrêtent de rester dans leurs squares ou les squares environnants et décident d'en sortir, souvent pour aller au City. Les filles s'y font très rares durant l'enfance hormis la petite sœur de tel ou tel adolescent chargé de veiller sur elle. L'appartenance à une classe de sexe ne compte pas à ces âges sauf si l'on tient compte des restrictions parentales qui peuvent empêcher toutes sorties dans l'enceinte du quartier. Les premiers usages de l'espace de Ouafa se font dans son square d'habitation, la cité orange, qui jouant d'abord avec ses sœurs a par la suite rencontré d'autres enfants, principalement des garçons, plus nombreux :

« Non je ne restais pas trop avec mes sœurs, elles ne sortaient pas dans la cité, je restais plus avec les garçons. C'était vraiment quand j'étais toute petite, on jouait à la poupée quoi et dès que j'ai eu l'âge de 7-8 ans en fait je suis allée dans le square vers cet âge-là avec mes sœurs et j'ai vu un groupe de garçons donc Yoann, Hakan, Jayson et tout et ils jouaient au foot dans un petit carré, comme une piscine vide et ils jouaient dedans avec une balle de tennis et moi un jour je les regardais, je me suis assise et Jayson m'a dit « tu veux jouer avec nous ? » Après j'ai dit oui et c'est comme ça que j'ai connu les garçons. Y'avait pas de cage dans le petit carré. Ils mettaient des cailloux ou des baskets pour faire les cages et en fait on essayait de marquer avec la balle de tennis. Et on en a perdu plein des balles de tennis. Elles tombaient dans les égouts alors un jour je suis partie la chercher, un « grand » a ouvert les égouts et on m'a descendue dedans pour prendre la balle, et après ils n'ont pas réussi à me remonter (rire). »

A partir de cet âge, commence une fréquentation intensive de l'espace qui débutait dès 9 heures du matin. Cantonnée à son square d'habitation, elle utilisait pratiquement l'ensemble des parties communes (hall, cave, parc...) par une multitude de pratiques ludiques de sociabilité :

« Alors on est devant là où j'habitais avant, de ma naissance jusqu'à l'année dernière (20 ans), donc là ici c'est les premières sorties dans mon square quand j'étais enfant, on faisait du roller sur cette pente, du skate, on descendait la pente. Je crois on avait 8 ans (Moi : qui ça « on » ?) Euh, avec ceux qui habitaient dans ce square, Jayson, Yoann, des copains à moi, des garçons, on faisait du skate du roller sur cette pente, ils avaient le même âge que moi. Y'en avait cinq, six, Y'avait Ahmet, Yurgucan, Hakan voilà. Je me souviens quand on allait dans le square, on allait dans la cabane, on jouait au carte yougiho (un manga japonais), on rentrait dans la cabane, on jouait au pog, aux cartes pokémon, on faisait des batailles de sable dans le sable, on faisait tu sais les... Comment ça s'appelle, on creusait des trous dans le sable pour se cacher, on jouait à la guerre et tout. Et qu'est-ce que je voulais dire ? Ah ouais, on montait sur le toboggan, on sautait du haut du toboggan, on aimait monter à l'envers aussi (rire), on descendait sur le ventre, on jouait à « un deux trois soleil » dans le parc, et euh on jouait à la balle de tennis au foot avec une balle de tennis avec deux « grands » du square comme on n'avait pas le droit de jouer avec une balle en cuir parce que le gardien il voulait pas. Il avait peur que ça casse les vitres, des choses comme ça et donc pendant quatre-cinq ans on a joué qu'avec des balles de tennis.

[...] On rentrait dans le parc alors que c'était fermé, on enjambait les barrières et on allait jouer, se poser sur les bancs. On faisait des « chats » à vélo mais on tombait souvent. J'avais l'habitude de sortir de chez moi vers 9 h 00, 10 h 00, je sonnais chez un peu tout le monde, je faisais l'ordre des immeubles, Ahmet, Yoann, Yugurcan, Jayson, Hakan... Un par un et je me souviens quand je sonnais chez Jayson y'avait toujours sa mère qui me disait « C'est qui ? » en criant et après je disais « c'est Ouafa », après elle me disait : « tu ne dis pas bonjour ? » (Rire prolongé) et après je disais « si j'ai dit bonjour », mais comme je parlais doucement elle m'entendait pas et soit elle me disait « Jayson il n'est pas là ! » ou « il arrive ! » (Sur un ton énervé) et après Jayson il arrivait sur le balcon, il disait « j'arrive » et il descendait direct' [directement] et après on jouait dehors et tous les midis y'avait sa mère qui criait par la fenêtre « Jayson, tu rentres ! » pour manger (rire) et voilà toutes nos journées c'étaient ça, on passait nos journées ensemble, on jouait au foot. A part le foot on faisait rien de spécial, on rigolait, on s'essayait sur le banc, on faisait des « caches-caches », on se cachait dans les caves et après il nous engueulait le gardien.

Une fois je me souviens ils ont fait la fête des voisins et ils (les habitants du square) s'étaient cachés dans une cave pour la faire pour pas qu'on soit là, pour manger et nous on les avait cherchés toute l'après-midi parce que y'avait à manger, on voulait manger gratos (rire) et on les a trouvés dans la cave, ils avaient mis que des trucs au porc, des chips et tout et quand on était arrivé y'avait pratiquement plus rien.

Mais ils nous aimaient pas, on s'amusait à sonner chez les gens, chez les noms de famille un peu bizarres, on faisait des blagues. Je me rappelle une fois Hakan il a jeté un caillou sur les dents d'un « grand » et il saignait et il l'a coursé partout dans le square et depuis on l'appelait « pression » (rire) parce qu'il avait la pression [synonyme de peur] dès qu'il le voyait après.

Quand il neigeait on faisait des batailles de neige et on aimait bien en jeter sur la vitre du gardien. Hakan avait une petite copine aussi et on le charriait et quand il neigeait, on avait fait plein de boules de neige en forme de cœur et on les mettait dans son balcon comme il habitait au rez-de-chaussée (rire).

A Halloween aussi on allait avec tous les garçons et on sonnait dans tous les appartements du square, on prenait un grand sac, on toquait, on ramassait plein de bonbons, et on se les distribuait et je me souviens une fois, un groupe de jeunes, des rastas un peu, ils avaient fumé un peu, ils nous ont dit « attendez, on arrive » et on est parti en courant parce qu'on avait eu peur. Sinon... On allait chez Yoann aussi, on jouait avec sa console la Sega ou la Play 1 à l'époque. On aimait bien aller chez lui parce qu'il avait les toutes dernières consoles. Des fois je regardais en dessous de son lit y'avait plein de CD. Son petit frère Yvann, il avait la Game boy et une fois il a dit « qui veut la Game boy ? » Et j'ai dit « moi » et il me l'a donnée, et le lendemain il m'a dit « ouais, j'ai changé d'avis » et je lui ai dit que je l'avais perdue pour pas lui rendre (rire) et euh voilà quoi. »

On peut dénoter les contacts précoces avec les « grands », dont Ouafa a eu affaire en restant avec ce groupe d'amis. Progressivement, les pratiques s'étendent à d'autres parties de la cité, tout d'abord les squares limitrophes comme la « cité blanche », le square de la « barrière », mais aussi d'autres espaces un peu plus éloignés comme le centre commercial du quartier et un parking... Les parkings représentent des espaces négligés, pensés comme des non-lieux ou comme des « impensés de l'urbanisme », pour reprendre D. Lefrançois, mais dans lesquels les usages sont en réalité multiples et riches d'enjeux¹⁰². Cette sortie de l'espace du square d'habitation correspond à l'entrée dans l'adolescence.

102 Lefrançois D., « Le parking dans les grands ensembles », op. cit.

2.2 – L'entrée dans l'adolescence, la sortie de la cité

Contrairement aux déplacements limités liés à l'enfance, la période de l'adolescence se caractérise par la multiplicité des lieux fréquentés, ce qui signifie pour Ouafa une pratique plus importante du football dans les différents squares du quartier. Par ailleurs, des pratiques, qui ont trait à la culture de rue, peuvent apparaître, Ouafa n'intégrera pas forcément ces pratiques, mais les subira en tant que fille (au travers d'insultes et de disputes qui la blesseront). En outre, cette sortie du square correspond aux premières rencontres avec la Police dont Ouafa n'a pas échappées, même si le contact policier est différent concernant les garçons et les filles. Et enfin, les premiers actes de petites délinquances, observés par Ouafa, débiteront avec l'entrée dans l'adolescence.

« Quand on était jeune, on restait que dans notre square, puis en grandissant on est sorti du square, on est allé dans le square où y'a la « barrière » et sur le parking à côté aussi. Y'avait un parking et quand c'était le 14 juillet, on achetait des pétards dans l'Hyper Bazar (magasin vendant une large gamme de produits qui vont des meubles à des vêtements en passant par des jouets ou des ustensiles de cuisine, d'où le nom Bazar...) mais je crois que c'était interdit dans le 93, mais on en achetait quand même des gros pétards, des fumigènes, tout ce qui existait et on les éclatait dans le square, dans le parking, dans les égouts, une fois même Hakan il brûlait un truc, un bout de plastique et c'est tombé sur ma jambe et ça m'avait brûlé le mollet alors je l'ai insulté. Une fois y'a la Police qui est arrivée et on jouait avec les garçons et ils entendaient les pétards et ils sont venus et nous on avait trop peur, j'avais caché mes pétards dans mes chaussettes mais je savais qu'ils allaient pas me contrôler parce que j'étais une fille et donc ils ont contrôlé que les garçons et ils ont trouvé les pétards dans le pantalon à Yoann ils l'ont engueulé, on avait 13 ans par-là ils ont dit que c'était interdit et qu'ils reviendraient et qu'ils allaient faire plusieurs rondes mais on a continué.

On allait à côté d'Ed aussi, on jouait au vélo et Lé, un ami, collectionnait les bouchons de pneus et y'avait des voitures et des vélos qui avaient de beaux bouchons donc pour Lé, il nous a cheb' [diminutif de « chébran », verlan de « brancher » c'est-à-dire motiver à faire quelque chose], on allait dans les caves et moi comme c'était une tour privée, on allait dans ma cave y'avait plein de vélos et j'ouvrais la porte aux garçons et on prenait tous les bouchons des pneus multicolores et on prenait les selles des vélos parce que y'avait des selles en silicone, nous on avait des vieilles selles ça faisait mal aux fesses là. Et des fois on restait devant Ed et une fois je me rappelle Jayson faisait du vélo et j'avais mes rollers et je me tenais à sa selle, et une fois mon père est passé, il m'a vue et quand je suis rentrée, il m'a insultée parce que je tenais la selle, mais il croyait que je tenais les fesses à Jayson donc il m'a insultée (rire), il a dit tu joues avec les garçons, il m'a pas dit directement ça, il l'a dit à ma mère et ma mère m'a dit et tout « pourquoi tu tenais les fesses aux garçons ? » Alors que je tenais que la selle, et donc ma mère m'a crue. Elle m'a dit « ouais, fait attention ton père va là-bas des fois » mais après j'ai arrêté de traîner là-bas.

On restait surtout dans le square où y'a la « barrière » comme c'est à côté et donc après on jouait avec des balles en cuir, parce qu'on en avait marre de jouer avec des balles de tennis et les habitants et tout toujours en train de nous dire des trucs, ils ont coupé les arbres et tout enfin ils ont tout fait pour nous dégager donc on est parti du square. On jouait contre le mur et on restait dans le parc du square quoi, « tennis-ballon », des trucs comme ça et y'avait toujours un monsieur, le père à... J'ai oublié comment il s'appelle... Le « père de Chris », il nous engueulait à chaque fois parce qu'on salissait le mur mais on continuait, on disait « oui » et dès qu'il partait on recommençait et euh je me souviens un jour, il a essayé de me serrer la main et il m'a cassée la main tellement il m'a serrée fort la main. Je me rappelle une fois j'ai frappé Chris parce que j'étais en train de jongler et j'essayais de faire le plus de jongles possibles et j'avais dépassé cent et il a mis son pied et ensuite il est parti. Je l'ai suivi en courant et je lui ai mis une balayette (rire) et il est rentré en pleurant chez lui.

Sinon une fois, on faisait des matchs entre cité, entre les squares. Une fois j'avais perché la balle d'un groupe d'une cité, et ils m'ont pris ma balle et ils ont commencé à courir. Ils courraient partout et je les ai coursés, mais ils étaient trop nombreux, ils sont partis partout dans la cité donc après j'ai demandé à Maxime parce qu'il habitait dans leur immeuble et il m'a dit que c'était eux qui avaient ma balle et du coup j'ai jamais retrouvé ma balle mais bon après j'en ai racheté une.

On essayait de se faire des petits ponts aussi, des petits ponts massacreurs mais ils me frappaient pas comme j'étais une fille. Ils me frappaient pas et ils me taillaient [se moquaient] pas, enfin vite fait. Hakan il aimait bien me tailler, il aimait bien me dire « nez de TGV » ce bâtard (rire), sauf une fois ils aimaient bien dire que j'étais amoureuse de Jayson parce qu'on était souvent ensemble et je m'étais mise dans un coin, j'avais pleuré parce qu'ils n'arrêtaient pas de dire « oh les amoureux, oh les amoureux », et on aimait bien tailler Jayson aussi et Yoann parce qu'il était un peu gros avant donc on l'imitait. Mais moi je ne taillais pas trop.

On allait à Ed (ancien nom du magasin Dia) aussi, Yoann aimait trop voler des trucs ou alors il venait avec son frère et il lui mettait les Snickers (barres de chocolat) dans son pantalon, dans sa culotte, dans son slip et tout. (Moi : tu volais toi ?) Moi je ne volais pas, j'avais trop peur, mais j'allais avec eux, je voyais tout. Je faisais pas trop de bêtises moi, ah voilà je me rappelle ce jour d'Halloween, Hakan il avait une bombe pour taguer et il a tagué une porte qui voulait pas donner de bonbons, il a mis « 9-3 sisi » et le gardien le lendemain il est venu nous voir il nous a dit « je sais que c'est vous ! » et tout et après il m'a regardée, il m'a dit « non mais toi je sais que t'as rien fait » parce que j'étais une fille en fait aussi. »

C'est aussi à partir de cette période que le sexe a cessé d'être neutralisé faisant poindre les différences existant entre les deux sexes durant l'adolescence. Apparaissent, dès lors, les différences d'intérêt de chaque sexe qui mettront fin à la fréquentation de la cité au profit d'une pratique institutionnalisée du football. Cette césure s'est aussi effectuée aux contacts des « grands » dont la place centrale influence les pratiques des adolescents, et régleme les groupes de pair. L'exclusion progressive de ce groupe durant l'adolescence, dont Ouafa était la seule fille depuis l'enfance, mis fin à sa fréquentation de la cité. Par la suite, elle se tournera vers des connaissances féminines caractérisant la répartition sexuée des groupes adolescents dans l'espace du grand ensemble.

Ouafa assise sur les tribunes de la « cité blanche »



« On est donc à la « cité blanche », on jouait contre eux quand on avait 12, 13 ans, c'était le seul square où y'avait des vraies cages. On l'appelle la cité blanche parce que y'a pas d'herbe, ni rien c'est que du sable blanc. Et donc là on jouait avec des gens de notre âge contrairement aux autres matchs avant où on jouait contre des plus petits et donc là on jouait avec des plus grands, on faisait des tournois puisque y'avait les tribunes là où on peut s'asseoir et après on tournait celui qui gagnait il restait sur le terrain, ceux qui perdaient ils se rasseyaient sur les tribunes. C'était tout l'après-midi, on jouait et quand on en avait marre, on s'essayait sur les tribunes, on rigolait, toujours avec les mêmes sauf y'en avait deux, Bilel et Waqas qui jouaient avec nous. On était 6-8 dans les équipes. On n'équilibrait pas les équipes, c'était vraiment entre gens de même cité. Pour savoir qui allait au cage, on courait pour toucher les poteaux et celui qui touchait en dernier il allait au cage, ou sinon on mettait le plus nul donc on mettait souvent Hakan (rire), et on glissait souvent comme c'était du sable.

Y'avait Fouad dans leurs équipes, deux petits gitans aussi, y'en a un il est tout petit, il faisait que des bêtises. Ils aimaient bien monter sur la barre transversale, ils faisaient n'importe quoi. Y'avait un grand renoi [noir] là... Euh... Steven voilà aussi dans leur équipe et y'avait aussi une fille qui jouait au foot dans leur square. Mais sinon on faisait des « goal à goal » (jeu qui se joue à un contre un, chacun prenant une cage et essayant de marquer de sa cage) et j'aimais bien mettre des lucarnes, mais je n'y arrivais pas tout le temps. Y'avait pas beaucoup de filles dans les groupements de cité, de square.

A l'école je restais avec des filles, avec Birintha, mais elle ne traînait pas à la cité son père voulait pas trop qu'elle sorte. Dans mon square j'avais une copine aussi, une de mes seules copines filles et j'étais en cm2 ou sixième et elle m'avait dit d'arrêter de jouer avec les garçons. Elle m'a dit « t'es une gamine » parce que je jouais aux cartes Pokémon et je l'ai insultée et j'ai arrêté de la calculer. Sinon y'avait moi, y'avait bah, elle, Naf et une autre fille Anissa, mais elle jouait en club donc elle ne jouait pas trop à la cité et une autre dans le square de la « barrière », elle s'appelait Kadija. Et donc j'allais souvent voir Naf comme elle était gardien, moi je lui faisais des frappes, toutes les deux.

[...] Y'a un moment je traînais plus trop avec les garçons parce qu'ils commençaient à parler de filles et tout et les nouveaux je les aimais pas trop. Un peu pervers. Une fois y'en a un, il a invité tous les garçons chez lui pour leur montrer un truc bizarre (rire). (Moi : quel truc ?) Je sais plus, mais ça devait être bizarre, et quand ils ont commencé à être comme ça, je me suis écartée et je traînais avec elle, Naf. Elle m'a présentée des copines à elle, une renoie [noire] avec une coupe de garçon, elle parlait fort, les dents écartées devant, mais j'ai oublié comment elle s'appelle.

Donc j'ai commencé à plus rester avec les filles vers 14 ans, c'est-là que j'ai arrêté de jouer au foot à la cité, je me suis inscrite en fait, c'est ma plus grande sœur qui m'a dit d'arrêter et de m'inscrire, elle m'a trouvée un club à Montreuil (93) et je voulais pas au début, ils avaient deux équipes féminines et je pensais que les filles étaient nulles comme j'avais pas l'habitude de jouer avec des filles et donc ma sœur m'a inscrite de force et m'a emmenée, et j'ai bien aimé parce que j'ai vu qu'elles savaient jouer. C'était le lundi et jeudi et y'avait match le samedi, donc j'ai arrêté de jouer dans la cité et j'ai fait deux ans avec le Red Star Montreuil, ensuite je me suis blessée donc j'ai arrêté le foot, et je me suis éloignée des garçons et de la cité. Comme je les voyais que dans la cité, on se parlait sur « msn » (« msn » est un logiciel de messagerie instantanée, il peut être considéré comme l'ancêtre des réseaux sociaux actuels) on n'avait pas de portable. Et puis après 14-15 ans je restais qu'avec des filles avec l'entrée au lycée et je traînais plus à la cité. Lé me disait « ouais pourquoi tu traînes plus avec nous ? » Mais, je ne me sentais plus à l'aise et je faisais des trucs de filles quoi : centre commercial, commérages.

Et ce qui m'avait surtout saoulée, c'est que comme j'étais une fille dans la cité, on me sous-estimait surtout quand on jouait au foot, ils ne voulaient pas que je joue juste parce que j'étais une fille, mais quand ils ont vu que je jouais bien, là ils ont commencé à me respecter. J'ai beaucoup souffert de ça et y'avait des « grands » je me souviens quand ils nous voyaient avec notre groupe, bah, ils disaient aux mecs « vous êtes sérieux vous avez une fille dans votre groupe, vous êtes ridicules », et ils disaient ça comme ça devant moi alors que j'étais là, les « grands » me calculaient même pas et ça a influencé les garçons, et petit à petit j'avais plus ma place, ils avaient honte par rapport aux « grands », et j'ai pris mes distances, voilà. A partir de ce moment j'ai plus traîné à la cité. »

L'adolescence de Ouafa renvoie, en quelque sorte, à la figure de la footballeuse décrite par A. Robin¹⁰³ qui la qualifie de « modèle viril décliné au féminin ». Figure qui était assez répandue comme en témoigne les autres exemples mentionnés par Ouafa. De nos jours, cette figure semble se raréfier. Influencée par la présence masculine de son square, on peut y voir l'imprégnation de l'univers masculin à travers sa pratique du football. Le prisme de la domination masculine, dont les dimensions et valeurs viriles de la culture de rue acceptent peu la présence féminine malgré une masculinisation des pratiques¹⁰⁴ (à travers le football), peut expliquer, en partie, le déclin de sa fréquentation du quartier. Concrètement, on passe de pratiques limitées au square d'habitation à un élargissement des espaces fréquentés dans l'ensemble du quartier qui est marqué par la confrontation avec les « grands ».

Pour A. Robin, « en dehors de l'école, il n'y a guère de contextes et d'interactions de mixité sexuée » (p. 113). Ce propos peut être nuancé puisque des contacts existent comme nous venons de l'évoquer, même s'il est vrai qu'ils diminuent avec l'âge. De plus, les pratiques adolescentes dans l'espace du quartier se caractérisent par une mobilité interne qui permet la rencontre entre garçons et filles comme en témoignent Sofia et ses amies.

2.3 – Le banc de la mobilité

Sofia a 14 ans et est en troisième. Elle habite aux « Dominos » depuis sa naissance. C'est durant son enfance, en bas de son immeuble, qu'elle a rencontré Farah et Zakia avec qui elle a été dans la même classe en cinquième et quatrième. Depuis cette période, quand elles en ont le temps, elles occupent un banc situé en bas de l'immeuble de Sofia. Le banc est installé dans un espace plutôt périphérique du quartier, c'est également un emplacement stratégique offrant une certaine tranquillité. En effet, situés le long des chemins de fer, les squares en pied d'immeubles des « Dominos » sont laissés à l'abandon dont certains bancs manifestent l'état de décrépitude de ces squares. Hormis les jeunes résidents des « Dominos », peu de personnes s'aventurent dans cette partie du quartier.

103 Robin A., « Les filles de banlieue populaire », *op. cit.*

104 J'utilise « masculinisation des pratiques », car le football a été construit et est perçu comme un sport masculin. Les évolutions récentes, notamment le développement important du football féminin, permettent de nuancer cette expression.

Le mercredi 29 avril, cela faisait un mois que j'avais distribué le questionnaire et que j'avais rapidement discuté avec Sofia. J'en profitais pour roder aux « Dominos ». Assises ce jour-là sur le banc, je vais à leur rencontre. Sofia m'interroge en guise de salutation : « Alors l'école ? », « Je n'ai pas fini encore ça continue ». Installées depuis une heure sur ce banc à discuter incessamment, principale activité pour elles, la grande sœur de Sofia l'appelle par la fenêtre « Va à Dia et achète du lait » en lui jetant une pièce de deux euros. Accrochant Farah par le bras, Sofia se lève, et nous nous dirigeons vers Dia. Nous passons par le parking situé avant le centre socioculturel, au lieu d'emprunter des escaliers qui nous mèneraient plus rapidement à Dia, mais en haut desquels se positionne un important regroupement quotidien de « grands ». On peut se demander si c'est l'itinéraire habituel. S. Rubi avait noté que le fait de se mouvoir crocheté bras dessus/bras dessous relève d'un « idiome rituel »¹⁰⁵ symbolisant un « engagement » qui a pour finalité une signification sociale limpide, celle de la solidarité entre filles. Là encore, la question du corps dans les déplacements au sein de la cité peut être approfondie.

Après que Sofia ait déposé la brique de lait chez elle, les filles décident de se promener dans la cité en passant dans différents squares sans faire de rencontre. Cette promenade finissant sur le banc des « Dominos ». Peu de temps après, Sofiane, 23 ans, nous rejoint. Grand comique et figure archétypale « d'enfant du peuple », apprécié de tous, il est accompagné de « petits » des « Dominos » âgés de 13 et 15 ans. Ils se postent devant le banc. Les conversations s'engagent de chaque côté, Sofiane m'interpelle. Il m'est difficile de tout suivre. Interloqué par ma présence, nous parlons banalement : « ça y est t'es un mec du Grem's (autre nom des « Dominos » qu'il affectionne particulièrement) maintenant ? (rire) ». Il m'avouera qu'il discute souvent avec les filles de « sa cité ». Farah et Sofia font des « snapchats » (application du téléphone qui consiste à communiquer uniquement par photos) avec les « petits » présents. Sofiane nous quitte et prend la direction du City. Parfois, Sofia et ses amies accompagnent ces adolescents, de leur classe d'âge, dans ce même City pour discuter quand il n'y a pas trop de monde. Ce jour-là, elles ne les ont pas suivis, mon sentiment est que ma présence a entraîné une certaine retenue de leur part. Cela fait aussi partie des aléas de l'approche qualitative dont la présence de l'observateur modifie la situation quotidienne. Situation qui pouvait aussi me paraître étrange, notamment à travers le fait de me promener en leur compagnie. Une rencontre, ou des remarques, aurait pu modifier les rapports. C'est dans ces cas que l'on se rend compte que le temps long dans une recherche est primordial.

En définitif, les contacts entre les sexes ne sont pas absents, tout comme la présence féminine dans l'espace public. Elle se vérifie à un certain âge. Néanmoins, cette présence se fait dans une certaine discrétion, dans des lieux périphériques (quand elle a lieu entre filles) dans laquelle peut intervenir une dimension de disponibilité. Cette dimension n'apparaît pas quand filles et garçons sont mélangés, seule la dimension générationnelle entre alors en compte. En effet, à travers un angle concurrentiel, les filles occupent les espaces laissés libres par les garçons (certains squares et halls, des bancs...), lieux qui ne sont ni occupés, ni appropriés. Cela sous-tend une certaine connaissance du quartier et des ressources spatiales du quartier. La mobilité qui caractérise les pratiques adolescentes permet de scruter la cité et ainsi de déterminer les forces en présence. Il existe donc une certaine mobilité interne (course, promenade dans le quartier).

105 Rubi S., « Des filles dans les bandes aux bandes de filles », art. cit., p. 207.

Peut-on considérer cela comme un apprentissage de la mobilité dans la lecture des pratiques de déplacement hors-quartier qui caractérisent les filles plus âgées ? Tout comme les garçons, l'occupation de l'espace se fait par « groupe », groupe moins important quantitativement. Ces derniers donnent à voir les relations de sociabilité entre filles, généralement du même âge, mais aussi avec l'autre sexe dont les âges peuvent, *a contrario*, varier. Dès lors, reste à étudier ce qui se joue en termes de relations entre sexes dans l'espace.

3 – Espace et rapport sociaux de sexe

Comparativement aux garçons, les filles sont moins présentes dans le quartier. Mais, elles n'y sont pas totalement absentes. Un des traits majeurs de leur occupation de l'espace se retrouve dans la mobilité. Mobilités internes au quartier durant la préadolescence, ainsi qu'une partie de celle-ci, et hors-quartier vers la sortie de l'adolescence. Ces changements de mobilité, quantitative et qualitative, peuvent être perçus par la prise de conscience progressive de l'emprise masculine dans la vie du quartier.

3.1 – La rencontre des sexes

Les déplacements intra-quartiers de l'adolescence permettent d'acquérir un capital d'informations sur les positions socio-spatiales de chaque membre de la cité. Ce capital, rediscuté dans l'intimité du groupe féminin, entre en jeu pour l'occupation de l'espace. Cette mobilité permet de voir et d'être vue face à l'invisibilité féminine présumée. Cette mobilité peut être perçue comme un moyen indirect de négociations de l'espace. Il ne faut pas négliger le cadre dans lequel les observations ont été réalisées. La superficie importante du quartier rend possible la mobilité et la multitude de lieux à occuper. La position subalterne des filles dans la cité nécessite, selon J. Coutras, une négociation. Cette dernière s'opère selon trois figures, « la caïd », « l'objet sexuel » et « l'embrouilleuse », qui caractérisent des rapports à l'espace spécifiques. Pour les deux premières, il s'agit de prendre en considération la domination masculine pour pouvoir occuper l'espace de la même manière que les garçons. L'embrouilleuse, quant à elle, pratique une certaine mobilité pour éviter le quartier¹⁰⁶.

D'une manière générale, les filles de quartier populaire ne sont pas immobiles. On peut aussi analyser cette mobilité dans le quartier comme une sorte de « publicisation » de la présence féminine durant l'adolescence. Tout d'abord, cette mobilité provoque ou induit des rapports sociaux de sexe par la rencontre avec des garçons, mais aussi d'autres filles d'âge varié. De plus, cela permet de dessiner une certaine géographie sensible de l'ensemble du quartier. Enfin, elle se fait dans un certain rapport aux corps (manière de se mouvoir, style vestimentaire, ostentation de signe religieux...).

106 Coutras J., « Les peurs urbaines et l'autre sexe », *op. cit.*, p. 185-191.

Comme nous l'avons vu à travers l'occupation du banc avec Sofia, Farah et Zakia ou avec les amis de Ouafa, les rencontres avec les garçons du quartier ont lieu régulièrement, lorsque ces dernières fréquentent l'espace du quartier, même lorsqu'elles ne sont que de passages. Ces différentes rencontres permettent, dans un même temps, de prendre conscience des espaces à éviter et de rendre possible leurs présences, négociées à partir de cette prise de conscience. On la retrouve dans le récit de Ouafa. D'une part, le premier épisode relaté lorsque, devant Dia, son père pensait qu'elle « tenait les fesses des garçons », lorsqu'ils faisaient du vélo et du roller, lui a fait comprendre que la présence de son père à cet endroit lui rendrait difficile l'accès au parvis de Dia. Les remontrances paternelles via sa mère lui ont fait proscrire cet espace, « j'y suis plus jamais retournée » dira-t-elle. Les remarques de certains « grands » à son égard, lui ont aussi fait bannir certains lieux : « Rester où y'a les « grands » c'est mort. Bah, comme ils traînent souvent devant le taxiphone là, j'allais jamais là-bas sauf si je devais imprimer un papier ou ce genre de truc. Et j'allais jamais seule, toujours avec Jayson ou Hakan ou Yoann ». L'itinéraire emprunté par Sofia et ses amies pour faire les emplettes à Dia relève de la même logique. Les espaces occupés par les « grands » sont souvent des lieux de passages pour les divers jeunes de la cité, garçons comme filles.

Les espaces plutôt discrets sont privilégiés. La présence a lieu exclusivement en journée. En outre, la population féminine choisit des endroits plus exposés à la vue de tous. Enfin, les espaces de rencontres ne sont pas forcément valorisés, hormis lors des « promenades ». Par exemple, la proximité géographique du centre commercial Rosny 2 le fait appartenir au quartier, « Rosny 2 c'est comme la cité. Là-bas t'es obligé de croiser au minimum cinq personnes que tu connais, tu dis « bonjour » h-24 [verlan de 24 heures, qui signifie donc « toute la journée »]. Y'a les mecs de la cité qui se posent là-bas... Enfin bref, ça fait partie de la cité pour moi. Nan ? (en se tournant vers Zakia, qui reprend) Bah si grave ! Bah tu traverses la gare et tu y es quoi ! C'est bien pour les soldes, on va le matin quand y'a sonner [verlan de personnel] (rire), mais sinon c'est relou d'y aller et de trouver tout le monde ». De ce fait, Rosny 2 fait partie des lieux qui sont usités lors des promenades dans le quartier, mais reste un endroit évité le samedi, jour de grandes affluences qui voit une bonne partie des adolescents et des « grands » du quartier y être présents. Il en est de même au City. Lors des observations, les quelques filles aperçues sur le terrain ne l'étaient que le mercredi ou d'autres jours de la semaine, du fait que le week-end, les « grands » y sont beaucoup plus actifs.

Dès lors, les situations de coprésence avec les garçons obéissent à un certain nombre de règles. La plus importante d'entre elles se retrouve dans la forme que prennent ces moments de mixité. En effet, il est impératif que les filles soient au minimum deux. Une fille avec plusieurs garçons est mal perçue. C'est à partir de ce genre de situations que les mauvaises réputations se forment comme me l'évoque Sofia : « Moi toute seule je pourrais pas aller au City. Quand j'y vais c'est avec Farah ou Zakia ou d'autres copines du collège. Surtout si y'a déjà plein de mecs. Mais déjà si j'y vais, c'est que y'a pas beaucoup de personnes là-bas. En fait quand on y va, c'est pour parler avec le petit frère à Sofiane ou voilà des gens comme ça, voilà on rigole, on se tape dessus pour rigoler. Mais laisse tomber si j'y vais toute seule et que y'a plein de mecs, mes sœurs elles vont se dire « mais wesh elle fait quoi elle ? » (Rire) Non faut être plusieurs filles ».

On peut aussi noter que la rencontre avec l'autre sexe est recherchée. Il en est de même lors des mobilités hors quartier « Si tu vas sur Paris et que t'es la seule meuf [fille] du groupe et que t'es que avec des mecs, bah on dirait que t'es une *pute* ». L'équilibre quantitatif des personnes présentes est presque obligatoire pour pouvoir tolérer la présence de l'autre sexe dans l'espace public. L'enjeu des rapports sociaux de sexe dans l'espace doit se faire sur un pied d'égalité en prenant en compte la position dominante des garçons soulignée par la question corporelle dans l'espace.

3.2 – Proximité et distance des corps

La prise en considération de la place du corps féminin dans la cité débute durant l'adolescence, en partie, au moment de la puberté. C'est à cette période, que les différences de genre, notamment en ce qui concerne le corps, permettent de saisir la prégnance de l'univers masculin du quartier pour adapter ses comportements, ses pratiques ou développer sa mobilité. Le cas de Ouafa l'illustre bien. En effet, deux épisodes lui ont fait prendre conscience de sa « condition de femme », notamment par le fait d'être regardée par les garçons :

« Je me souviens d'une fois, j'ai sonné chez tout le monde, mais personne était là y'avait que Hakan il pouvait descendre dans une heure, donc j'ai traîné dans le square toute seule et je me rappelle y'avait un garçon en vélo, il devait avoir 24 ans, et je le voyais qu'il me regardait et il m'avait suivie dans tout le square, je suis allée voir une dame, je pleurais et tout je lui ai dit « s'il vous plaît il me suit vous pouvez me raccompagner chez moi », j'avais trop peur. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas, qu'elle était occupée avec ses courses, puis je suis partie en courant chez moi. Ça je devais avoir 11 ans je crois.

Une autre fois, j'étais rentrée chez moi il était tard vers 20 h 30, je devais avoir 14 ans par là, et y'avait un code donc je rentre dans le hall et j'attends l'ascenseur et y'avait un grand renoi [noir], il toque et il voulait que je l'ouvre donc je lui ouvre et donc je rentre dans l'ascenseur, il monte avec moi, et lui il bloquait les portes en fer, et moi j'étais naïve je lui disais « monsieur vous bloquez les portes », et il a commencé à retirer son pantalon, il a ouvert sa braguette et tout il m'a dit de me taire, je commençais à pleurer et tout et je voulais appuyer sur la sonnette, mais à ce moment-là y'a un rebeu [verlan de « beurre » qui signifie « arabe »], enfin un vieux il a ouvert la porte et le grand mec est parti en courant. Je suis rentrée chez moi je pleurais, y'avait que ma grande sœur Amélia et je pleurais et je lui ai rien dit, j'avais trop honte, elle me disait « qu'est-ce qu'il y a ? On t'a volée ta balle ? » Tous les trucs, « quelqu'un s'est moqué de toi ? » Et quand ma mère est rentrée, là je lui ai dit et pendant deux mois j'osais plus sortir en bas de chez moi, même pour traverser la rue, je tenais toujours la main de mon père pour sortir et dès que je voyais un renoi [noir] j'avais trop peur. Mais sinon voilà à partir de là je traînais plus à la cité ».

Ce genre d'histoire peut avoir lieu dans toutes les parties de la ville à tous instants. Ce n'est pas l'apanage des quartiers populaires et même s'il peut s'agir de cas exceptionnels, c'est à travers ce genre de mésaventures que la prise de conscience s'opère. Prise de conscience de la dangerosité de l'espace public d'une part, et de la nécessité des contacts féminins, d'autre part, qui permettent une certaine « connivence de genre », c'est-à-dire une proximité des préoccupations et des intérêts communs, entre autres. C'est à travers cette grille de lecture que l'on peut aussi analyser l'exigence d'être, pour les filles, toujours en groupe dans et en dehors de l'espace du quartier, et plus encore lors de rencontres avec les garçons.

Cela peut aussi s'observer à travers la proximité des corps féminins dans l'espace. En détaillant les positions et les places de chacune sur le banc des « Dominos », on s'aperçoit que les corps sont quasiment collés ou très proches et les contacts nombreux. S'attraper la main, le bras, donner un coup de poing dans l'épaule, faire une bise ou une accolade, pousser pour mettre à terre ou même gifler sont des gestes que l'on observe entre filles et que j'ai pu constater sur ce banc. Divers films montrent d'autres exemples, dans lesquels nous pouvons en observer certains aspects. Dans le film *L'Esquive*¹⁰⁷, cette proximité corporelle est flagrante lors des sorties dans le quartier de Lydia et ses amies, lorsqu'elles stationnent en bas de leurs immeubles, ou lors des répétitions de la pièce de Marivaux qu'elles interprètent dans la cité pendant leur temps libre.

La proximité corporelle féminine dans l'espace du quartier dans l'Esquive



Plus récemment, dans le film « *Bande de filles* » de C. Sciamma, on peut voir des scènes dans lesquelles la bande en question s'amuse à se chamailler, d'autres où elles dorment à quatre dans le même lit, ou enfin quelques scènes d'attouchements corporels (généralement les parties intimes) entre filles à la source de cette « connivence de genre ». Cette dernière ne s'exprime qu'entre filles. Elle ne peut s'exercer au contact des garçons.

107 Kéchiche A., « *L'Esquive* », comédie dramatique, 117 minutes, couleur, 2004.

Les rapports sociaux de sexe entre filles et garçons s'entretiennent selon les codes de comportements masculins dont la proximité corporelle entre adolescentes s'efface au profit d'une neutralité qui peut pencher du côté de l'univers masculin ou des modes d'expression religieuse. Cela s'observe par exemple par le refus de faire la bise aux garçons. Les filles privilégient une certaine manière de serrer la main ou quelques fois par des « tchèques » entre filles et garçons, souvent sous la forme primaire des « tchèques » décrite auparavant. On peut aussi la relever à travers les codes vestimentaires, notamment le port du voile marquant une certaine distance, mais n'excluant pas intrinsèquement les contacts filles-garçons. Ou alors, depuis un certain temps, par le développement de l'usage du jogging pour les filles et d'une manière récente par l'utilisation des ensembles sportifs des clubs de football. Les dernières tendances vestimentaires des adolescents, concernant mes observations, favorisent les ensembles des clubs de football, plus particulièrement ceux du PSG, de Chelsea, du Bayern de Munich et de la Juventus, choisis pour des critères de styles. Ces ensembles sont vendus dans les rayons football des magasins de sports, mais sont de plus en plus portés par des adolescentes. Pour ces dernières, cela n'est pas du tout perçu comme une imprégnation du masculin dans les modes de vie et pratiques féminines. D'autant plus que cela « n'empêche pas la présence et l'adoption d'éléments dits féminins (maquillage, bijoux, coiffure élaborée...) »¹⁰⁸. S. Rubi analyse cette tendance comme une stratégie consciente de distinction vestimentaire, afin de ne pas être assimilé au groupe des « femmes », pensé comme homogène, qui renverrait à une victimisation.

Enfin, nous pouvons noter qu'il existe sur notre terrain, un groupe mixte, dans lequel garçons et filles cohabitent, installés dans le square le plus proche de la gare. Parmi ce groupe, dont les plus jeunes viennent d'autres cités du département (Aulnay, Epinay, Sevran et Aubervilliers), trois filles sont présentes de manière intensive dans cet espace. Ruth, dotée d'un physique imposant, vêtue de pulls larges et de joggings, est la plus proche des garçons de ce groupe. Elle n'entretient pas de rapport avec les deux autres filles. Hormis cet exemple (qui est atypique) et pendant la période de l'enfance, les groupes mixtes sont rares dans l'espace du quartier. Ils existent plutôt en dehors de celui-ci.

Somme toute, les codes de comportements masculins et les relations qu'ils incluent peuvent s'insérer dans l'univers social des adolescentes qui tentent de les renégocier. Leurs présences s'opèrent par des choix stratégiques d'emplacement par l'élaboration mentale d'une carte qui classe les lieux acceptables ou à éviter. De ce fait, l'ensemble de ces éléments façonne l'ambiance de la cité pour les filles. Enfin, les pratiques féminines de l'espace se traduisent surtout par la mobilité. Les pratiques de mobilité peuvent renseigner sur l'attachement résidentiel comme l'évoque N. Oppenchain. A chaque type d'adolescentes qu'il décrit avec leurs propres pratiques de mobilité correspond une certaine proximité au quartier dans laquelle interviennent : « les lieux fréquentés, le rapport aux foules urbaines et aux différents modes de transport, l'apprentissage de la mobilité et les modalités de cohabitation avec les autres citoyens ».

108 Rubi S., « Des filles dans les bandes aux bandes de filles », art. cit., p. 213.

De ces critères ressortent aussi les pratiques à l'intérieur du quartier. Par exemple, à travers la figure des « guerrières », qui utilisent les codes de comportement des garçons, tout en jouant de leurs charmes (des atouts du corps féminins), elles l'exercent « le plus souvent à l'extérieur du quartier, car il est plus difficile de les adopter dans cet espace dominé par des garçons plus âgés »¹⁰⁹. Dès lors, les rapports sociaux de sexe dans l'espace du quartier intègrent donc des dimensions spatiales (mobilité, appropriation), ethniques (différences de pratiques et de regroupement des adolescentes), générationnelles et corporelles. La présence féminine négocie avec la domination masculine par des stratégies et adaptations qui peuvent donner lieu à des situations de concurrences spatiales entre les sexes permettant l'établissement féminin dans l'espace public du quartier.

109 Oppenheim N., « Accessibilité, dispositions et épreuve : la mobilité des adolescents de ZUS franciliennes », art. cit., p. 60.

Conclusion

1 – La rue, l'espace des jeunes (hommes)

Dans le contexte des quartiers populaires, l'espace de la cité est la clef de voûte de la socialisation. Si « le café est le salon du pauvre » pour reprendre l'expression de H. Coing, peut-on dire que la rue est le salon du « jeune de cité » ? Ou du moins du jeune d'origine populaire. Car comme nous l'avons vu en introduction, l'occupation des coins de rues américains se fait par des jeunes, et des adultes (une des particularités américaines), des *inner city*, ces quartiers populaires centraux des grandes villes. Une partie des jeunes de cité la fréquente depuis l'enfance et sont très tôt confrontés aux rapports de générations qui influencent les pratiques de l'espace, en apprenant les codes et les normes qui y sont liés.

Ceux qui usent le plus de la rue sont les garçons et adolescents. Pour T. Sauvadet, « les garçons "des rues" proviennent massivement des familles les plus pauvres... »¹¹⁰. Ils consacrent du temps à « traîner » dans un endroit précis à partir duquel s'exercent les rencontres et la parole, mais dans lequel s'expriment aussi les corps. Si pour T. Sauvadet, « "Traîner dans les rues" n'est pas un acte anodin, il tend à indiquer une position sociale, celle de la marginalisation, la voie du danger, voire du « péché » pour certains religieux » (p. 127). Je considère, pour ma part, que si le fait de « traîner » peut indiquer une position sociale et ne pas représenter un acte anodin, cela n'est pas forcément synonyme de « déchéance » sociale ou de délinquance. La majorité des observations de ce mémoire tournée autour des pratiques de l'espace ne renvoient pas à des actes délictueux. L'espace est une sorte de ressource mobilisée par les jeunes qui peut, il est vrai, témoigner de la position sociale d'une part et renseigner sur les modes de vie adolescents d'autre part. Certes, la rue peut être investie lorsqu'il ne reste plus qu'elle pour certains jeunes désaffiliés ou déscolarisés.

Néanmoins, à partir de cette occupation de la rue naît une capacité d'adaptation à l'espace urbain, on pourrait même dire d'une capacité de résilience. En effet, les usages de l'espace des enfants, garçons et filles, des adolescents et jeunes adultes témoignent d'une aptitude à détourner ces espaces d'occupation intensive (on la retrouve dans les cabanes, les terrains de football improvisés, les divers jeux utilisant l'espace urbain, création de bancs avec des caddies...) ou à s'adapter aux aménagements urbains, et cela à différents âges. L'usage de la rue peut développer des compétences situationnelles.

110 Sauvadet T., « *Equipes, bandes, classes d'âges : la vie juvénile de cité et de rue sous forme de poupées russes* », art. cit., p. 126.

De plus, comme le souligne J. P. Garcia Sanchez dans l'article « *Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas* »¹¹¹, la différence de qualité des lieux entre les « espaces publics ouverts » et « semi-ouverts » n'est pas à négliger, tant la fonctionnalité et la sensibilité de ces endroits peuvent y être différentes. Les espaces « semi-ouverts » (parcs, gare...) proposent une sorte « d'inclusion », c'est ce que l'on retrouve dans l'occupation des porches, des halls d'immeubles, des caves ou des sorties de secours dans les étages d'immeubles. Les « espaces publics ouverts » en revanche exposent les personnes qui les occupent à une « vulnérabilité identitaire et relationnelle » plus importante. C'est aussi dans cette logique que l'on peut lire la privatisation de l'espace public par l'utilisation de meubles récupérés, dans une sorte de négociation avec cette vulnérabilité urbaine. Ce partage de l'espace, qui la rend visible, n'est pas sans évoquer, dans une perspective microsociologique à l'échelle du quartier, la notion de « justice spatiale », même si elle est plus utilisée dans le domaine politique et à des échelles plus larges¹¹².

Les pratiques de l'espace passent durant l'enfance à un usage ludique du quartier borné au square d'habitation, et évolue vers la constitution d'espaces privés dans l'espace public durant l'adolescence dont la présence physique et matérielle des jeunes en est la base. « Petits » et « grands », enfants, adolescents et adultes cohabitent, tout comme garçons et filles. Les catégories sont empruntées de changements même si un ordre se perpétue. Des « petits » sont considérés comme des « grands », les filles sont autorisées à jouer avec les garçons... Si cette présence spatiale est plus marquée du côté des adolescents, les filles peuvent détenir leurs propres caractéristiques spatiales avec une mixité durant l'enfance participant à une même pratique de la cité. Ces pratiques divergent, durant l'adolescence, au profit d'un espace public majoritairement masculin, et dans lequel la vulnérabilité de l'espace peut être aperçue.

Nous pouvons élargir le focus en nous demandant si les pratiques observées, effectives dans l'espace public, ne sont pas la résultante des producteurs de l'urbain. En effet, lors d'une journée d'étude en mars 2015 à Gennevilliers intitulée « *Femmes et politiques urbaines* » organisée par l'association « Les Urbain.e.s », l'intervention du géographe Y. Raibaud, « *La ville des garçons* », développait l'idée que la ville était faite pour les garçons. En étudiant les pratiques de loisirs (notamment les Skate-parks) de jeunes de Bordeaux et sa région (de 8 à 20 ans) et les lieux de ces pratiques, il remarque que trois-quarts des dépenses publiques renvoient à des équipements de loisirs destinés aux garçons. Les filles quittent ces espaces à l'entrée au collège et laissent l'espace aux garçons. Selon lui, la ville est « androcentrique », construite par et pour les hommes. Cela participe, de fait, à la disqualification des femmes dans l'espace public.

111 Garcia Sanchez P.-J., « *Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas* », *Espaces et sociétés*, n° 126, 2006.

112 Dufaux F., Gervais-Lambony P., « *Justice... spatiale !* », *Annales de géographie*, n° 665-666, 2009.

Cette question serait à approfondir pour voir s'il y a une inadéquation entre la finalité des aménagements destinés à tous et les pratiques féminines. D'autant plus que pour les Pouvoirs Publics, l'image du délinquant est une figure masculine dont l'objectif est de lui fournir un cadre qui empêche toute « galère »¹¹³, en quelque sorte. Néanmoins, comme nous avons tenté de le développer, les filles pratiquent aussi la cité, contraintes à plus de mobilité. Prendre en considération autant les filles que les garçons, concernant les politiques urbaines, participerait en une sorte de symbole d'égalité entre les sexes multiscalaires, au niveau du quartier dans un premier temps et celui de la société dans un second.

2 – L'espace et le corps

Il serait intéressant de revenir sur la question de la mobilité. Cette dernière peut être un capital féminin plus qu'un choix par défaut découlant des rapports sociaux de sexe comme en témoignent les dires d'une adolescente de Bagnolet (93) dans le documentaire « *Ma cité au féminin* »¹¹⁴ : « nous notre force c'est de prendre le métro, d'aller à Paris. Nous on est plus forte que les garçons, parce que nous on sort ! »

Nous avons pu évoquer la question corporelle qui, dans les pratiques spatiales, prend des formes multiples, mais dont l'importance est première. La place des corps dans l'espace détermine les occupations, organise les relations entre les jeunes, assigne à une position. C'est une donnée essentielle de la culture de rue en ce qu'elle finit par faire corps, cela peut se manifester par l'installation d'appareil de musculation dans l'espace public et associe concrètement espace et corps.

Dès lors, il serait peut-être intéressant d'introduire ces questions spatiales et corporelles à l'intérieur d'une réflexion portant sur l'élaboration des identités de genre construites à partir de la socialisation dans l'espace et l'usage des corps qui peut en être fait participant, dans un même moment, à la constitution de diverses identités spatiales. Ce qui permettrait, peut être, de mieux appréhender les rapports sociaux, notamment les rapports sociaux de sexe.

113 Dubet F., « *La galère : jeunes en survie* », Paris, Fayard, 1987.

114 Bedeau J., « *Ma cité au féminin* », documentaire, 58 minutes, couleur, 2014.



Un canapé dans l'espace public du quartier

Bibliographie

Anderson E., *"A Place on the Corner"*, Chicago and London, The University of Chicago Press, 1978.

Anderson E. (sous la dir. de), *"Against the Wall"*, Pen Press, 2008.

Authier J.-Y., « *La question des 'effets de quartier' en France. Variations contextuelles et processus de socialisation* », chapitre 6 dans « *Le quartier. Enjeux scientifiques, actions politiques et pratiques sociales* », sous la direction de Authier J.-Y., Bacque M.-H., Guérin-Pace F., Paris, La découverte, 2007.

Authier J.-Y., Bourdin A., Lefeuvre M.-P. (sous la dir. de), « *La Jeune Sociologie urbaine francophone. Retour sur la tradition et exploration de nouveaux champs* », Lyon, Presses Universitaires de Lyon, coll. Sociologie urbaine, 2014.

Avenel C., « *Sociologie des « quartiers sensibles »* », Paris, Armand Colin, coll. 128, 2004.

Bacque M.-H., Famand A., Paquet-Deyris A.-M., Talpin J. (sous la dir. de), « *The Wire. L'Amérique sur écoute* », Paris, La Découverte, 2014.

Boissonade J., « *Pratiques d'agrégation juvénile et dynamiques du proche* », Les annales de la recherche urbaine, n° 90, 2001.

Boissonade J., « *Une urbanité de confrontation. Regroupements de jeunes et gestionnaires de l'espace urbain* », Espaces et sociétés, n° 126, 2006.

Boissonade J., « *Processus d'identification territorialisés. Des compétences situationnelles aux épreuves* », L'Homme et la société, n° 165-166, 2007.

Boule B., « *Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de la notion de participation observante en sciences sociales* », Recherches Qualitatives, n° 1-27, 2007.

Bourdieu P., « *L'objectivation participante* », Actes de la recherche en sciences sociales, n° 150, 2003.

Brayer L., « *Filmer l'ambiance urbaine : Les dispositifs vidéographiques à l'œuvre chez William H. Whyte dans La vie sociale des petits espaces urbains* », Ambiances [En ligne], 2013.

Brevigliéri M., « *L'arc expérientiel de l'adolescence : esquive, combine, embrouille, carapace et étincelle...* », Education et Sociétés, n° 19, 2007.

Cefaï D., « *L'enquête de terrain* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2003.

Chamboredon J.-C., Lemaire M., « *Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement* », Revue française de sociologie, n° 1-11, 1970.

Clair I., « *Les jeunes et l'amour dans les cités* », Paris, Armand Colin, coll. Individu & Société, 2008.

Coutras J., « *Crise urbaine et espace sexués* », Paris, A. Colin/Masson, 1996.

Coutras J., « *Violences urbaines et restauration de l'identité spatiale masculine* », Espace, populations, sociétés, n° 3, 2002.

Coutras J., « *Les peurs urbaines et l'autre sexe* », Paris, L'Harmattan, 2003.

Devienne E., « *Jeunesse, virilité et blancheur à Chicago* », La vie des idées [En Ligne], 2012.

Deville J., « *Jeunes filles « invisibles » dans les quartiers populaires* », Espaces et sociétés, n° 128-129, 2007.

Diamond A. J., « *Mean Streets, Chicago Youths and the everyday struggle for empowerment in the multiracial city, 1908-1969* », Berkeley, University of California Press, 2009.

Di Meo G., « *Préface* » in Marius K., Raibaud Y. (sous la dir. de), Genre et construction de la géographie, Pessac, MSHA, 2013.

Dubet F., « *La galère : jeunes en survie* », Paris, Fayard, 1987.

Dufaux F., Gervais-Lambony P., « *Justice... spatiale !* », Annales de géographie, n° 665 - 666, 2009.

Duneier M., « *Sidewalk* », New-York, Farrar, Straus and Giroux, 1999.

Duret P., « *Anthropologie de la fraternité dans les cités* », Paris, Presses Universitaires de France, 1996.

Duret P., « *Les jeunes et l'identité masculine* », Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

Fournier L.-S., Raveneau G., « *Anthropologie des usages sociaux et culturels du corps* », Journal des anthropologues [En ligne], n° 112-113, 2008.

Garcia Sanchez P.-J., « *Entre urbanité et ordre public. Une écologie de l'usage des places à Caracas* », Espaces et sociétés, n° 126, 2006.

Grafmeyer Y., Authier J.-Y., « *Sociologie urbaine* », Paris, Armand Colin, Coll.128, 4ème édition, 2015.

Kokoreff M., « *La dimension spatiale des modes de vie des jeunes. Le cas d'une cité de la banlieue parisienne* », Sociétés Contemporaines, n° 17, 1994.

Kokoreff M., « *La force des quartiers. De la délinquance à l'engagement politique* », Paris, Payot, 2003.

Kong P., « *Agression à la gare de Noisy-le-Sec : « On lui avait dit de ne plus revenir »* », Bondy Blog [En ligne], 11/04/2011.

Lallemand L., « *Les Chinois rachètent le quartier* », Rue89 [En Ligne], 04/10/2014.

Lapeyronnie D., « *Ghetto urbain. Ségrégation, violence, pauvreté en France aujourd'hui* », Paris, Robert Laffont, 2008.

Le Corbusier, « *La Charte d'Athènes* », Paris, Points, 1971 (1933).

Lefrançois D., « *Le parking dans les grands ensembles* », Paris, Editions de la Villette, 2013.

Le Monde avec AFP, « *Les émeutes de Los Angeles, 20 ans après* », Le Monde [En ligne], 2012.

Lepoutre D., « *Cœur de Banlieue. Codes, rites et langages* », Paris, Poche Odile Jacob, 2001.

Liebow E., « *Tally's Corner. Les Noirs du coin de la rue* », Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. Le sens social, 20107 (1967).

Marlière E., « *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?* », Paris, L'Harmattan, 2005.

Marlière E., « *La France nous a lâchés ! Le sentiment d'injustice chez les jeunes des cités* », Paris, Fayard, 2008.

Oppenchaim N. : « *Foules, espaces publics urbains et apprentissage de la co-présence chez les adolescents des quartiers populaires d'Île-de-France* », Conserveries mémorielles [En ligne], n° 8, 2010.

Oppenchaim N., « *Accessibilité, dispositions et épreuve : la mobilité des adolescents de ZUS franciliennes* » in Authier J.-Y., Bourdin A., Lefeuvre M.-P. (sous la dir. de), « *La Jeune Sociologie urbaine francophone. Retour sur la tradition et exploration de nouveaux champs* », Lyon, Presses Universitaires de Lyon, coll. Sociologie urbaine, 2014.

Paquot T., « *L'espace public* », Paris, La Découverte, Coll. Repères, 2009.

Peneff J., « *Le goût de l'observation. Comprendre et pratiquer l'observation participante en sciences sociales* », Paris, La Découverte, coll. Grands Repères, 2009.

Robin A., « *Les filles de banlieue populaire. Footballeuses et « garçonnnes » de « cité » : « mauvais genre » ou « nouveau genre » ?* », Paris, L'Harmattan, 2008.

Rubi S., « *Des filles dans les bandes aux bandes de filles* », chapitre 9 in Mohammed M., Mucchielli L., « *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2007.

Sauvadet T., « *Le Capital guerrier. Concurrence et solidarité entre jeunes de cité* », Paris, Armand Colin, 2006.

Sauvadet T., « *Les jeunes « de la cité » : comment forment-ils un groupe ?* », Socio-logos, Revue de l'association française de sociologie, 2006.

Sauvadet T., « *Equipes, bandes, classes d'âges : la vie juvénile de cité et de rue sous forme de poupées russes* », chapitre 6 in Mohammed M., Mucchielli L., « *Les bandes de jeunes. Des « blousons noirs » à nos jours* », Paris, La Découverte, coll. Recherches, 2007.

Sauvadet T., Bacque M.-H. (sous la dir. de), « *Usages populaires de l'espace* », Espaces et sociétés, n° 144-145, 2011.

Sevrans M.-C., « *Rosny-sous-Bois rend hommage à Rahma et aux femmes battues* », Le Parisien [En ligne], 06/05/2006.

Topalov C., Coudroy L., Depaule J.-C., Martin B. (sous la dir. de), « *L'aventure des mots de la ville. A travers le temps, les langues, les sociétés* », Paris, Robert Laffont, 2010.

Vermeersch S., « *Liens territoriaux, liens sociaux : le territoire, support ou prétexte ?* », Espaces et sociétés, n° 126, 2006.

Vieillard-Baron H., « *De l'effroi technique à la peur des banlieues* », Histoire urbaine, n° 2, 2000.

Whyte W.-F., « *Street Corner Society. La structure sociale d'un quartier italo-américain* », Paris, La Découverte, 1995 (1943).

Whyte W.-F., « *Le code sexuel d'un slum* », Genre, sexualité & société [En ligne], 7, Printemps 2012.

Whyte W.-H., « *The Social Life Of Small Urban Spaces* », Washington DC, The Conservation Foundation, 1980.

Yohana E., « *Relations d'enquête et positions sociales. Une enquête auprès des jeunes d'une cité de banlieue* ». Genèses, n° 20, 1992.

- **Films et documentaires :**

Bedeau J., *Ma cité au féminin*, documentaire, 58 minutes, couleur, 2014.

Chase D., *The Sopranos*, série dramatique, 86 épisodes, couleur, 1999.

Guisse M., Kabuiku R.-W., *L'amour en cité*, documentaire, 49 minutes, couleur, 2014.

Kechiche A., *L'Esquive*, comédie dramatique, 117 minutes, couleur, 2004.

Lagravenese R., *Freedom writers*, drame, 124 minutes, couleur, 2007.

Sciamma C., *Bande de filles*, drame, 112 minutes, couleur, 2014.

Simon D., *The wire*, série policière et dramatique, 60 épisodes, couleur, 2002.

- **Sites :**

<http://www.lacommune.fr/> (Site officiel de la série *La Commune*).

<http://sig.ville.gouv.fr> (Site de la politique de la ville).

Annexes

Lettre d'accompagnement du questionnaire demandé par la principale de l'établissement suivi du questionnaire.



A Rosny-sous-Bois, le 17 Mars 2015

A l'attention des élèves, des parents et des enseignants du collège Langevin Wallon de Rosny-sous-Bois.

Madame, Monsieur,

Dans le cadre de mes études à l'université Paris Ovest-Nanterre La Défense, je réalise une enquête sur les différents usages de l'espace des garçons et des filles résidant dans le quartier du Bois Perrier.

De ce fait, je souhaite distribuer un questionnaire aux élèves du collège Langevin Wallon qui accepteraient éventuellement d'y répondre et ainsi de m'aider dans l'accomplissement de ce travail de recherche. Ce questionnaire est totalement anonyme (il n'est en aucun cas demandé les noms et prénoms des élèves) et la réponse au questionnaire n'est pas obligatoire. Ce questionnaire est réalisé dans un cadre purement scolaire, celui d'un master 2 à l'université.

Je vous remercie de l'attention portée à ma demande et vous prie d'agréer mes salutations les plus sincères.

Mickael Chelal
Ancien élève du collège Langevin Wallon

Sexe (entourez) : Masculin Féminin

Age :.....

Classe :.....

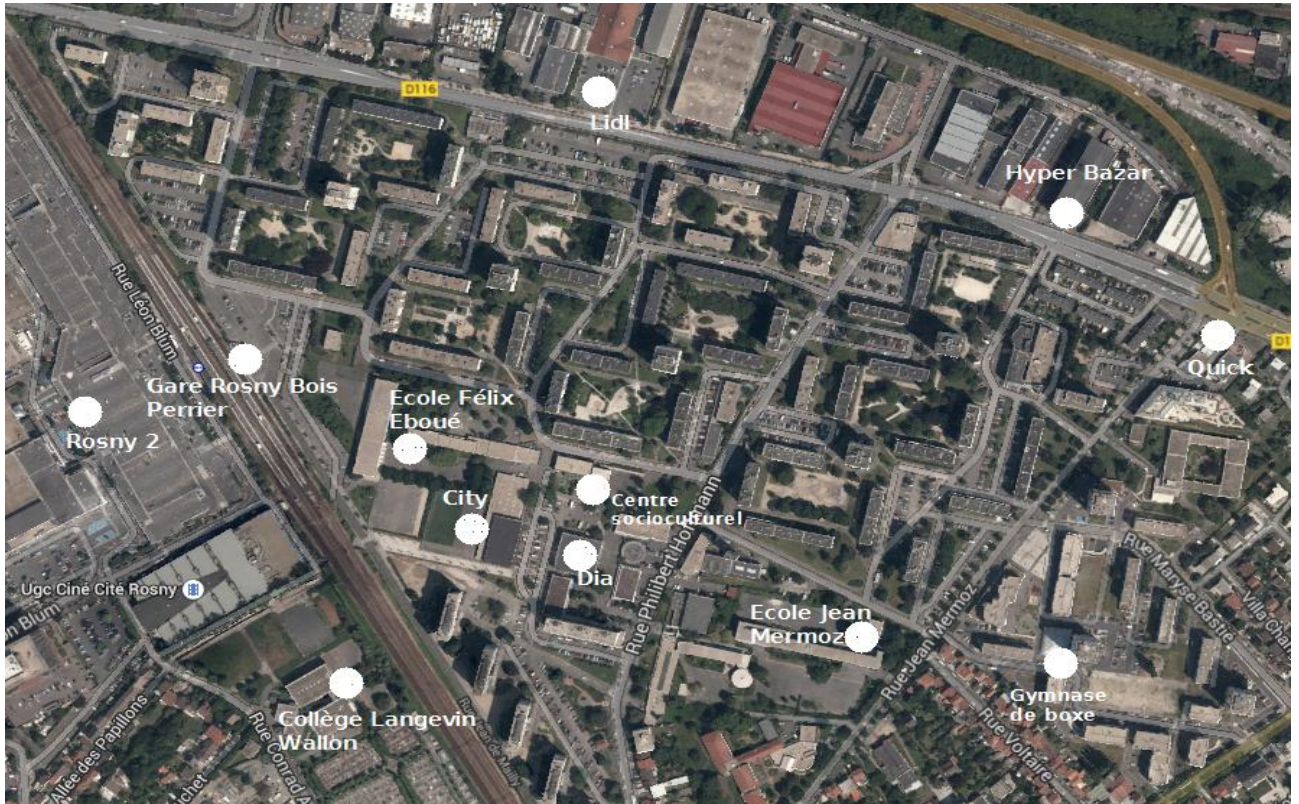
Adresse :.....
.....

Nationalité(s) :.....

Pays d'origine (Pays d'origine du/des parent(s)) :.....

Depuis combien de temps résidez-vous au Bois Perrier ?.....

Sur cette carte représentant le Bois Perrier, faites une croix rouge pour indiquer le lieu de votre habitation. D'une autre couleur, faites une ou plusieurs croix pour indiquer le ou les lieux dans le(s)quel(s) vous passez du temps, seul(e) ou entre ami(e)s (par exemple : le centre socioculturel, le parc de votre square, la gare, devant Dia, dans tel square etc...).



Si vous ne fréquentez aucun lieu au Bois Perrier, qu'elles en sont les raisons :.....
.....

Marche commentée

Cette marche commentée a été réalisée avec Ouafa, 21 ans, qui a passé son enfance et son adolescence dans la cité des Marnaudes avant de la quitter avec ses parents à l'âge de 20 ans. D'origine marocaine et la troisième d'une fratrie de quatre filles, elle est la seule de sa famille à avoir fréquenté la cité de manière importante. Cette marche a eu lieu le samedi 4 avril à 17 heures.

J'ai précisé, lors de la prise de contact, qu'il serait peut-être question d'enregistrer ses commentaires avec un magnétophone. Malgré quelques réticences face à cette demande inhabituelle, elle accepta. Enfin, avant de débiter, je lui rappelais que la marche ne concernait que l'espace du quartier et qu'elle devait m'emmener dans les endroits qu'elle avait occupés, qu'elle évitait ou qui lui rappelaient des souvenirs, et de m'expliquer pourquoi elle avait choisi ces lieux, ainsi que les activités qu'elle y avait pratiquées. Elle commença en bas de la tour de la « cité orange », dans laquelle elle a vécu.



Photographie n° 1

*Hall de l'ancien immeuble
d'habitation de Ouafa*

Assis devant le hall de son ancien immeuble, elle commença à parler :

« Alors on est devant là où j'habitais avant, de ma naissance jusqu'à l'année dernière (20 ans), donc là ici c'est les premières sorties dans mon square quand j'étais enfant, on faisait du roller sur cette pente, du skate, on descendait la pente. Je crois on avait 8 ans (Moi : qui ça « on » ?) Euh avec ceux qui habitaient dans ce square, Jayson, Yoann, des copains à moi, des garçons, on faisait du skate, du roller sur cette pente, ils avaient le même âge que moi. Y'en avait cinq, six, Y'avait Ahmet, Yurgucan, Hakan voilà. Je me souviens quand on allait dans le square, on allait dans la cabane, on jouait aux cartes yougiho (un manga japonais), on rentrait dans la cabane, on jouait au pog, aux cartes pokémon, on faisait des batailles de sable dans le sable, on faisait tu sais les... Comment ça s'appelle... On creusait des trous dans le sable pour se cacher, on jouait à la guerre et tout. Et qu'est-ce que je voulais dire ? Ah ouais, on montait sur le toboggan, on sautait du haut du toboggan, on aimait monter à l'envers aussi (rire), on descendait sur le ventre, on jouait à « un deux trois soleil » dans le parc, et euh on jouait à la balle de tennis au foot avec une balle de tennis avec deux « grands » du square comme on n'avait pas le droit de jouer avec une balle en cuir parce que le gardien il voulait pas. Il avait peur que ça casse les vitres, des choses comme ça et donc pendant quatre-cinq ans on a joué qu'avec des balles de tennis et après on a découvert un autre square, le square où y'a la « barrière » comme c'est à côté et donc après on jouait avec des balles en cuir. On jouait contre le mur, « tennis-ballon », des trucs comme ça et y'avait toujours un monsieur, le père à... J'ai oublié comment il s'appelle... Le « père de Chris », il nous engueulait à chaque fois parce qu'on salissait le mur, mais on continuait, on disait « oui » et dès qu'il partait on recommençait.

Et euh je me souviens un jour il a essayé de me serrer la main et il m'a cassée la main tellement il m'a serrée fort la main. Je me rappelle une fois, j'ai frappé Chris parce que j'étais en train de jongler et j'essayais de faire le plus de jongles possibles et j'avais dépassé cent, et il a mis son pied et ensuite il est parti. Je l'ai suivi en courant et je lui ai mis une balayette (rire) et il est rentré en pleurant chez lui.

On n'écoutait pas ce que les adultes nous disaient, lui ou même le gardien de mon square, on rentrait dans le parc alors que c'était fermé, on enjambait les barrières et on allait jouer, se poser sur les bancs. Toujours pendant mon enfance jusqu'à 10 ans. Après 10 ans, on faisait des bêtises dans le square. Je me rappelle une fois on a fait un tour de vélo avec Mhedi (un jeune du quartier) au plateau (un quartier de la ville de Rosny), on est... Y'avait Hakan, Mhedi et deux autres potes. Moi je n'avais pas de vélo donc Hakan m'a prêtée son vélo et en fait je suis tombée avec son VTT, c'était sur une piste pour les motocross et en fait je suis tombée dans un buisson de piques (rire). J'étais pleine de sang, je suis tombée comme une merde et tout le monde s'est foutu de ma gueule, sauf Hakan il m'a aidée à me relever et à rentrer chez moi. On faisait des « chats » à vélo, mais on tombait souvent. Sinon à part ce genre de trucs, on jouait au foot c'est tout, et je me souviens dans le square de la « barrière », j'ai frappé la balle et je l'ai perchée.

On faisait des matchs entre cité, entre les squares. Une fois j'avais perché la balle d'un groupe d'une cité, et ils m'ont pris ma balle et ils ont commencé à courir. Ils couraient partout et je les ai coursés, mais ils étaient trop nombreux, ils sont partis partout dans la cité donc après j'ai demandé à Maxime parce qu'il habitait dans leur immeuble et il m'a dit que c'était eux qui avaient ma balle et du coup j'ai jamais retrouvé ma balle, mais bon après j'en ai racheté une. Et donc on jouait au foot du matin au soir, j'avais l'habitude de sortir de chez moi vers 9 heures, 10 heures, je sonnais chez un peu tout le monde, je faisais l'ordre des immeubles, Ahmet, Yoann, Yugurcan, Jayson, Hakan... Un par un et je me souviens quand je sonnais chez Jayson, y'avait toujours sa mère qui me disait « C'est qui ? » en criant et après je disais « c'est Ouafa ». Après elle me disait : « Tu ne dis pas bonjour ? » (Rire prolongé) et après je disais « si j'ai dit bonjour », mais comme je parlais doucement elle m'entendait pas et soit elle me disait « Jayson il n'est pas là ! » ou « il arrive ! » (Sur un ton énervé) et après Jayson il arrivait sur le balcon, il disait « j'arrive » et il descendait direct' et après on jouait dehors et tous les midis y'avait sa mère qui criait par la fenêtre « Jayson, tu rentres ! » pour manger (rire) et voilà toutes nos journées c'était ça, on passait nos journées ensemble, on jouait au foot. A part le foot on faisait rien de spécial, on rigolait, on s'asseyait sur le banc, on faisait des caches-caches, on se cachait dans les caves et après il nous engueulait le gardien.

Une fois je me souviens, ils ont fait la fête des voisins et ils (les habitants du square) s'étaient cachés dans une cave pour la faire, pour manger et nous on les avait cherchés toute l'après-midi parce que y'avait à manger, on voulait manger gratos (rire), et on les a trouvés dans la cave, ils avaient mis que des trucs au porc, des chips et tout et quand on était arrivé y'avait pratiquement plus rien. Mais ils nous aimaient pas, on s'amusait à sonner chez les gens, chez les noms de famille un peu bizarres, on faisait des blagues. Je me rappelle une fois Hakan il a jeté un caillou sur les dents d'un « grand », et il saignait et il l'a coursé partout dans le square et depuis on l'appelait « pression » (rire) parce qu'il avait la pression dès qu'il le voyait après.

Quand il neigeait, on faisait des batailles de neige et on aimait bien en jeter sur la vitre du gardien. Hakan avait une petite copine aussi et on le charriait et quand il neigeait, on avait fait plein de boules de neige en forme de cœur et on les mettait dans son balcon comme il habitait au rez-de-chaussée (rire). Je me souviens aussi d'un handicapé qui habitait dans mon square, un métis, il nous jetait des gros cailloux, le pauvre, il nous faisait peur parce qu'il était imprévisible en fait. A Halloween aussi on allait avec tous les garçons et on sonnait dans tous les appartements du square, on prenait un grand sac, on toquait, on ramassait plein de bonbons, et on se les distribuait et je me souviens une fois, un groupe de jeunes, des rastas un peu, ils avaient fumé un peu, ils nous ont dit : « attendez on arrive » et on est parti en courant parce qu'on avait eu peur. Une autre fois on avait sonné chez une vieille et Hakan il avait vu un téléphone portable près de la porte il voulait lui voler, je peux le dire ça ? (Moi : bah oui, tu peux tout dire) après on lui a dit : « non ce n'est pas bien, fait pas ça », et donc après il l'a pas fait. On allait chez Yoann aussi on jouait avec sa console la Sega ou la Play 1 à l'époque. On aimait bien aller chez lui parce qu'il avait les toutes dernières

consoles. Des fois je regardais en dessous de son lit, y'avait plein de CD. Son petit frère Yanis il avait la Game boy et une fois il a dit « qui veut la Game boy ? » Et j'ai dit « moi » et il me l'a donnée, et le lendemain il m'a dit « ouais j'ai changé d'avis », et je lui ai dit que je l'avais perdue pour pas lui rendre (rire) et euh voilà quoi...

(Moi : et tes sœurs ?) Non je ne restais pas trop avec mes sœurs, elles ne sortaient pas dans la cité, je restais plus avec les garçons. C'était vraiment quand j'étais toute petite, on jouait à la poupée quoi et dès que j'ai eu l'âge de 7-8 ans en fait je suis allée dans le square vers cet âge là avec mes sœurs, et j'ai vu un groupe de garçons donc Yoann, Hakan, Jayson et tout et ils jouaient au foot dans un petit carré, comme une piscine vide, et ils jouaient dedans avec une balle de tennis, et moi un jour je les regardais, je me suis assise et Jayson m'a dit « tu veux jouer avec nous ? » après j'ai dit oui et c'est comme ça que j'ai connu les garçons. Y'avait pas de cage dans le petit carré. Ils mettaient des cailloux ou des baskets pour faire les cages et en fait on essayait de marquer avec la balle de tennis. Et on en a perdu plein des balles de tennis. Elles tombaient dans les égouts, alors un jour je suis partie la chercher, un « grand » a ouvert les égouts et on m'a descendue dedans pour prendre la balle et après ils n'ont pas réussi à me remonter (rire). On essayait de se faire des petits ponts aussi, des petits ponts massacreurs, mais ils me frappaient pas comme j'étais une fille. Ils me frappaient pas et ils me taillaient [moquaient] pas, enfin vite fait. Hakan il aimait bien me tailler, il aimait bien me dire « nez de TGV » ce bâtard (rire), sauf une fois ils aimaient bien dire que j'étais amoureuse de Jayson, parce qu'on était souvent ensemble et je m'étais mise dans un coin, j'avais pleuré parce qu'ils n'arrêtaient pas de dire « oh les amoureux, oh les amoureux », et on aimait bien tailler Jayson aussi et Yoann parce qu'il était un peu gros avant donc on l'imitait. Mais moi je ne taillais pas trop.

On allait à Ed (ancien nom du magasin Dia) aussi, Yoann aimait trop voler des trucs ou alors il venait avec son frère, et il lui mettait les Snickers (barres de chocolat) dans son pantalon, dans sa culotte, dans son slip et tout. (Moi : tu volais toi ?) Moi, je ne volais pas, j'avais trop peur, mais j'allais avec eux, je voyais tout. Je faisais pas trop de bêtises moi, ah voilà je me rappelle ce jour d'Halloween, Hakan il avait une bombe pour taguer et il a tagué une porte qui voulait pas donner de bonbons, il a mis « 9-3 sisi », et le gardien le lendemain il est venu nous voir, il nous a dit « je sais que c'est vous ! » et tout et après il m'a regardée, il m'a dit « non mais toi je sais que t'as rien fait » parce que j'étais une fille en fait aussi.

Donc quand on était jeune on restait que dans notre square, puis en grandissant on est sorti du square, on est allé dans le square où y'a la « barrière » et sur le parking à côté aussi. Y'avait un parking et quand c'était le 14 juillet on achetait des pétards dans l'Hyper Bazar mais je crois que c'était interdit dans le 93, mais on en achetait quand même des gros pétards, des fumigènes, tout ce qui existait et on les éclatait dans le square, dans le parking, dans les égouts, une fois même Hakan il brûlait un truc, un bout de plastique et c'est tombé sur ma jambe et ça m'avait brûlé le mollet alors je l'ai insulté. Une fois y'a la Police qui est arrivée et

on jouait avec les garçons et ils entendaient les pétards et ils sont venus et nous on avait trop peur, j'avais caché mes pétards dans mes chaussettes, mais je savais qu'ils n'allaient pas me contrôler parce que j'étais une fille et donc ils ont contrôlé que les garçons et ils ont trouvé les pétards dans le pantalon à Yoann. Ils l'ont engueulé, on avait 13 ans par-là, ils ont dit que c'était interdit et qu'ils reviendraient et qu'ils allaient faire plusieurs rondes, mais on a continué.

On allait à côté d'Ed aussi on jouait au vélo et Lé, un ami, collectionnait les bouchons de pneus, et y'avait des voitures et des vélos qui avaient de beaux bouchons, donc pour Lé il nous a cheb' [diminutif de « chébran », verlan de « brancher », c'est-à-dire motiver à faire quelque chose], on allait dans les caves et moi, comme c'était une tour privée, on allait dans ma cave y'avait plein de vélos et j'ouvrais la porte aux garçons et on prenait tous les bouchons des pneus multicolores et on prenait les selles des vélos, parce que y'avait des selles en silicone, nous on avait des vieilles selles, ça faisait mal aux fesses là. Et des fois on restait devant Ed et une fois je me rappelle Jayson faisait du vélo et j'avais mes rollers et je me tenais à sa selle, et une fois mon père est passé, il m'a vue et quand je suis rentrée, il m'a insultée parce que je tenais la selle, mais il croyait que je tenais les fesses à Jayson, donc il m'a insultée (rire). Il a dit, tu joues avec les garçons, il m'a pas dit directement ça, il l'a dit à ma mère et ma mère m'a dit et tout « pourquoi tu tenais les fesses aux garçons » alors que je tenais que la selle et donc ma mère m'a crue elle m'a dit « ouais fait attention ton père va là-bas des fois », mais après j'ai arrêté de traîner là-bas et puis on traînait souvent à la « cité blanche » comme je l'ai dit, genre vers 12-13 ans ».

Photographie n° 2

La « cité blanche »



Après être restés quelques instants devant Dia, nous sommes allés à la « cité blanche » :

« On est donc à la « cité blanche », on jouait contre eux quand on avait 12, 13 ans, c'était le seul square où y'avait des vraies cages. On l'appelle la cité blanche parce que y'a pas d'herbe ni rien, c'est que du sable blanc. Et donc là on jouait avec des gens de notre âge contrairement aux autres matchs avant où on jouait contre des plus petits, et donc là on jouait avec des plus grands, on faisait des tournois puisque y'avait les tribunes là où on peut s'asseoir, et après on tournait, celui qui gagnait il restait sur le terrain, ceux qui perdaient, ils se rasseyaient sur les tribunes. C'était toute l'après-midi, on jouait et quand on en avait marre, on s'asseyait sur les tribunes, on rigolait, toujours avec les mêmes sauf y'en avait deux, Bilel et Waqas qui jouaient avec nous. On était 6-8 dans les équipes. On n'équilibrait pas les équipes, c'était vraiment entre gens de même cité. Pour savoir qui allait au cage, on courait pour toucher les poteaux et celui qui touchait en dernier, il allait au cage ou sinon on mettait le plus nul donc on mettait souvent Hakan (rire), et on glissait souvent comme c'était du sable. Y'avait Fouad dans leurs équipes, deux petits gitans aussi, il est tout petit, il faisait que des bêtises, ils aimaient bien monter sur la barre transversale, ils faisaient n'importe quoi. Y'avait un grand renoi [noir] là... Euh... Steven voilà aussi dans leur équipe et y'avait aussi une fille qui jouait au foot dans leur square. Mais sinon on faisait des « goal à goal » et j'aimais bien mettre des lucarnes mais je n'y arrivais pas tout le temps. Y'avait pas beaucoup de filles dans les groupements de cité, de square.

A l'école je restais avec des filles, avec Birintha, mais elle ne traînait pas à la cité son père ne voulait pas trop qu'elle sorte. Dans mon square, j'avais une copine aussi, une de mes seules copines filles et j'étais en cm2 ou sixième et elle m'avait dit d'arrêter de jouer avec les garçons, elle m'a dit « t'es une gamine » parce que je jouais aux cartes Pokémon, et je l'ai insultée, et j'ai arrêté de la calculer. Sinon y'avait moi, y'avait, bah, elle, Naf, et une autre fille Anissa mais elle jouait en club donc elle ne jouait pas trop à la cité et une autre dans le square de la « barrière », elle s'appelait Sarah. Comme ce n'était pas loin du stade Girodit, on allait là-bas, on jouait sur le terrain recouvert d'herbe, mais le gardien nous virait parce que c'était pour le club. Alors on revenait ici. Et là aussi y'a une table de ping pong à la « cité blanche », mais y'avait que Ahmet qui en avait, des raquettes, et il en avait pas assez pour tout le monde donc la table servait surtout de banc. Et donc j'allais souvent voir Naf comme elle était gardien, moi je lui faisais des frappes, toutes les deux.

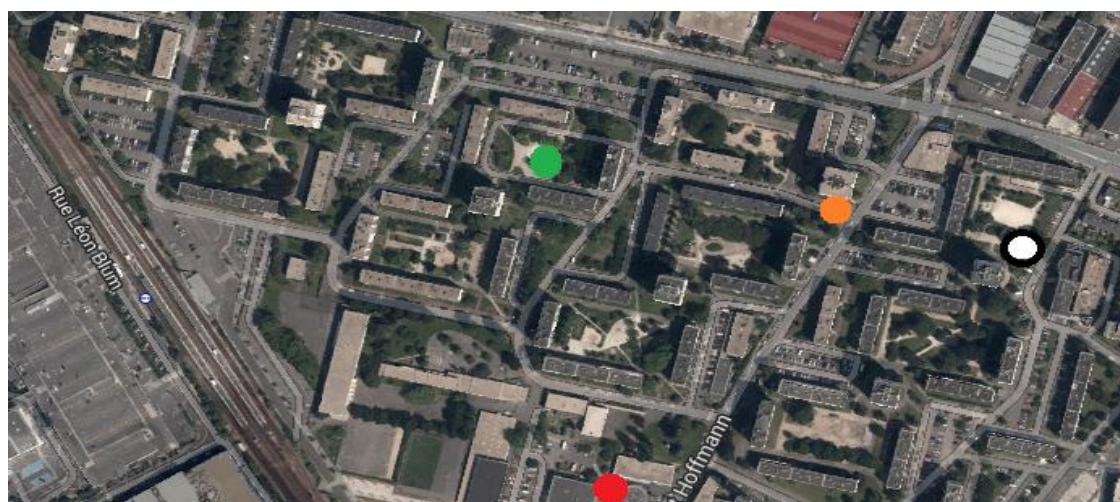
Y'a un moment je traînais plus trop avec les garçons parce qu'ils commençaient à parler de filles et tout et les nouveaux je les aimais pas trop. Un peu pervers. Une fois y'en a un, il a invité tous les garçons chez eux pour leur montrer un truc bizarre (rire) (Moi : quel truc ?) Je sais plus, mais ça devait être bizarre et quand ils ont commencé à être comme ça, je me suis écartée et je traînais avec elle, Naf. Elle m'a présentée des copines à elle, une renoie [noire] avec une coupe de garçon, elle parlait fort, les dents écartées devant mais j'ai oublié comment elle s'appelle. Donc j'ai commencé à plus rester avec les filles vers 14 ans, c'est là que j'ai arrêté de jouer au foot à la cité. Je me suis inscrite, en fait c'est ma plus

grande sœur qui m'a dit d'arrêter et de m'inscrire elle m'a trouvée un club à Montreuil (93) et je ne voulais pas au début, ils avaient deux équipes féminines et je pensais que les filles étaient nulles comme je n'avais pas l'habitude de jouer avec des filles et donc ma sœur m'a inscrite de force et m'a emmenée et j'ai bien aimé parce que j'ai vu qu'elles savaient jouer. C'était le lundi et jeudi et y'avait match le samedi, donc j'ai arrêté de jouer dans la cité et j'ai fait deux ans avec le Red Star Montreuil, ensuite je me suis blessée donc j'ai arrêté le foot et je me suis éloignée des garçons et de la cité comme je les voyais que dans la cité on se parlait sur « msn » (« msn » est un logiciel de messagerie instantanée, il peut être considéré comme l'ancêtre des réseaux sociaux actuels) on avait pas de portable. Et puis après 14-15 ans, je restais qu'avec des filles avec l'entrée au lycée et je traînais plus à la cité. Lé me disait « ouais, pourquoi tu traînes plus avec nous ? » Mais je me sentais plus à l'aise et je faisais des trucs de filles quoi centre commercial, commérages.

Avant on y allait rarement (à Rosny 2), déjà on était petit, on n'avait pas d'argent et on n'avait pas le droit d'y aller, jusqu'à 11-12 ans on pouvait aller jusqu'à Ed et rester dans les squares mais on pouvait rentrer tard, enfin surtout moi je me rappelle je rentrais tard, jusqu'à 20-21 heures, et même mon père était rentré du travail et j'étais toujours pas rentrée. Je me souviens d'une fois, j'ai sonné chez tout le monde mais personne était là, y'avait que Hakan il pouvait descendre dans une heure donc j'ai traîné dans le square toute seule et je me rappelle y'avait un garçon en vélo, il devait avoir 24 ans, et je le voyais qu'il me regardait et il m'avait suivie dans tout le square, je suis allée voir une dame, je pleurais et tout je lui ai dit « s'il vous plaît il me suit, vous pouvez me raccompagner chez moi », j'avais trop peur. Elle m'a dit qu'elle ne pouvait pas, qu'elle était occupée avec ses courses, puis je suis partie en courant chez moi. Même je me souviens un jour j'avais 10, 11 ans je crois, j'étais rentrée chez moi, il était tard vers 20 h 30, et y'avait un code donc je rentre dans le hall et j'attends l'ascenseur et y'avait un grand renoi [noir], il toque et il voulait que je l'ouvre, donc je lui ouvre et donc je rentre dans l'ascenseur. Il monte avec moi et lui, il bloquait les portes en fer, et moi j'étais naïve, je lui disais « monsieur vous bloquez les portes » et il a commencé à retirer son pantalon, il a ouvert sa braguette et tout, il m'a dit de me taire, je commençais à pleurer et tout et je voulais appuyer sur la sonnette, mais à ce moment là, y'a un rebeu [verlan de « beurre » qui signifie « arabe »], enfin un vieux, il a ouvert la porte et le grand mec est parti en courant, je suis rentrée chez moi, je pleurais y'avait que ma grande sœur Amel et je pleurais et je lui ai rien dit, j'avais trop honte, elle me disait « qu'est-ce qu'il y a ? On t'a volée ta balle ? Tous les trucs, quelqu'un s'est moqué de toi ? » Et quand ma mère est rentrée, là je lui ai dit, et pendant deux mois j'osais plus sortir en bas de chez moi, même pour traverser la rue, je tenais toujours la main de mon père pour sortir et dès que je voyais un renoi [noir] j'avais trop peur. Mais sinon voilà à partir de là je traînais plus à la cité et ce qui m'avait surtout saoulée, c'est que comme j'étais une fille dans la cité, on me sous-estimait surtout quand on jouait au foot, ils ne voulaient pas que je joue juste parce que j'étais une fille, mais quand ils ont vu que je jouais bien là ils ont commencé à me respecter. J'ai beaucoup souffert de ça et y'avait des « grands » je me souviens quand ils nous voyaient avec notre groupe, bah, ils disaient aux mecs « vous êtes sérieux ! Vous avez une fille dans votre

groupe, vous êtes ridicules », et ils disaient ça comme ça devant moi alors que j'étais là. Les « grands » me calculaient même pas et ça a influencé les garçons et petit à petit j'avais plus ma place, ils avaient honte par rapport aux « grands » et j'ai pris mes distances, voilà. A partir de ce moment j'ai plus traîné à la cité. »

Carte de la marche commentée



Légende :

- Ancien lieu d'habitation et premier lieu de la marche commentée.
- Deuxième lieu de la marche commentée: le terrain du square de la "barrière".
- Troisième lieu de la marche commentée: Dia.
- Quatrième lieu de la marche commentée: la "cité blanche".

Parution dans la collection des **Dossiers d'études** – Avril 2016